



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

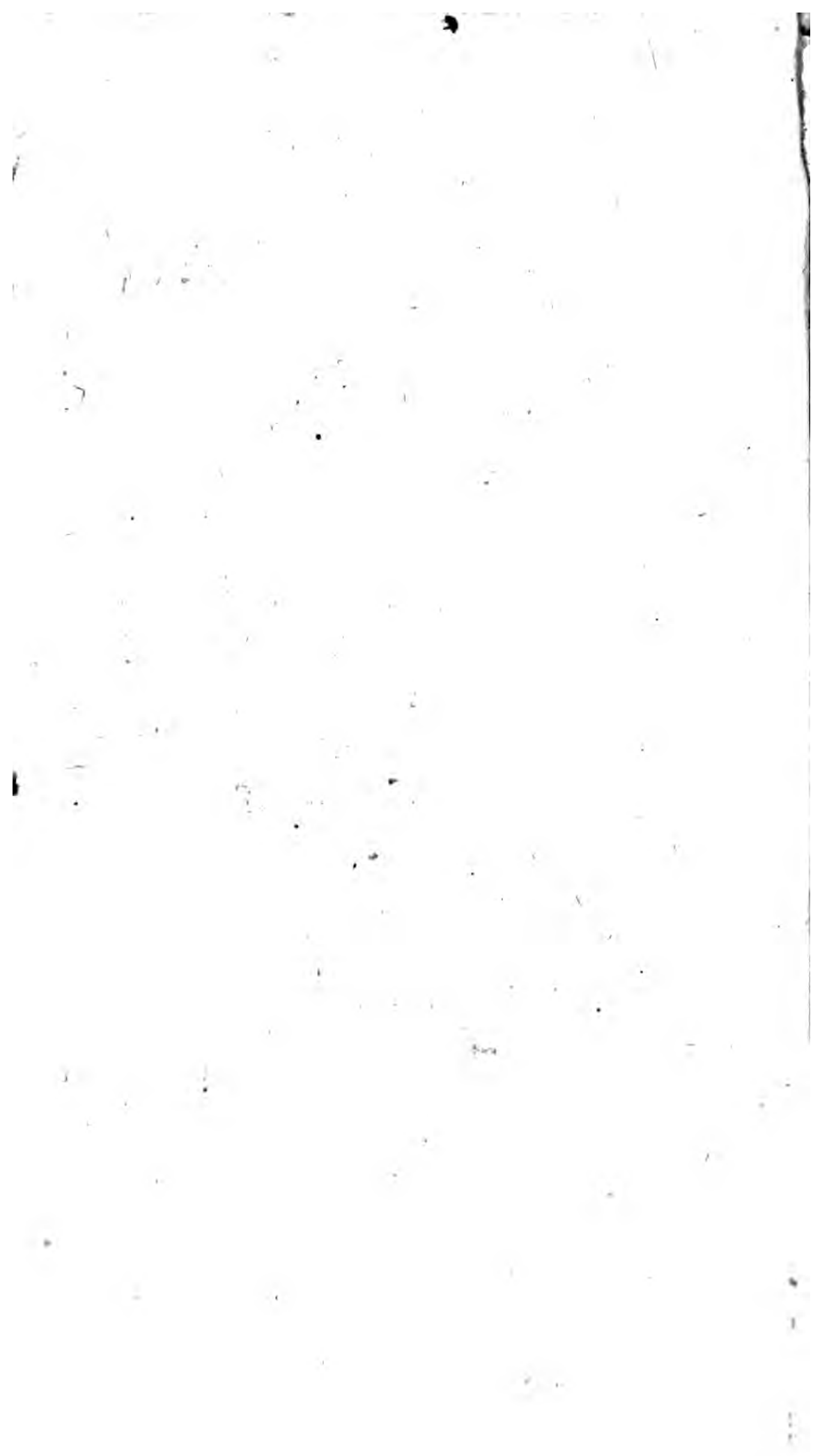




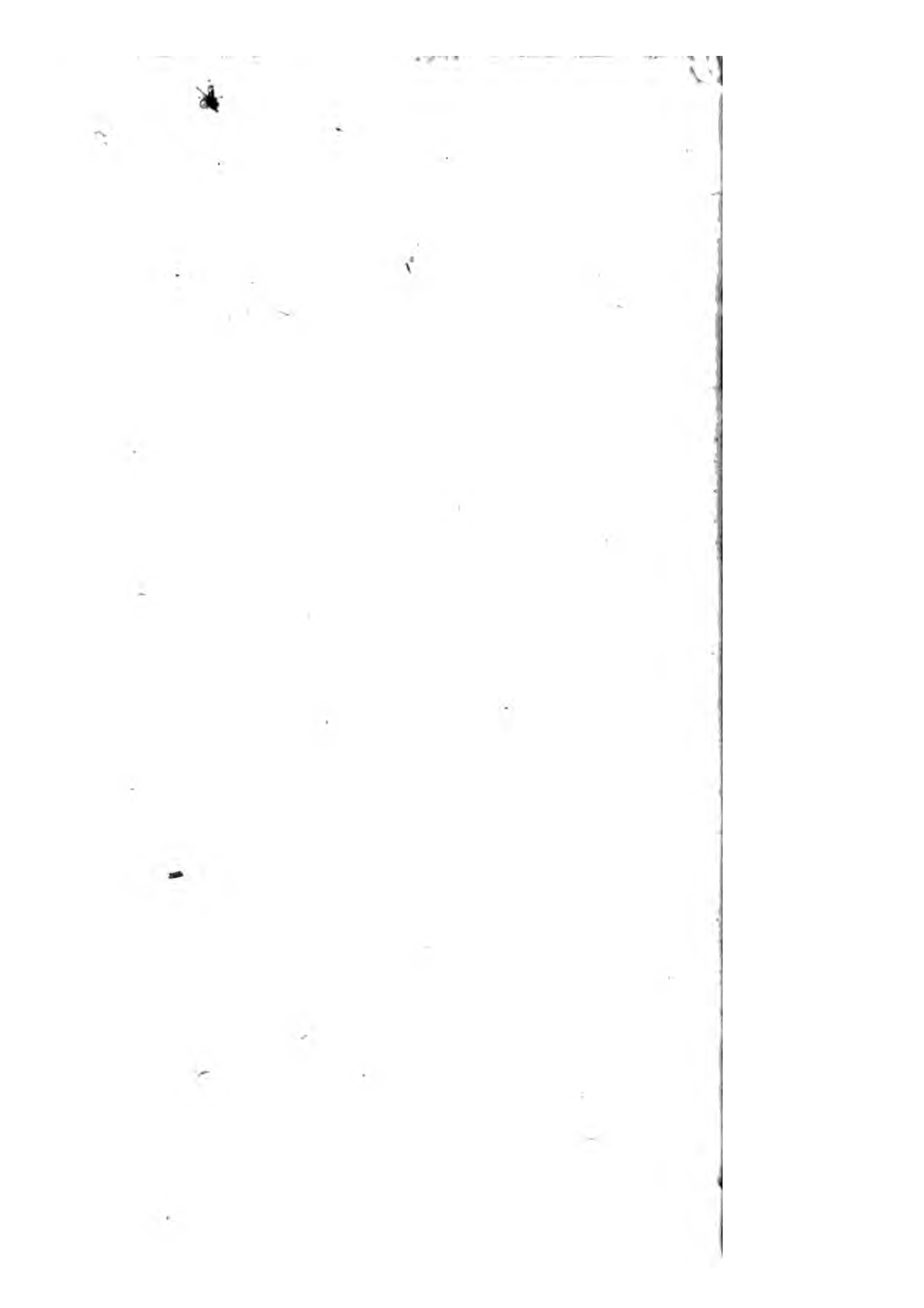
B. Johnson.

UNS. 168 è .17









R E C U E I L <sup>J. M</sup>

DES PLUS BELLES PIÈCES,

D E S

POÈTES FRANÇOIS,

*Depuis* V I L L O N *jusqu'à* B E N S E R A D E.

T O M E S I X I E M E.

*Contenant* S A R A Z I N , C H A P E L L E & B E N S E R A D E.



A P A R I S ,  
Par la Compagnie des Libraires.

---

M. D C C. L I I.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*





---

---

## SARAZIN.

**J**EAN - FRANÇOIS SARAZIN , natif de Caen , étoit fils d'un Avocat du Roi & Trésorier de France de la même ville : quelques-uns disent qu'il étoit de basse extraction , & qu'un homme fort riche du même pays avoit mis ces deux charges sous le nom du pere de M. Sarazin. Il servit M. le Prince de Conty , en qualité de Secrétaire des Commandemens , & mourut en 1657 disgracié de son maître , pour s'être mêlé d'une affaire qui lui avoit déplu. Il écrivit avant de mourir deux lettres , une à Madame Scuderi , & une autre à M. Ménage , pour leur dire apparemment qu'il mouroit leur serviteur : mais M. le Prince de Conty les retint. Sarazin n'a jamais rien fait imprimer : & nous n'aurions rien eu de lui après sa mort , si M. Ménage n'eût pris soin de l'édition de ses ouvrages , qu'il fit paroître avec un discours de M. Pellisson sur les œuvres de cet auteur. Sarazin étoit l'homme du monde le plus galant , le plus agréable , & le plus enjoué dans la conversation. Son caractère est admirablement bien dépeint dans la

Clélie, sous le nom d'Amilcar. M. Peliffon, dans le discours excellent qu'il a fait sur les Oeuvres de Sarazin, dit qu'il plaisoit à toutes les différentes sortes d'esprits, comme s'il n'eût jamais pensé qu'à plaire à chacune; aux dames, aux gens de lettres, aux gens de la cour, aux plus éclairés, aux plus médiocres dans les affaires & dans les divertissemens; soit qu'il fallût tenir sa place dans une conversation réglée & sérieuse; soit qu'il fallût, parmi des personnes tout à fait amies & familières, s'emporter à ces innocentes débauches d'esprit & à ces sages folies, où les discours concertés cedent quelquefois la place aux caprices & aux boutades de la Poësie, & où presque tout est de saison, hormis la raison fiere & severe.

Sarazin excelloit en ce dernier genre; & il eût été inimitable, continue M. Peliffon, si ce même esprit de gayeté qui le faisoit aller si loin, inspirant un emportement de joie à tous les autres, ne leur eût fait trouver en eux-mêmes plus de folie qu'ils ne pensoient en avoir.





# SARAZIN.

---

O D E

A MONSIEUR LE DUC D'ENGHIEN

**G**RAND DUC, qui d'Amour & de Mars  
Portes le cœur & le visage,  
Digne qu'au trône des Césars  
T'élève ton noble courage ;

ENGHIEN, délices de la cour,  
Sur ton chef éclatant de gloire,  
Vien mêler le myrthe d'Amour  
A la palme de la Victoire.

AYANT fait triompher les Lys,  
Et dompté l'orgueil d'Allemagne,  
Vien commencer pour ta Phylis  
Une autre sorte de campagne.

A ij

## SARAZIN,

NE crains point de montrer au jour  
L'excès de l'ardeur qui te brûle :  
Ne sçais-tu pas bien que l'amour  
A fait un des travaux d'Hercule.

TOUJOURS les héros & les Dieux  
Ont eu quelques amours en tête ;  
Jupiter même , en mille lieux ,  
En a fait plaisamment la bête.

ACHILLE , beau comme le jour ,  
Et vaillant comme son épée ,  
Pleura neuf mois pour son amour ,  
Comme un enfant pour sa poupée.

O Dieux , que Renaut me plaisoit !  
Dieux , qu'Armide avoit bonne grace !  
Le Tasse s'en scandalisoit :  
Mais je suis serviteur au Tasse.

ET nos seigneurs les Amadis ,  
Dont la cour fut si triomphante ,  
Et qui tant jouèrent jadis ,  
Furent-ils jamais sans infante ?

GRAND Duc , il n'y va rien du leur ,  
Et je le dis sans flatterie ,  
Tu les surpasses en valeur :

## SARAZIN.

5

Passes-les en galanterie.

VIEN donc hardiment attaquer  
Phylis, comme tu fis Baviere :  
Tu la prendras sans y manquer,  
Fût-elle mille fois plus fiere.

NOUS t'en verrons le possesseur,  
Pour le moins selon l'apparence ;  
Car je crois que ton confesseur  
Sera seul de ta confidence.

CEPENDANT fais qu'en de beaux vers  
La plus galante renommée  
Débite par tout l'univers  
Les graces de ta bien-aimée.

CHOISI quelque excellente main  
Pour une si belle aventure :  
Pren la lyre de Chapelain,  
Ou la guitarre de Voiture.

A chanter ces fameux exploits  
J'emploirois volontiers ma vie ;  
Mais je n'ay qu'un filet de voix,  
Et ne chante que pour Sylvie.

## GALANTERIE.

*A une dame à qui on avoit donné en raillant le nom  
de Souris.*

**P**UISQUE vous m'avez demandé  
( Cela s'appelle commandé )  
Que j'inventasse quelque chose  
Sur le nom que l'on vous impose  
Depuis quelques jours, de Souris,  
Voici ce que j'ai fait, Cloris.

L'UN aime un chat, l'autre une chatte,  
L'autre un chien qui baille la patte,  
L'autre une guenon qui bondit,  
L'autre un perroquet qui médit;  
Moi, j'aime une Souris si belle  
Qu'au monde il n'en est point de telle,  
Aussi mesdames les Souris  
Vont chantant tout haut dans Paris,  
Qu'elle seroit leur souveraine,  
Si Souris avoient une reine;  
Et qu'adorer on la pourroit,  
Si les Souris on adoroit,  
Et que Souris eussent un temple;  
Ce qui se trouve sans exemple,

## SARAZIN.

2

Quoique de Souris parle assez  
L'histoire des siècles passés :  
Mais comme quoi se peut-il faire  
( Car cela n'est pas ordinaire )  
Que vous aimiez une Souris  
Plus que les dames de Paris ?  
Si quelqu'un fait cette demande ,  
La difficulté n'est pas grande :  
Il faut qu'il lise seulement ,  
Et puis il apprendra comment.

L'AMOUR , plus fort que cent Alcides ,  
Ayant fait cent mille homicides ,  
Vint , appréhendant d'être pris ,  
Se réfugier à Paris ;  
Où , de crainte que la Justice  
Ne le fit traîner au supplice ,  
Ce faux rusé se vint aussi  
Loger proche de la Mercy ,  
Afin que merci lui fût faite  
Si l'on découvroit sa cachette.

DANS le logis qu'il habitoit  
Une jeune Souris étoit ,  
Qui voyant dégoûter les flèches  
Dont il fait de sanglantes brèches  
Au cœur de ceux qu'il sçait dompter ,  
Aussi-tôt en voulut tâter ;



## SARAZIN.

Car de ces sortes de viandes  
Les Souris sont toujours friandes :  
Si qu'à l'instant, en tapinois  
S'étant glissée en son carquois,  
De ces traits elle fut picquée,  
Et des vieilles Souris mocquée,  
Dont bien jura de se vanger :  
Et soudain se mit à ronger,  
Comme une petite perdue,  
La corde en l'arc d'Amour tendue,  
Et fit tant qu'elle la mangea.  
Cupidon de corde changea.  
La Souris sans miséricorde  
Rongea cette seconde corde.  
Ainsi la Souris & l'Amour  
Jouant aux barres tour à tour,  
Se trouverent une semaine  
Tous deux en une égale peine,  
La Souris à cordes ronger,  
Et l'Amour à cordes changer.

MAIS la partie étant mal faite,  
La Souris colere & finette  
Enfin emporta le dessus.  
L'Amour de cordes n'ayant plus,  
Courut au Marais vers sa Mere  
En pleurant lui conter l'affaire.

## SARAZIN.

Venus le prit & le baïsa ,  
Et de pois sucrés l'appaïsa.  
Tai-toi , tai-toi , mon fils , dit-elle :  
Ne me tiens ni bonne ni belle ,  
Si bien-tôt nous ne nous vengeons.  
Lors fit atteller ses pigeons ,  
Qui furent en moins d'un quart-d'heure  
Où la jeune Souris demeure.  
Elle sur ses gardes étoit ;  
Car du fait elle se doutoit ,  
Et toujours se tenoit alerte.  
L'Amour avoit juré sa perte ;  
Comme aussi sa mere Venus ,  
Qui , si-tôt qu'ils furent venus ;  
Mirent une armée en campagne  
De chats & de Cypre & d'Espagne ,  
De chats sauvages , de matous ;  
Boucherent jusqu'aux moindres trous  
Où les Souris ont leurs tanières ;  
Tendirent mille fouricières ;  
Semerent de la mort-aux-rats ;  
Remplirent d'eau bassins & plats.  
Mais tout cela fut inutile ;  
D'autant que la Souris habile  
Avoit pourvû de son côté ,  
Se jettant pour sa sûreté  
( N'osant plus tenir la campagne )  
Dans un cabinet d'Allemagne ;

## SARAZIN.

Ayant en cette occasion  
 Fait une ample provision  
 De confitures, de pommades,  
 De citrons doux, de marmelades,  
 Qu'elle boïroit & mangeroit  
 Tant que le siége dureroit.  
 De ce fort la Souris hardie  
 Incessamment faisoit sortie  
 Par chemin aux chats inconnus,  
 Donnant au quartier de Venus,  
 Malgré sentinelles & gardes,  
 Lui gâtant ses plus belles hardes,  
 Renversant & poudres & fards,  
 Et rongéant les poulets de Mars :  
 D'Amour elle gâtoit la flèche :  
 Tantôt elle arrachoit la mèche  
 Ou la cire de son flambeau,  
 Ou les cordons de son bandeau,  
 Ou quelque plume de ses aïles :  
 Et faisoit des choses si belles,  
 Que dame Venus & son fils  
 Etoient prêts d'être déconfits.  
 Car même les chats volontaires,  
 Ne faisant pas là leurs affaires,  
 Pour subsister se débandoient ;  
 Souricières se détendoient ;  
 L'eau des bassins étoit jettée,  
 Et la mort-aux-rats éventée ;

## SARAZIN.

21

Dont de dépit Amour crêvoit.  
Pourtant le siège il ne levoit,  
Voulant pousser à bout l'affaire,  
Encor que ni lui ni sa mere  
Ne sçussent à quel jeu jouer,  
Ni plus à quel Saint se vouer.  
Cependant la machine ronde  
Qu'en prose on appelle le *Monde* ;  
Qui par Amour seul se maintient,  
Et que le seul Amour soutient,  
Des soins de l'Amour délaissée  
S'en alloit bien-tôt renversée.  
Les élémens n'agissoient plus ;  
L'onde & les vents étoient perclus ;  
La terre demeuroit en friche ;  
Le cerf se cachoit de la biche ;  
Le coq la poule haïssoit ;  
Le moineau sa femme laïssoit ;  
L'ormeau ne souffroit plus la vigne ;  
Et trouvoit le lierre indigne  
D'embrasser ses dignes rameaux ;  
Tous les poissons dessous les eaux  
Se haïssioient comme la peste ;  
Quand dans la demeure céleste  
Le grand Jupiter se troubla,  
Et les Dieux au ciel assembla.  
Et leur faisant voir ce désordre  
Tel qu'un aveugle y pouvoit mordre ;

## SARAZIN.

Le monde , dit-il , a besoin  
 Qu'Amour en reprenne le soin ;  
 Et c'est fait de dame Nature ,  
 Si cette guerre encore dure ,  
 Guerre faite mal à propos.  
 L'Amour nous tira du cahos ;  
 Il pourroit bien nous y remettre :  
 Mais il ne le faut pas permettre.  
 Il faut tous aller à Paris ,  
 Pour traiter avec la Souris  
 Une paix qui soit assurée  
 Et d'une éternelle durée.

AINSI fut fait , ainsi fut dit.  
 Leur troupe à Paris descendit ,  
 Où pendant trêves obtenues ,  
 Par allées & par venues ,  
 Ils conclurent la paix , ainsi  
 Qu'on voit dans ces articles-ci.

NOUS la Souris , faisons promesse  
 De tenir Venus pour Déesse ,  
 Et de reconnoître en tout lieu  
 L'Amour son enfant pour un Dieu ;  
 Comme à tels , de leur rendre hommage ;  
 Et ne leur faire aucun dommage.

AUSSI nous Venus & l'Amour ,  
 Pardonnons tout jusqu'à ce jour ;

Déclarons la Souris sans blâme ;  
Lui donnons figure de femme ,  
Pour la garantir de tous chats ,  
Quoique femme elle ne soit pas ,  
Et qu'elle soit en sa nature  
Souris sous une autre figure.  
Cupidon en particulier ,  
Montrant qu'il veut tout oublier ,  
Veut que , sous ce nouveau visage ,  
La Souris ait cet avantage  
Que ses yeux gagnent mille cœurs ,  
Et soient par tout nommés vainqueurs ;  
De plus , il s'oblige à souscrire ,  
Que , quand la Souris voudra dire  
Pour tuer ceux qu'il lui plaira ,  
*Amour , tire , Amour tirera ,*  
Sans qu'elle puisse être blessée ,  
Ni par ses flèches offensée.  
Et de ceci sont convenus  
La Souris , Amour & Venus.

AINSI donc la paix arrêtée  
Par le grand Jupiter traitée ;  
Toutes choses allerent mieux.  
Les Dieux retournerent aux cieux ;  
L'Amour & la fille de l'onde  
Remirent l'ordre dans le monde.

## SARAZIN.

La Souris, par ses yeux charmans,  
 Sans les aimer, fit mille amans.  
 Parmi ces amans on me compte :  
 C'est pourquoy je n'ai point de honte  
 D'aimer une femme-Souris  
 Plus que les dames de Paris.

DANS cette histoire véritable,  
 Qui n'est ni mensonge ni fable,  
 Vous pouvez voir, belle Cloris,  
 Que vous n'êtes qu'une Souris :  
 Ainsi, quoiqu'on vous nomme un ange,  
 Gardez que le chat ne vous mange.

*La Seine, parlant à la fontaine de Forges.*

**V**RAIMENT je vous trouve bien vain  
 De me débaucher mes beautés,  
 Sous prétexte de leurs fantés,  
 Petite Nymphé de fontaine !

SCAVEZ-vous que je suis la Seine  
 Qui porte des bâtons flotés,  
 Dont ceux qui me font de la peine  
 Peuvent être très-bien frotés ?

## SARAZIN.

15

JE ſçai bien que vous vous vantez  
Que vous êtes eau minérale,  
Et que vos rares qualités  
Vous peuvent rendre ma rivale.

MAIS, petite Nymphé de balle,  
Vous feriez bien mieux, entre-nous,  
Sans me vouloir traiter d'égale,  
De vous taire & de filer doux :

CAR ſi quelque jour contre vous  
Ma colere étoit débordée,  
Les premiers flots de mon courroux  
Vous auroient bien-tôt inondée.

CONTENTEZ-VOUS d'être grondée,  
Et faites-en votre profit,  
Sans que je ſois enfin forcée  
Pour vous perdre, à quitter le lit.

CERTES, j'en aurois du dépit;  
Car enfin il faut que l'on die,  
Que qui boit de vos eaux guérit,  
Quand il les boit ſans maladie.

O la cure heureuſe & hardie  
De remettre un homme en ſanté,  
Quand, pendant le temps de ſa vie,



## SARAZIN.

Il ne s'est jamais mal porté !

CEUX qui conseillent qu'en été  
De vos eaux on fasse carouffe,  
Fussent-ils de la Faculté,  
Sont de vrais Médecins d'eau douce.

SI jamais le destin les pousse  
A se baigner vers Charenton,  
Ils n'en reviendront point en housse ;  
Ils iront boire chez Pluton.

HOLA , Seine , me dira-t'on ;  
Pourquoi faire tant de menaces,  
Et lever si haut le menton ,  
Vous de qui les eaux sont si basses !

A quoi bon toutes ces grimaces ?  
Demandez ce qu'il vous plaira :  
Et , pour avoir vos bonnes graces,  
La Fontaine y satisfera.

ELLE y satisfera fera !  
C'est faire en sage politique.  
Neptune l'en estimera  
Comme une source pacifique.

NYMPHE , je veux donc , sans réplique ,  
Que

Que l'on me rende promptement  
La divine mélancolique  
Qui de mes bords est l'ornement.

PHYLIS est son nom de roman.  
Je souhaite encore avec elle  
Caliste , objet rare & charmant ,  
Sa compagne chere & fidelle.

MAIS vous me semblez en cervelle  
De ne les pouvoir démêler  
De mainte & mainte demoiselle  
Qui tâchent de vous avaler.

AINSI je vous en vais parler ;  
Car vous pourriez prendre le change :  
Et puis , je les veux régaler  
En passant d'un mot de louange.

LEUR haleine est de fleur d'orange ,  
Leur teint de roses & de lys.  
Caliste chante mieux qu'un ange ,  
Mais non pas si bien que Phylis.

LEURS esprits sont beaux & polis ;  
Mais leur humeur est rigoureuse  
Pour ces gens qui font les jolis  
Et jettent l'œillade amoureuse.

*Tome VI.*

**B**

## SARAZIN.

CALISTE est fort grande rieuse ;  
 Ses dents en sont cause , je crois.  
 Philis est fort grande rêveuse ;  
 Je ne sçaurois dire pourquoi.

QUAND je les montrerois au doigt ;  
 Vous seroient-elles mieux connues ?  
 Maintenant renvoyez-les moi :  
 Elles seront les bien venues.

AINSI puisse tomber des nues  
 Tant d'eau dans vos petites eaux ;  
 Qu'étant rivières devenues  
 Par tout elles portent bateaux ;

QUE les faules & les roseaux  
 Vous servent toujours de ceinture ;  
 Et que le doux chant des oiseaux  
 Soit moins doux que votre murmure.

EN attendant , je vous conjure ,  
 De prendre ces petits barbeaux ,  
 Et ces brochetons : je vous jure ,  
 J'ai regret qu'ils ne soient plus beaux.

CE sont pour vous des fruits nouveaux ;  
 Je vois bien que cela vous tente :  
 Vous mangez peu de ces morceaux.  
 Adieu , je suis votre servante.

## STANCES.

*A Monsieur de Charleval.*

**M**ON cher Thyrsis, de quoi t'étonnes-tu  
De voir Cloris coquette & coquetée ?  
Le siècle en est ; & la pauvre vertu  
Constance est morte , & n'est pas regrettée.

**L'**INDE a moins d'or & moins de perroquets ;  
Que Paris n'a de coquets & coquettes :  
La mode en est ; & jusqu'à nos laquais ,  
Qui sont trompés , & trompent les soubrettes.

**MAIS** de tout temps les coquets ont chanté ;  
Et si Jason n'eût coqueté Médée ,  
Il n'eût jamais en Grece rapporté  
Cette Toison si fierement gardée.

**D'ESPRIT** coquet les Déeses étoient ;  
D'aller ainsi , sans connoître un jeune homme ;  
Lui découvrir tout ce qu'elles portoient ,  
Et lui montrer le cu pour une pomme.

**LE** crois-tu ? cette prude beauté

Que dans ses vers Homere a tant chantée ;  
De cent galans , & l'hyver & l'été ,  
Pendant vingt ans fut toujours coquetée.

ETONNE-toi maintenant que Cloris  
D'un seulement ne soit point satisfaite ,  
Puisqu'elle est femme , & femme de Paris ;  
Ce qui s'appelle en bon François coquette.

T  
C ON bel esprit , ta grace , tes beaux vers ,  
Charmes des cœurs , délices de la France ,  
Mériteroient , en un temps moins pervers ,  
Beaucoup d'amour & beaucoup de constance,

MAIS toutefois , pour ne te point flater ,  
Il faut qu'enfin je te die à l'oreille :  
Tu ne fais rien par tout que coqueter ,  
Et ta Cloris te traite à la pareille.



BALLADE.

## B A L L A D E.

*Du Gouteux sans pareil.*

A MONSIEUR CONRART.

**L** E GOUTEUX , qui sa goute sent ,  
 Fait pauvre chere & laide mine.  
 De tels j'en ay veu plus de cent :  
 Beaucoup voit qui beaucoup chemine.  
 Mais d'en voir un que ce mal mine ,  
 Qui , sans paroistre marmiteux ,  
 Comme toi sa goute mâtime ,  
*On ne vit onc un tel Gouteux.*

AUTOUR de l'un toujours on sent  
 Vieil oint, emplâtre, ou médecine.  
 L'autre d'un lamentable accent  
 Déteste Bacchus & Cyprine :  
 Pour trop bien ruer en cuisine  
 Le tiers de sa goute est honteux.  
 Toi seul rit de cette mutine ;  
*On ne vit onc un tel Gouteux.*

L'ON te trouve en habit décent

*Tome VI,*

C

## SARAZIN.

Composant lettre Marotine ;  
 Pour laquelle Phœbus descend  
 De la montagne Parnassine :  
 Et le monde à peine imagine  
 Qu'un homme en tourment si piteux  
 Puisse faire œuvre si divine.  
*On ne vit onc un tel Gouteux.*

## E N V O Y.

**P**RINCE, tant plus je t'examine,  
 Je chante ( & cela n'est douteux )  
 Que sur terre ni sur marine  
*On ne vit onc un tel Gouteux.*

## RÉPONSE DE MONSIEUR CONRART.

## B A L L A D E.

*De la misere des Gouteux.*

**L**E GOUTEUX, qui sa goutte sent,  
 Fait triste chere & laide mine.  
 Bien que de lui tu sois absent  
 Ta rime fort bien le devine.  
 Quand tu te souviens qu'il clopine,

Dès qu'il veut faire un pas ou deux ,  
 Ton esprit alors s'imagine  
*C'est pauvre chose qu'un Gouteux.*

MAINT Auteur antique & récent  
 Bien instruit en toute doctrine ,  
 Soutient que la goutte descend  
 De copulation divine ;  
 Et que de Bacchus & Cyprine  
 Naquit cet enfant maupiteux.  
 Mais , nonobstant cette origine ,  
*C'est pauvre chose qu'un Gouteux.*

POUR moi , qui des fois plus de cent  
 Ai passé par cette étamine ,  
 Que me sert-il d'être innocent ,  
 Et plus net que n'est une hermine ,  
 Puisqu'au pied je porte une épine  
 Qui me rend tout lieu raboteux ,  
 Et que l'on dit quand je chemine ,  
*C'est pauvre chose qu'un Gouteux ?*

## E N V O Y.

**P**RINCE , il n'est herbe ni racine  
 Qui m'empêche d'être boiteux ;  
 Et sans ta rime Sarafine ,  
*C'est pauvre chose qu'un Gouteux.*



## B A L L A D E.

## D'ENLEVER EN AMOUR.

*Sur l'enlèvement de mademoiselle de Bouzeville par  
mon sieur de Coligny.*

**C**E GENTIL joli jeu d'amours,  
Chacun le pratique à sa guise :  
Qui par Rondeaux & beaux discours,  
Chapeau de fleurs, gente cointise,  
Tournoi, bal, festin, ou devise,  
Pense les belles captiver.  
Mais je pense, quoi qu'on en dise,  
*Qu'il n'est rien tel que d'enlever.*

**C'**EST bien des plus merveilleux tours  
La passeroute & la maîtrise :  
Au mal d'aimer, c'est bien toujours  
Une prompte & souève crise :  
C'est au gâteau de friandise  
De Venus la fève trouver.  
L'amant est fol qui ne s'avise  
*Qu'il n'est rien tel que d'enlever.*

**J**E sçai bien que les premiers jours

## SARAZIN.

25

Que bécasse est bridée & prise ;  
Elle invoque Dieu au secours  
Et ses parens à barbe grise :  
Mais si l'amant qui l'a conquise  
Sçait bien la rose cultiver ,  
Elle chante en face d'église  
*Qu'il n'est rien tel que d'enlever.*

### ENVOY.

**P** RINCE , use toujours de main mise ;  
Et te souviens , pouvant trouver  
Quelque jeune fille en chemise ,  
*Qu'il n'est rien tel que d'enlever.*

---

## S O N N E T.

A MONSIEUR DE CHARLEVAL.

**L**ORS qu'Adam vit cette jeune beauté  
Faitte pour lui d'une main immortelle ,  
S'il l'aima fort , elle de son côté  
( Dont bien nous prend ) ne lui fut pas cruelle ;

CHER Charleval , alors en vérité  
Je crois qu'il fut une femme fidelle :

C iij

Mais comme quoi ne l'auroit-elle été ?  
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

OR en cela nous nous trompons tous deux :  
Car bien qu'Adam fût jeune & vigoureux ,  
Bien fait de corps , & d'esprit agréable ,

ELLE aimoit mieux , pour s'en faire conter ,  
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable  
Que d'être femme & ne pas coqueter.

### ÉPIGRAMME.

UN JOUR un Curé querelloit  
Un homme proche de sa femme ;  
Et , s'emportant fort , l'appelloit  
Traître , larron , coquin , infame.  
A tout cela la bonne dame  
Écouteoit , & ne disoit mot.  
Mais venant à l'appeller sot ,  
Tout soudain , dans l'excès du zèle  
D'une sainte dévotion ;  
Ah ! messieurs , ce méchant , dit-elle ,  
Réveille ma confession.

## EPIGRAMME.

*A une personne qui lui demandoit un présent.*

**J**E vous donne , avec grand plaisir ,  
De trois présens un à choisir.  
La belle , c'est à vous de prendre  
Celui des trois qui plus vous duit.  
Les voici , sans vous faire attendre ;  
*Bon jour , bon soir , & bonne nuit.*

## EPIGRAMME.

**J**E VEUX , au pied du Parnasse ,  
Contre tout Poëte errant ,  
Soutenir en combattant  
Qu'Amynthe a meilleure grace ;  
Ni que le rossignol quand il plaint sa disgrâce ,  
Ni que les Muses en chantant ,  
Ni que les fieres Sœurs de l'empire flottant ;  
Que de toutes les voix sa voix est la plus digne  
De faire de nos cœurs mille amoureux larcins ;  
Et qu'enfin , pour l'entendre , on quitteroit un cygne  
Abandonné des médecins.

## CHANSON.

**T**IRCIS, la plupart des amans  
 Sont des Allemans,  
 De tant pleurer,  
 Plaindre, soupirer,  
 Et se désespérer.  
 Ce n'est pas là pour brûler de leurs flammes  
 Le cœur des dames;  
 Car les Amours  
 Qui sont enfans, veulent rire toujours.

**IL** faut, pour être vrai galant,  
 Etre complaisant,  
 De belle humeur,  
 Quelquefois railleur,  
 Et quelque peu rimeur.  
 Les doux propos & les chansons gentilles  
 Gagnent les filles:  
 Et les Amours  
 Qui sont enfans, veulent chanter toujours.

**IL** faut s'entendre à s'habiller,  
 Toujours babiller,  
 Dancer, baller,

Donner Jodelet,  
 Et frire le poulet.  
 Bisques, dindons, pois & fèves nouvelles  
 Charment les belles :  
 Et les Amours  
 Qui sont enfans, veulent manger toujours.

---

A MADAME DE LONGUEVILLE;

**O**BJET en tous lieux adoré,  
 Et la Reine & son fils ont dit & déclaré  
 Que vous étiez une rebelle.  
 Venus & Cupidon en ont bien dit autant.  
 Avec Anne & Louis vuidez votre querelle;  
 Mais au moins contentez Venus & son enfant.



## L'HYVER.

**L'**AURORE, dans ce temps d'hyver,  
 Gardant ses fleurs pour d'autres terres,  
 Ne sème plus à son lever  
 Que des rhumes & des catherres.

**LE** Soleil, qui semble lassé  
 De marcher depuis tant d'années,  
 Avecque son train harassé  
 Chemine à petites journées.

**SOIT** que les chemins soient moins doux  
 Dedans les célestes demeures,  
 Ou soit qu'il craigne les filoux,  
 Il se retire dès quatre heures.

**TOUS** les jardins sont défolés :  
 Et dans saint Jean le cimetièrè  
 La plus fameuse bouquetière  
 Ne vend plus que des choux gelés.

**SI** pour cimetièrè saint Jean  
 J'ay dir saint Jean le cimetièrè,  
 La faute n'est pas trop grossièrè :  
 C'est blanc bonnet & bonnet blanc.

**MAIS** pour reprendre le discours  
Dont ma Muse s'est écartée,  
Je dis que depuis quelques jours  
Toute la nature est crottée.

**RIEN** ne fut jamais si mutin  
Que ce méchant mois de novembre  
Et le pauvre été saint-Martin  
Tremble sous sa robe de chambre.

**REVENEZ** doncques à Paris,  
Aimable & divine Circene,  
Si vous voulez tirer de peine  
Alcandre, Alcidon & Cloris.

**OU** bien nous dites les raisons,  
Qui, pendant un temps si sauvage,  
Vous font demeurer au village  
A rêver auprès des tisons.





## CHANSON.

**N**OMMER un ange  
 Votre Phylis,  
 C'est chose étrange ;  
 Je vous le dis.

Reservez vos louanges  
 Pour d'autres appas.  
 Je me connois en anges ;  
 Phylis ne l'est pas.

**P**OUR bonne mine ;  
 Je le voy bien ;  
 Mais pour divine ,  
 Il n'en est rien.

Reservez vos louanges  
 Pour une autre fois.  
 Je me connois en anges ;  
 J'en ai servi trois.



## MADRIGAL.

**J'**AI mal dormi la nuit passée ;  
Je me sens l'ame embarrassée ,  
Du souvenir d'une beauté :  
Je me trouve le teint tout blême.  
Vous verrez à la fin que j'aime.  
Mais j'y suis assez resolu ,  
Puisque deux beaux yeux l'ont voulu,  
Ils ont entrepris ma défaite.  
Hé bien ! leur volonté soit faite.



## G L O S E

*A Monsieur Esprit, sur le Sonnet de Monsieur de  
Benserade.*

**M**ONSIEUR Esprit, de l'Oratoire,  
Vous agissez en homme saint,  
De couronner avecque gloire  
*Job de mille tourmens atteint.*

L'OMBRE de Voiture en fait bruit :  
Et s'étant enfin résolue  
De vous aller voir cette nuit,  
*Vous rendra sa douleur connue.*

C'EST une assez fâcheuse vue  
La nuit, qu'une ombre qui se plaint :  
Votre esprit craint cette venue :  
*Et raisonnablement il craint.*

POUR l'appaiser, d'un ton fort doux,  
Dites: J'ai fait une bévue ;  
Et je vous conjure à genoux,  
*Que vous n'en soyez point émue.*

**METTEZ**, mettez votre bonnet,

Répondra l'ombre : & sans betlue  
 Examinez ce beau Sonnet ;  
*Vous verrez sa misere nue.*

DIRIEZ-VOUS, voyant Job malade ,  
 Et Benferade en son beau teint :  
 Ces vers sont faits pour Benferade ;  
*Il s'est lui-même ici dépeint.*

QUOY ! vous tremblez , monsieur Esprit !  
 Avez-vous peur que je vous tue ?  
 De Voiture qui vous chérit  
*Accoûtumez-vous à la vue,*

QU'AI-JE dit qui vous pût surprendre ?  
 Et faire pâlir votre teint ?  
 Et que deviez-vous moins attendre  
*D'un homme qui souffre & se plaint ?*

UN auteur qui dans son écrit ,  
 Comme moi , reçoit des offenses ,  
 Souffre plus que Job ne souffrit ,  
*Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances.*

AVEC mes vers une autre fois  
 Ne mettez plus dans vos balances  
 Des vers , où sur des palefrois  
*On voit aller des patiences.*

## SARAZIN.

L'HERTY , le roi des gens qu'on lie ;  
 En son temps auroit dit cela :  
 Ne poussez pas votre folie  
*Plus loin que la sienne n'alla.*

ALORS l'ombre vous quittera ,  
 Pour aller voir tous vos semblables ;  
 Et puis chaque Job vous dira  
*S'il souffrit des maux incroyables.*

MAIS à propos , hier au Parnasse  
 Des Sonnets Phœbus se mêla :  
 Et l'on dit que de bonne grace  
*Il s'en plaignit , il en parla.*

J'AIME les vers des Uranins ,  
 Dit-il : mais je me donne aux Diables ;  
 Si pour les vers des Jobelins  
*J'en connois de plus misérables.*



CHAPELLE.

---

---

## CHAPELLE.

CLAUDE - EMMANUEL LOUILLIER , surnommé CHAPELLE , parce qu'il étoit né dans le village de la Chapelle entre Paris & Saint Denis , fils naturel de *François Louillier* Maître des Comptes , s'est attiré l'estime de tous les beaux-esprits , & des personnes de la première qualité. Son pere , qui avoit beaucoup de tendresse pour lui , prit un fort grand soin de son éducation , & lui donna les plus habiles maîtres pour élever sa jeunesse. Le célèbre Monsieur Gassendi lui a enseigné la Philosophie ; & *Chapelle* a joint à cette science la délicatesse de la Poësie. Moliere , qui faisoit pour lors ses humanités au collège des Jésuites , & qui avoit beaucoup de goût pour les sciences , se fit aimer de Gassendi , qui l'admit volontiers aux leçons qu'il donnoit à son disciple ; & c'est de-là que Moliere & Cha-

*pelle* lierent une amitié très-étroite. Il fit un voyage en Provence, qu'il a si bien écrit dans une Lettre mêlée de prose & de vers.

On voit dans cette Lettre des traits pleins de vivacité, de feu & d'enjouement, comme on le peut remarquer par ces vers-ci, où il décrit la beauté d'un berceau qui étoit dans le jardin d'un homme de ses amis :

Sous ce berceau, qu'Amour exprès  
Fit pour toucher quelque inhumaine,  
L'un de nous deux un jour au frais,  
Assis près de cette fontaine,  
Le cœur percé de mille traits,  
D'une main qu'il portoit à peine,  
Grava ces vers sur un cyprès :  
Hélas ! que l'on seroit heureux  
Dans ce beau lieu digne d'envie,  
Si, toujours aimé de Sylvie,  
L'on pouvoit, toujours amoureux,  
Avec elle passer la vie !

Il dit ensuite qu'il se détourna pour aller à la sainte Baume : « C'est un lieu qui est presque inaccessible, & que l'on ne peut voir sans effroi : c'est un antre dans le milieu

» d'un rocher, escarpé de plus de quatre-  
 » vingt toises de haut, fait assurément par  
 » miracle ; car il est bien-aisé de voir que  
 » les hommes ,

N'y peuvent avoir travaillé :  
 Et l'on croit avec apparence  
 Que les saints esprits ont taillé  
 Ce roc , qu'avec tant de constance  
 La Sainte a si long-temps mouillé  
 Des larmes de sa pénitence.  
 Mais si , d'une adresse admirable ,  
 L'Ange a taillé ce roc divin ;  
 Le Démon cauteleux & fin  
 En a fait l'abord effroyable ;  
 Sçachant bien que le pèlerin  
 Se donneroit cent fois au diable ;  
 Et se damneroit en chemin.

On peut voir par ces vers ci , & par ceux  
 qu'on lira dans ce Recueil , le caractère ini-  
 mitable , la délicatesse , & le tour aisé &  
 naturel des vers de Monsieur *Chapelle*. Son  
 pere eût été bien aise de le faire entrer dans  
 les charges publiques : mais *Chapelle* , plus  
 sensible aux agrémens de la vie , que touché



de l'honneur de ces sortes d'emplois , aimant mieux goûter en liberté tout ce qu'une vie libre & facile peut donner de plaisir à un homme comme lui , recherché par tous les seigneurs de la cour du goût le plus exquis & le plus délicat. La vie libre & voluptueuse qu'il menoit , & le peu de soin qu'il avoit de conserver ses écrits , font cause de la perte d'une partie de ceux qu'il avoit composés : mais ce qui nous en reste fait assez connoître la beauté & la délicatesse de son génie. Il mourut à Paris au mois de septembre 1686 , âgé d'environ 65 ans.





# CHAPELLE.

---

A U R O I,

*Sur son départ.*

**E**S-TU d'accord avec les cieux  
Dans ces mois si capricieux ,  
Pour qu'ainsi toujours la Victoire  
Te suive en tout temps, en tous lieux ?  
Prince à coup sûr victorieux ?  
Ou plutôt , ne dois-je pas croire ,  
Quand je te vois laborieux  
Plus qu'aucun dont parle l'histoire ,  
Qu'entre les Rois tu sçais le mieux  
A quel prix ont voulu les dieux  
Qu'un héros achetât la gloire ?

EN effet , c'est toi tous les ans,  
Qui , devant que le Dieu des Vents

## CHAPELLE:

Chasse la bise & la resserre ,  
 Dès l'hyver ouvres le printemps  
 Par cent mille coups de tonnerre.  
 C'est toi qui viens de battre aux champs  
 Pour des faits si fiers & si grands ,  
 Qu'ils finiront presque la guerre ,  
 Même avant que les fers tranchans  
 Du laboureur fendent la terre.  
 Hélas ! que n'ai-je assez de voix  
 Pour faire , autant que je voudrois  
 Voir la parfaite ressemblance  
 Qu'à cette ardente diligence  
 Qui donne l'ame à tes exploits ,  
 Et ton adorable clémence  
 Qui fait si bien goûter les Loix ;  
 Avec les vertus qu'autrefois  
 Fit éclater par excellence  
 Un Romain , pour qui la vengeance  
 De nos vieux ancêtres Gaulois  
 Sur Rome & sur son insolence  
 Fonda cette vaste puissance  
 Que sçut si bien rendre aux François  
 Et partager avec Bizance  
 Charles , que jusqu'à toi la France  
 A cru le plus grand de nos Rois ?

HE' bien , Muses ; & toi , Phébus ,  
 Que ne les as-tu donc prévus

Avec ton trépied , tes oracles ;  
Ces coups jusqu'à nous inconnus ?  
De tous ces vieux faits de bibus  
Falloit-il faire des miracles ?  
Et les vrais miracles venus ,  
Demeurer surpris & confus ,  
Rencontrer par tout des obstacles ;  
Et confesser n'en pouvoir plus ?

ALLEZ , allez , Sœurs indiscrettes ,  
Vendre ailleurs vos vieilles fleurettes ;  
Cherchez ces lourdes nations  
Qu'aux abois , & presque sujettes ,  
On charme encore d'illusions :  
Et là , de toutes vos fornettes  
Aidez leurs menteuses gazettes  
A déguiser nos actions.  
Pour celles que mon Prince a faites ;  
Plus , plus de vos inventions ;  
Plus de Muses , plus de Poètes.  
Et quel besoin de fictions ,  
Quand au seul bruit de nos trompettes  
Tombent par tout les bastions ?

NON , non , pour me mettre en sûreté  
Dans la foi de l'éternité  
Ces miracles , que la mémoire  
Consacre à l'immortalité ;

Il faudra de nécessité  
 Qu'une simple & modeste histoire  
 Rende un compte exact de ta gloire  
 A toute la postérité.  
 Encor en sera-t'il douté :  
 Car , grand Roi , l'on a peine à croire  
 Ce qui ne peut être imité.

## S T A N C E S.

*Sur une Eclipsé de Soleil.*

**Q**UEL moyen de s'en dispenser ?  
 J'allois tout de bon commencer  
 A vous composer sur l'Eclipsé  
 Un livre plus gros & plus long  
 Qu'un des tomes de Juste-Lipse,  
 Tout remply d'un sçavoir profond,  
 En beau style d'Apocalypse :

**Q**UAND Pallas , la sage pucelle,  
 Qui m'aime de bonne amitié,  
 S'apparut à moi toute telle  
 Qu'elle est au ciel dans sa ruelle,  
 Sur l'estrade & tapis de pied.  
 Hé quoi ! pauvre innocent , dit-elle,  
 Vraiment

Vraiment tu me fais grand' pitié,  
D'aller perdre ainsi la cervelle,  
Rêvant à cette bagatelle  
Plus qu'il ne faut de la moitié.

**SURPRISE** des impertinences  
Que l'on débite en ce bas lieu,  
J'y viens faire des remontrances  
A ces foux, qui, sans connoissances,  
Raisonnant comme il plaît à Dieu,  
Gâtent mes plus belles sciences.  
Et pour l'Eclypse à quoi tu penses,  
Je te vais faire voir en peu  
Que ces forgeurs d'extravagances  
Tirent cent fausses conséquences  
D'une chose qui n'est qu'un jeu.

**SÇACHES** que ce jour-là mon pere  
Fit à déjeuner si grand' chere,  
Et trouva si bon le nectar,  
Que Mome, le Dieu des sornettes,  
Le voiant être un peu gaillard  
Et dedans ses humeurs goguettes,  
Lui proposa que les Planettes  
Jouassent à Colin-Maillard.

A Colin-Maillard, dit le maître  
Du char brillant & lumineux!

*Tome VI.*

**E**

Si, par mal-heur, je l'allois être ;  
 Tous les hommes font si peureux ,  
 Qu'ils se croiroient morts , quand mes feux  
 Commenceroient à disparoître ;  
 Chacun fermeroit sa fenêtre ;  
 Et Morin , le plus fou d'entr'eux ,  
 En prédiroit quelque bisêtre.

QUOI ! tu veux conclure par là ,  
 Répond le grand Dieu qui foudroie ;  
 Qu'un fat pourra troubler ma joie !  
 Que m'importe , s'il en fera  
 Des contes de ma mere-l'oie ?  
 Je jure Stix , dont l'eau tournoie  
 Dans le pays de Tartara ,  
 Qu'à Colin-Maillard on jouera.  
 Sus , qu'on tire au sort , & qu'on voie  
 Qui de vous autres le fera.

LE bon Soleil l'avoit bien dit :  
 Il le fut : suivant son préfage.  
 Toute la compagnie en rit.  
 Et sans différer davantage ,  
 Aussi-tôt la Lune s'offrit  
 A lui bien couvrir le visage ;  
 Ce que volontiers on souffrit  
 Attendu l'étroit parentage.

LE reste, vous l'avez pu voir :  
 Chacun put lors s'appercevoir  
 Que l'on ne voyoit presque goutte :  
 Et sans la Lune, qui sans doute  
 Ne fit pas trop bien son devoir,  
 Le Soleil faisoit banqueroute,  
 Le matin devenoit le soir ;  
 Vous étiez tous au désespoir,  
 Croyant la nature en déroute :  
 Et pas un n'eût pu concevoir  
 Que nous autres là-haut sur la céleste voûte  
 Ne faisons que crier : Gare le pot-au-noir.

---

## L E T T R E E N V E R S.

*A Mademoiselle de saint Christophle.*

**A**VOTRE Lettre en vieux Gaulois  
 Faire réponse est difficile,  
 Tant excellez en ce patois,  
 Comme en tout autre êtes habile.  
 On dir ce qu'on veut dans ce style ;  
 Et non dans notre beau François,  
 Que Messieurs de l'Académie  
 Ont tant décharné, que leurs loix



## CHAPELLE.

L'ont fait du François la mommie ;  
 Et rendu plus sec mille fois  
 Que la Faculté sans l'Anglois  
 N'eût rendu par Phlébotomie  
 Ceux , qu'elle & notre autre ennemie  
 La Fièvre , depuis quatre mois  
 Réduit tous les jours aux abois ,  
 Dont face encor blême ou blemie  
 Je porte , & porter bien pourrois  
 Jusqu'à ce que les premiers froids  
 M'ayent la santé raffermie.

SI pourtant vous faut-il un mot ,  
 Illustre & rare demoiselle :  
 Et pour suivre votre querelle ,  
 Et très-chevaleux complot  
 Contre notre langue nouvelle ;  
 Que tient toujours sous le rabot  
 Une précieuse sequelle ,  
 Vous faire , en termes de Marot ,  
 Une réponse telle quelle ;

ET par qui vous puissiez sçavoir  
 Que votre Epitre incomparable  
 Ne vint point par malheur le soir ;  
 Heure pour nous plus convenable  
 Et plus propre à la recevoir ,  
 Qu'à dîné mets portés sur table ;

## CHAPELLE.

49

Puisquè dans l'ardeur de la voir ,  
On la lut , sans s'appercevoir  
Que tout devenoit immangeable ,  
Soupe froide , & rôt sec & noir.

OR si plainement admirée ,  
Et par chacun remémorée  
Elle fut pendant le repas ,  
Vous en devez être asûrée  
Par un oubli des meilleurs plats ,  
Et par du repas la durée  
Si courte , qu'on n'attendit pas  
Les friants mets de la contrée ,  
Que vous sçavez être muscats ,  
Et tant d'autres fruits délicats.

SI-tôt donc qu'on eût desservi ,  
Sans partir de la même sale ,  
Sur table papier on étale :  
Puis le premier avis suivi  
Que la pièce étoit sans égale ,  
Un chacun de nous à l'envi  
La lit à part , & s'en régale ,  
Et s'en déclare si ravi ,

QUE tout d'abord , & la première  
Madame de la Bourdaisière ,  
Dont le corps gent est possesseur

E iij

De grace & l'esprit de lumiere  
 A tel point , qu'elle est singuliere  
 A gagner d'un chacun le cœur ;  
 Son aimable & charmante sœur ,  
 Qui ( ma foy ) ne lui cede guere ;  
 Sa douce & brillante héritiere  
 Dont l'air vif aide la douceur ;  
 Monsieur de la Pavillonniere ;  
 Et monsieur de la Bivaudiere ,  
 Qui ne mettront pas bien du leur ,  
 Si pour rimer leur nom prend iere ;  
 Le gentil & sçavant Moliere ;  
 Et moi chétif rappetasseur  
 De cette épître familiere ,  
 Conclumés tous , en cour pléniere ,  
 Que je pouvois , sans nulle peur  
 De passer pour un encenseur ,  
 Vous dire , dans la foi premiere  
 Et comme on parle au confesseur ,  
 Que votre Lettre est de maniere  
 A pouvoir , malgré tout censeur ,  
 Parcourir notre France entiere ,  
 Depuis la Picarde frontiere  
 Et des conquêtes la derniere ,  
 Jusqu'aux monts du peuple danseur .

PLUS au long je pourrois m'étendre  
 Sur la chere que nous faisons

Dans cette reine des maisons,  
 Bien moins à vendre qu'à dépendre :  
 Mais par mille bonnes raisons  
 Que vous pouvez fort bien entendre,  
 Prudemment nous nous en taisons.  
 Puis je suis contraint de me rendre  
 A la fièvre, qui me va prendre,  
 Et m'envoyer à mes tisons.

## L E T T R E E N V E R S .

*A Monsieur de saint Agnan.*

**G**RAND Duc, en tout tout merveilleux,  
 Sur tout pour être assez heureux  
 D'être contre ta propre attente  
 Sorti de cent dangers affreux ;  
 Et non seulement de tous ceux  
 Que pour le pays Mars présente ;  
 Mais, ce que plus en toi je vante,  
 De mille autres exploits fameux,  
 Que ta grande ame impatiente  
 De paix, & non jamais contente  
 Qu'elle n'affronte le trépas,  
 D'un noble feu toujours brûlante ;

E iv

En tant de périlleux combats  
 Dont le seul récit m'épouvante ;  
**Fit naître à tout propos, & par tout sous tes pas.**

QU'AVEC plaisir la compagnie  
 A qui ton accueil gracieux  
 A Toury redoubla l'envie  
 De se voir vite en ces beaux lieux ;  
 A présent surprise & ravie ,  
 Y contemple de tous ses yeux  
 Ce monstre vraiment furieux ,  
 Qui sans ton fer victorieux  
 Eût par tout sa rage assouvie  
 De Clery jusques à Brassieux ;  
 Et dont l'écumante furie ,  
 Capable de vanger les cieux ,  
 Et d'assembler les demi-Dieux ;  
**A tout autre qu'a toi n'eût point laissé de vie.**

MAIS quoi ! la bête d'Erymante  
 Pour qui la Grece eut le frisson ,  
 Quelque rude & mauvais garçon  
 Que son Meléagre elle vante ;  
 Ni tout ce qu'Homere nous chante  
 De Phenix , & son nourrisson ,  
 Dont la colere trop constante  
 Pour la perte d'une servante ,  
**Combla de tant de morts le Xante ;**

Ne font de vrai qu'une chanson,  
 Au prix de ce que le Cousson  
 A vu de ta valeur brillante,  
 D'une bien plus guerriere & toute autre façon.

RUISSEAU dont l'onde claire & pure ;  
 Tantôt brille , & tantôt se perd  
 Sous l'épaisse & fraîche verdure  
 Du long & fidèle couvert  
 Qui forme ta belle bordure ;  
 Par ta Divinité je jure,  
 Que jamais rien ne s'est offert  
 Au petit talent de nature ,  
 Qui souvent assez bien me sert  
 Pour oser faire une peinture ;  
 Rien , dis-je , tel que l'avanture  
 Dont fut témoin l'affreux désert,  
 Où même encor je sens que dure  
 Une horreur , dont seul me rassure  
 L'aspect toujours riant & verd  
 De ton cours , qui de loin m'en trace la ceinture.

ET n'étoit que la modeste  
 Est la grande & digne partie  
 Du héros à qui l'on écrit ;  
 Cousson , il faut que je te die  
 Comme jamais le ciel ne vit

## CHAPELLE.

Rien d'égal à tout ce qu'il fit  
 Dans ce bel endroit de sa vie ;  
 Rien aussi n'auroit pû me donner plus d'esprit.

---

## B A L L A D E.

*Pour Mademoiselle de l'Enclos.*

**L**A TERRE en son rond spacieux ;  
 Pour qui-soupiroit Alexandre ;  
 La mer , qui voit monter aux cieus  
 Phébus , & qui l'en voit descendre ;  
 Le monde entier ne doit prétendre  
 D'avoir rien de plus précieux ,  
 Qu'un bel objet , qui nous sçait prendre  
 Et par l'oreille & par les yeux.

**Q**UAND non loin des bords odieux  
 A Junon , qui les mit en cendre ,  
 Sur l'Hélespont trop furieux ,  
 Et qui le menaçoit d'esclandre ,  
 S'hazarda le pauvre Léandre ,  
 C'est qu'Hero qui chantoit des mieux  
 Pire que fol l'avoit sçu rendre ,  
 Et par l'oreille & par les yeux.

NE sçait-on pas bien qu'en ces lieux ,  
 Où baûme , encens & musc s'engendre ,  
 Pirame , le jeune & beau fieux ,  
 A Tisbé se fit trop entendre  
 Au travers du mur , que sçut fendre  
 Amour toujours ingénieux  
 A glisser son charme & son tendre  
*Et par l'oreille & par les yeux.*

## E N V O Y.

VOUS , dans qui le plus beau des Dieux  
 Son aimable & son gracieux  
 Voulut si pleinement répandre ;  
 Vous , dont le luth harmonieux  
 Fait que tous & jeunes & vieux  
 Sont à vous à vendre & dépendre ;  
 Comme en sa mort mélodieux  
 Chante un cigne aux bords du Meandre ;  
 Je viens en mourant vous apprendre  
 Par ces vers , peut-être ennuyeux ,  
 Que mon cœur ne s'est pu défendre  
 De tout ce qui l'a sçu trop prendre  
*Et par l'oreille & par les yeux.*





## O D E , A C A R R É .

**L**A BELLE & galante maniere  
 Dont vous mettez vers en lumiere,  
 Nous fait bien voir, Monsieur Carré,  
 Que, lorsque vous serez Curé,  
 Vous direz peu votre breviaire.

BIEN plutôt aurez soin & cure,  
 Quand vous serez à votre cure,  
 D'avoir toujours force poulets,  
 Et de vin savoureux & frais  
 Très-suffisante fourniture.

AUSSI ne verra-t'on chez vous  
 Hypocrites ni loups-garous,  
 Torcols à grimassante mine,  
 Ny cagots de telle farine,  
 Mais bien des gens faits comme nous.

MAINTENANT, quant au panégyre  
 Que sans rougir je n'ai sçu lire,  
 Fort vraiment vous m'obligerez,  
 Si, lorsque vous nous récrirez  
 Il vous plait de n'en pas tant dire.

HE' quoy ! là dedans mon éloge  
Dure plus d'une heure d'horloge ;  
Et pas un ne voit le pourquoi :  
Car je ne suis prince ni roi ,  
Et vertu nulle en moi ne loge.

CE n'est pas que si grande lettre  
Ne m'obligeât bien à vous mettre  
Un bel & beau remercement.  
Mais écrivons sans compliment ;  
Puisque nous écrivons en mètre.

VOUS sçavez donc qu'ici la peste ;  
Et la guerre encor plus funeste ,  
A ravi la moitié des gens :  
Je ne sçai si les Allemands  
Voudront bien épargner le reste.

LE Nord nous a rendu visite ,  
Suivi d'un nombreux exercite  
De Lorrains , Croates & Goths ;  
Le tout pour nous mettre en repos ;  
Ainsi que gazette débite.

CEPENDANT ils ne laissent pas  
De charger les chevaux de bats  
De mainte belle & bonne harde ,  
Et tous ce qu'aux champs on hazarde  
Est le butin de leurs foldats.

## CHAPELLE.

TOUTES ces troupes étrangères  
Font qu'on ne se pourmeine gueres :  
Hélas ! comment le pourroit-on ,  
Puisque Chaillot & Charenton  
Sont à présent places frontieres ?

JE suis renfermé dans la ville ,  
En grand chagrin , fans croix ni pile.  
Nous buvons mal ; & qui pis est ,  
Boirons long-temps mal , s'il ne plaît  
Aux gens-d'armes de faire gile.

CAR à Melun une grand' chaine  
Qui tient la pauvre Seine en gêne ;  
Empêchant nos fameux voisins  
D'amener ici leurs bons vins ,  
Nous réduit à ceux de Suresne.

ENCORE en avons bien peu :  
Car , sur ma foi , ce n'est pas jeu  
D'en entreprendre la voiture ;  
Et qui le fait sans aventure  
En doit belle chandelle à Dieu.



## L E T T R E.

**V**OUS mander qu'on est accueilli ;  
Et traité des mieux à Sully ,  
La chose vous est trop notoire ,  
Illustre Marquis de Chilly :  
Puis la chanson , roti , bouilli ,  
En est preuve si péremptoire ,  
Que l'on peut , sans avoir failli  
Contre les maîtres de Sully ,  
N'en rafraîchir point la mémoire.

AUSSI nous ne vous écrivons ,  
Et ne prenons notre écritoire ,  
Que pour , ainsi que nous devons ,  
Vous souhaiter prompte victoire ;  
Vous mandant qu'à vous nous buvons  
Tout aussi frais qu'on sçauroit boire ,  
Et suivant l'antique grimoire  
Prions Dieu qu'ainsi soit de vous ;  
Chose assez difficile à croire.  
C'est pourquoi nous pensons bien tous  
Que bien mieux seriez sur la Loire  
Que sur le Rhin , & avec nous  
Qu'avec tous ces friands de coups

## CHAPELLE.

Et de louanges dans l'histoire ;  
 Mais, qui, pour être fous de gloire ;  
 N'en sont , par ma foi , pas moins fous :

AINSI que l'avez ordonné ,  
 La belle , sage & trop prudente ,  
 Madame de Valentiné ,  
 A vu votre Lettre : & contente  
 De cette maniere obligeante  
 Dont il vous a plu me gronder ,  
 A jugé devoir seconder  
 Votre bonne amitié grondante ;  
 Et si bien encor m'a grondé ,  
 Que si grondeuse aussi touchante ,  
 Qui vous a si bien secondé ,  
 N'est sur mon cœur assez puissante  
 Pour vaincre son foible & sa pente ,  
 L'ami Meril est bien fondé  
 De dire qu'il en perd l'attente ;  
 Mais non pas ce dévergondé  
 Qui va perdre en un coup de dé  
 Plus qu'il n'a de fond & de rente.

MAIS vous connoissez trop mon cœur ,  
 Et moi trop cette bien-veillance  
 Dont vous procurez mon bon-heur  
 En tous lieux , en toute occurrence ,  
 Pour ni moi ni vous avoir peur

Que

Que je manque de déférence  
 Pour si notable remontrance ;  
 Et que même je crois , seigneur ,  
 De telle & si grande importance ,  
 Que je prétends m'en faire honneur.

SUR moi vous avez un empire  
 Qui seul de moi s'est pû saisir ;  
 Et sens dans mon cœur introduire  
 Cet honnête & sage desir  
 Pour la campagne & son loisir.  
 Dieu veuille encor qu'il me retire  
 Des lieux , où je verrois moisir  
 Le peu d'esprit qu'on a cru luire  
 Dans quelques brouillons , qu'à vrai dire  
 Personne ne m'a vu choisir  
 Ni pour réciter , ni pour lire ,  
 Et que le vin & le plaisir  
 M'ont à peine permis d'écrire.

MAIS si jamais bien dès-yvré ,  
 Et parfaitement délivré  
 De la Croix-blancie , & de la Sphere ,  
 Même d'un berlandier outré  
 Et tout a fait désespéré ,  
 Qu'on devroit remettre en galere ,  
 Je suis cet hyver retiré  
 Dans votre beau château , j'espere

## CHAPELLE.

Pour lors enfin vous pouvoir faire  
 Peu de chose, mais à mon gré,  
 Et qui soit digne de vous plaire,  
 Autant que même avec colere  
 Vous l'avez toujours désiré ;  
 En quoi je ne vous sçaurois taire  
 Combien vous m'avez honoré.

VOUS pouvez bien, mon cher Marquis,  
 Me croire, & tenir pour acquis  
 Plus que jamais ne fut personne.  
 Aussi vous tiens-je un don exquis  
 Du ciel, qui dans vous seul me donne  
 Le tout dont je l'avois requis.

MAIS sur quelques vers que je fis  
 Dans l'âge où le sang nous bouillonne,  
 Et qu'à l'âge aussi l'on pardonne,  
 Auriez-vous bien cru qu'on m'eût mis  
 Entre ces Messieurs qu'on a pris,  
 Et qu'à bon droit on pensionne,  
 Pour sçavoir bien donner le prix  
 Aux grands progrès de la couronne ?

QUE j'aime la douce incurie  
 Où je laisse couler mes jours ?  
 Qu'ai-je à faire de l'industrie,  
 De l'intrigue, & des faux détours ?

Dont usent , même avec furie ;  
 Ces rimailleurs suivant les cours ,  
 Et ceux encor que \*\*\*\*\* crie ,  
 Et que \*\*\*\*\* renchérie  
 Aide de tous ses beaux atours ?  
 Quelques contes d'hôtellerie ,  
 Des lettres de galanterie ,  
 De vin & de folles amours ,  
 Ont fait , jusques ici , toujours  
 Ma plus heureuse rêverie :  
 Et bien-tôt ma veine tarie ,  
 Se sentant des fins de ma vie ;  
 En sçaura bien borner le cours.

MAIS bien que votre bienveillance  
 Va pour moi jusques à décheoir  
 De cette fine intelligence ,  
 Qui vous fait pénétrer & voir  
 Tout , hormis mon insuffisance ;  
 Lettre n'est pas de conséquence ;  
 Il faut subir votre vouloir.  
 Et qu'importe ce que j'avance ,  
 Si ce n'est , que pour émouvoir  
 Les Muses à récipiscence ?

FILLES de la reconnoissance ,  
 Et du roi du tonnante manoir ,  
 Qui de cette haute naissance



## CHAPELLE.

N'avez eu pour toute chevance  
 Que parler en votre pouvoir ;  
 Qu'en faites-vous , quand pour la France  
 Tout parle , & passe notre espoir ?  
 Quel ingrat , quel honteux silence !  
 Quoi ! ces auteurs par excellence  
 Doivent-ils mettre à non-chaloir  
 Cette mémorable occurrence ?  
 Et peuvent-ils en conscience ,  
 Vous dire bon jour & bon soir ,  
 Sans implorer votre assistance ?

DITES , Muses , en confidence ,  
 Est-ce qu'entre gens de sçavoir  
 Rien qu'à se louer on ne pense ?  
 Quant à moi , que ma négligence  
 Tout comme un auteur d'importance  
 Porte assez à ne rien valoir ;  
 De grâce , force remontrance ,  
 Et faites-moi bien concevoir  
 Que toujours quelque extravagance  
 M'arrache à mon juste devoir.

VOUS sçavez trop bien que je dois  
 Le peu que j'ai d'art & de voix ,  
 A ce grand frere , qui seconde  
 Si dignement les fiers exploits  
 D'un Roi qui sur terre & sur l'onde

Vient d'étendre le nom François  
Si loin , que pour eux tout le monde  
Oubliera la tige féconde  
Qui nous donne soixante Rois.

DE cette éclatante origine ,  
Du ciel & des Dieux si voisine ;  
Qui des plus hardis Potentats  
Sçnt mieux qu'eux , dans les fâcheux pas ,  
Pour peu que l'honneur y domine ,  
Descendre aux emplois les plus bas ?  
Qui sans horreur les imagine ,  
Moindres que leurs moindres soldats ,  
Des périls faire leurs ébats ,  
A la tranchée , à la fascine ,  
Et sûrs aux plus sanglans combats ?  
Confessons donc que ce n'est pas  
Sans quelque assistance divine ,  
Qu'ils sont rendus à leurs Etats.

REVENEZ , Prince généreux ,  
Dont les hauts faits tous merveilleux  
N'eurent & n'auront point d'exemples  
Partagez-vous entre nos vœux ,  
Et le laurier qui ceint vos temples.  
Un peuple fidèle & nombreux  
Eclaire nos places de feux ,  
Et d'encens obscurcit nos temples.

## CHAPELLE.

Contentez-vous que jamais ceux  
 Qu'y mirent leur exploits fameux ;  
 N'ont laissé des sujets plus amples  
 A faire parler leurs neveux.

RENDEZ-vous donc à votre France ;  
 Qui , grand Roi , par votre vaillance  
 Voit tous les jours plus de François.  
 Croyez la Meuze en assurance ,  
 Qui met sa plus ferme défense  
 Dans l'honneur d'être sous vos loix.  
 Regardez la triple Alliance  
 Sur ses fins , & comme aux abois ;  
 L'Espagne dans une indigence  
 Qui ne pourra pas de vingt mois  
 Remandier une puissance ,  
 Qui pour une dernière fois  
 Mérite encore votre présence.

ET vous , suivez l'auguste frere ;  
 Pour qui désormais nos autels  
 Fumeront d'encens éternels  
 Sur l'un & sur l'autre hémisphere ,  
 Qui n'en virent jamais de tels.  
 Soyez moins par vaincre & tant faire ;  
 Que par gagner les cœurs & plaire ,  
 L'honneur & l'amour des mortels.

DAUPHIN , qui ne faisant que naître ;

Trouvâtes l'univers soumis ,  
Qui depuis avez fait paroître  
Tant de qualités digne d'être  
Au rang où le ciel vous a mis ;  
Les destins vous ont tout promis.  
Mais il faut prier notre maître  
Qu'il vous laisse des ennemis.

J'E'TOIS auprès d'un Prince aimable  
Pour être autant brave que bon ,  
Ce qui se trouve inséparable  
De l'auguste sang de Bourbon ;  
Quand d'ennui ma Muse opprimée ;  
Par son bon accueil ranimée ,  
M'inspira ceci , près ces bains  
Que , pour fuir le peuple profane ,  
Et se donner tout à Diane ,  
Bâtirent des roiales mains :  
Et pour vous expliquer plus net ,  
Illustre Marquis , où j'ai fait  
Ces vers , qui bien-tôt à la halle  
Passeront de mon cabinet ,  
Si votre bonté les étale ,  
C'est dans cette Maison Roiale  
Où d'anis , où de serpolet ,  
De thin , marjolaine & genet ;  
Une si douce odeur s'exhale ,  
Qu'elle en a pris le nom d'Anet.

---

**A MONSEIGNEUR LE GRAND-MAÎTRE.**

**P**LAISE à Monseigneur le Grand-Maître,  
 Oublier un peu son salpêtre,  
 Boulets, canons, & tout l'emploi  
 Dont il vient de faire connoître  
 Si bien ce qu'est notre grand Roi ;  
 Et n'oublier certain saloi,  
 Ni la provision champêtre,  
 Qui déjà même y devrait être,  
 Suivant les us, coutume & loi,  
 Qui veulent petit lard renaître,  
 Si-tôt qu'on voit en défarroi  
 Les jours d'automne, & les nuits croître  
 C'est le seul mets, en bonne foi,  
 Que peut mon trop petit de quoi  
 Sur ma table fait paroître,  
 Pour nourrir ma famille & moi,  
 Jusqu'au temps que vient un bon prêtre  
 Nous dire à chacun : Souviens-toi  
 De ta boue & de ton bissêtre.

CE fut par une matinée,  
 Et même sans être sorcier,  
 Bien dirois l'heure & la journée,  
 Qu'ordonné

## CHAPELLE.

69

Qu'ordonné fut au sieur Bourfier  
De ne laisser passer année ,  
Ni saint Martin sur son courfier ,  
Qu'on ne vît dans ma cheminée  
La belle & gaillarde eschinée  
Au poil blondin s'associer.

ET cependant mes Dieux Larès  
Qui s'attendent à l'ordre exprès ,  
Portent chez moi de chambre en chambre  
Un nez plus friand de porc frais ,  
Que de myrre , civette & d'ambre :  
Et ne trouvant rien qu'âtres froids ,  
En font déjà mille regrets ,  
De voir ainsi s'enfuir novembre ,  
Sans rien avoir de nos forêts.



*Extrait d'une Lettre écrite de la campagne , à Monsieur de Moliere,*

**J**E N'AI encore vu chez lui qu'un ou deux gentilshommes fort aisés & fort honnêtes gens : néanmoins , comme il ne faut jurer de rien , s'il faut que les autres ne leur ressembtent pas , & que dans la suite quelqu'un de ces messieurs s'avise de nous venir faire ce beau compliment ordinaire , & d'être

POUR mon malheur aussi courtois  
 Que ceux de tant d'autres endroits ,  
 Que pensez-vous que je devienne ,  
 S'il faut que , pendant plus d'un mois ,  
 Soir & matin j'en entretienne  
 Tout au moins deux , fort souvent trois ,  
 De tout ce qu'on fait en Guyenne  
 Pour l'alliance des deux Rois ?

AU reste , il nous est impossible de manger sur le lieu , ni de vous envoyer du gibier , à cause du mauvais temps , & que nos meilleurs oiseaux ne sont pas encore en état de voler. Nous n'avons pour tout vaillant qu'un tiercelet de faucon , qui n'approche point du tout de la bonté des autres , & qui de plus a mué.

MAIS comme il ne fait rien qui vaille,  
 Et qu'il pleut ici tous les jours,  
 Nous ne voyons perdrix, ni caille;  
 Et ne pouvons avoir recours,  
 Pour notre ordinaire mangeaille,  
 Qu'aux pigeons, & qu'à la volaille  
 Que fournissent nos bassécours.

CEPENDANT, mon cher hôte, à qui j'avois de-  
 mandé quelque chose pour vous régaler, & qui le  
 souhaite encore plus que moi,

VOYANT cette étrange indigence,  
 De cailles, guignars & perdrix,  
 Vous veut donner en récompense  
 Un pâté, bon par excellence,  
 Fait de deux lapins, tous deux pris  
 Dans le meilleur endroit de France;  
 Comme en pâte aussi tous deux mis  
 Par un patissier d'importance.  
 Goûtez-le bien; & je vous dis  
 Qu'il est pâté de conséquence,  
 Qui, bien que bis en apparence,  
 N'en vaut assurément pas pis.  
 Car outre que la prévoyance  
 Pour envoyer en assurance  
 Un pâté jusques à Paris,  
 Par une longue expérience,



Veut qu'il tîre un peu sur le gris ;  
 C'est, cher ami, qu'en conscience  
 Nos Chartrains emportent le prix  
 A sçavoir pâtisser en bis.

---

*Au même.*

**V**OTRE Lettre m'a touché très-sensiblement ; & dans l'impossibilité d'aller à Paris de cinq ou six jours, je vous souhaite de tout mon cœur en repos dans ce pays. J'y contribuerois de tout mon possible à faire passer votre chagrin ; & je vous ferois assurément connoître que vous avez en moi une personne qui tâchera toujours à le dissiper, ou pour le moins à le partager. Ce qui fait que je vous souhaite encore davantage ici, c'est que dans cette douce révolution de l'année, après le plus terrible hyver que la France ait depuis long-temps senti, les beaux jours se goûtent mieux que jamais ; & sont tout autrement beaux à la campagne qu'à la ville, où, quand vous les avez, il vous manque toujours des endroits pour en prendre tout le plaisir. Je me promène depuis le matin jusques au soir, avec tant de satisfaction & de contentement d'esprit, que je ne sçaurois croire m'en pouvoir lasser.

En vérité, mon très-cher ami, sans vous je ne songerois guères à Paris de long-temps; & je ne me pourrois résoudre à la retraite, que lorsque le soleil fera la sienne. Toutes les beautés de la campagne ne font que croître & embellir, sur tout celles du verd, qui nous donnera des feuilles au premier jour, & que nous commençons à trouver à redire depuis que le chaud se fait sentir. Ce ne sera pas néanmoins encore si-tôt; & pour ce voyage, il faudra se contenter de celui qui tapisse la terre, & qui, pour vous le dire un peu plus noblement,

JEUNE & foible, rampe par bas  
 Dans le fond des prés; & n'a pas  
 Encor la vigueur & la force  
 De pénétrer la tendre écorce  
 Du faule qui lui tend les bras.

LA branche amoureuse & fleurie;  
 Pleurant pour ses naissans appas,  
 Toute en seve & larmes l'en prie;  
 Et jalouse de la prairie,  
 Dans cinq ou six jours se promet  
 De l'attirer à son sommet.

VOUS' montrerez ces beaux vers à mademoiselle Menou seulement; aussi bien font-ils la figure d'elle

& de vous. Pour les autres, vous verrez bien qu'il est à propos, sur tout, que vos femmes ne les voient pas, & par ce qu'ils contiennent, & par ce qu'ils font, aussi bien que les premiers, tout des plus mechans. Je les ai faits pour répondre à cet endroit de votre lettre, où vous me particularisez le déplaisir que vous donnent les partialités de vos trois grandes actrices, pour la distribution de vos rôles. Il faut être à Paris pour en résoudre ensemble; & tâchant de faire réussir l'application de vos rôles à leur caractère, remédier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En vérité, grand homme, vous avez besoin de toute votre tête, en conduisant les leurs; & je vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troye. La comparaison n'est pas odieuse, & la fantaisie me prit de la suivre quand elle me vint. Qu'il vous souvienne donc de l'embarras où ce maître des Dieux se trouva pendant cette guerre, sur les différens intérêts de la troupe céleste, pour réduire les trois Déeses à ses volontés.

SI nous en voulons croire Homere,  
 Ce fut la plus terrible affaire  
 Qu'eut jamais le grand Jupiter:  
 Pour mettre fin à cette guerre,  
 Il fut obligé de quitter  
 Le soin du reste de la terre.

CAR Pallas, bien que la Déesse  
Du bon sens & de la sagesse,  
Courant par tout le guilledou,  
Avec son casque & son hibou,  
Passa pour folle dans la Grece;  
Et lui, qui l'aime avec tendresse,  
Pensa devenir aussi fou.

SA Junon, la grave matrone,  
Sa compagne au céleste trône,  
Devint une dame Alizon  
En faveur de Lacedemone,  
Jurant que le bon Roi grison  
En auroit tout du long de l'aune,  
Et que tous ceux de sa maison  
En feroient un jour à l'aumône.

MAIS de l'autre côté, Cypris  
Donna congé pour lors aux Ris,  
Aux Jeux, aux Plaisirs, à la Joie;  
Et prenant l'intérêt de Troye,  
S'arma pour défendre Pâris.

LE bon homme aussi Neptunus,  
Gagné par sa nièce Venus;  
Et Phébus, l'archer infailible,  
Devant qui le fils de Thetis  
Ne se trouva pas invincible,

## CHAPELLE.

Firent tous deux tout leur possible  
Pour les murs qu'ils avoient bâtis.

VOILA l'histoire : que t'en semble ?  
Crois-tu pas qu'un homme avisé  
Voit par-là qu'il n'est pas aisé  
D'accorder trois femmes ensemble ?  
Fais-en donc ton profit : sur tout ,  
Tiens-toi neutre ; & tout plein d'Homere ;  
Dis-toi bien , qu'en vain l'homme espere  
Pouvoir jamais venir à bout  
De ce qu'un grand Dieu n'a sçu faire.

*Lettre écrite de la Boudaïfiere , où madame de Pel-  
lisari l'avoit amené de Veret , & où il avoit quitté  
madame de Valentiné.*

**M**ADAME , qu'il m'a coûté cher ;  
Cet adieu sur le bord du Cher ,  
Dont l'indifférente maniere  
Ne me put lors jamais cacher  
Combien j'avois à me fâcher  
Contre ma bonté coutumiere ;  
Qui me fait toujours relâcher  
Si vite à la moindre priere !

L'heure que trop aimable & fiere  
Je vous vis brusquement marcher ;  
Et passer sans moi la riviere ,  
Devoit bien être ma derniere.  
Si j'ai sçu me le reprocher ,  
J'en prends à témoin la lumiere  
De l'astre qui me vit coucher ,  
Et passer la nuit toute entiere  
Sans pouvoir jamais attacher  
Sur mes yeux mouillés ma paupiere.

NON : ce n'a point été le bruit  
De cent & cent tailleurs de pierre ;  
Ni l'abbé dont le nez au lit  
Gronde plus qu'au ciel le tonnerre ;  
Bien moins encor tout ce qu'on dit  
Du Brandebourg qui vient grand erre ;  
Ni du Suédois qui le suit ,  
Qui m'a tourmenté cette nuit ,  
Et fait bien plus mortelle guerre  
Qu'ils ne feront , & qu'on ne fit  
Jamais ni sur mer ni sur terre.

AH ! nuit de tristesse & d'ennui !  
Croyrai-je que cet aujourd'hui  
Ne me soit pas encore pire ?  
Et que je n'aye point ce soir  
Cette horrible réponse à lire ;

Pourquoi donc tout ce désespoir ;  
 Seigneur Chapelle, ou bien beau sire !  
 Vous avez fait votre devoir ;  
 Personne n'y trouve à redire.

SI cela m'arrive, en ce cas,  
 Que faire, malheureux ? Hélas !  
 Quel secours, quel autre remède  
 Pourrai-je appeler à mon aide,  
 Qu'un soudain & fameux trépas ?  
 Désespéré, n'irai-je pas  
 Sur le champ, & d'un même pas,  
 Chercher quelque affreux promontoire,  
 Et de son plus fier haut-en-bas,  
 Me précipiter dans la Loire,  
 Pour me sauver entre ses bras ?

SUR une roche âpre & sauvage ;  
 Ici près un saint hermitage  
 M'en offre un propre à mon desir.  
 Le plus déterminé courage  
 Ne peut, sans d'horreur se saisir,  
 Regarder le plus bas étage.  
 La Loire, le vent & l'orage  
 L'ont vu, depuis le premier âge ;  
 De mousse & d'écume moisir,  
 Plutôt que céder à leur rage.  
 A tout désespéré bien sage

Il semblera fait à plaisir ;  
 Et son nom d'un heureux présage  
 S'accorde à mon fervent desir  
 D'obtenir des flots l'avantage  
 D'être poussé juste au rivage  
 Que vous avez daigné choisir,  
 Pour y recevoir leur hommage.

MAIS comme ce fleuve abandonne ;  
 Et qui pis est, sur tout l'automne,  
 Les plus beaux & charmans endroits ;  
 J'ai, ma foi, peur : & je soupçonne  
 Qu'un *qui pro quo* dont je frissonne,  
 Pourroit bien, sans ordre & sans choix,  
 Contre le droit, contre les loix  
 Qu'en pareil cas l'Amour ordonne,  
 Exposer mes os nuds & froids  
 Quelque part aux sables d'Olonne,  
 Plus loin même aux bords Iroquois ;  
 Où pour une seconde fois  
 Manquant votre aimable personne  
 Je me redésespérerois.  
 Votre Loire est un peu brouillonne ;  
 Et franchement je ne sçaurois  
 L'espérer si sure & si bonne,  
 Que la mer le fut autrefois  
 Pour Ceyx envers Alcyonne.



CRAIGNANT donc la rive inconnue ;  
 Il me vaut mieux prendre un bateau ;  
 Et plutôt dessus que sous l'eau  
 Gagner la charmante avenue  
 Qui mene au superbe château,  
 Dont sur un riche & doux côteau  
 Cent tours blanchissent dans la nue.

LA , si-tôt que j'aurai lié  
 Ma gribanne au plus prochain havre ;  
 Me traînant doucement à pied ,  
 J'irai vous faire autant pitié ,  
 Et pas si peur que mon cadavre.

POUR MONSIEUR LE COMTE DE S.

QUEL bruit de triomphes nouveaux  
 Se répand dans toutes les villes  
 Du grand fleuve ; & suivant ses eaux ;  
 Passe même en des lieux tranquilles ,  
 Et fait retentir nos côteaux ?

AH ! bons Dieux , c'est la Renommée ;  
 Non cette hydre horrible , affamée  
 De mensonges & de faux bruits ,

Dont chaque tête envenimée  
 Créve aussi-tôt qu'elle est semée  
 Aux climats grossiers, & nourris  
 D'épais brouillards & de fumée.  
 Non, non, c'est cette bien-aimée  
 De nos guerriers ses favoris;  
 Cette belle Nymphe charmée  
 De l'auguste nom de Louis;  
 Cette divinité formée  
 Des chants d'allégresse & des cris  
 D'une victorieuse armée;  
 Et qui des échos de Paris,  
 Et de feux de joie animée,  
 Vole par l'empire des Lys.

C'EST elle, vous le pouvez croire;  
 Qui vous annonce après l'histoire  
 De l'épouventable débris,  
 Qu'à peine en ses plus creux abris  
 Cache encor la montagne noire,  
 Que le grand Duc \*\*\* épris  
 D'amour pour une autre victoire,  
 Quitte le Rhin; & sur la Loire  
 Vient enfin recevoir le prix  
 Que méritent son cœur, son grand nom & sa gloire;

ALLONS donc tous à sa rencontre;  
 Que notre impatience montre

## CHAPELLE.

Ce qu'on doit à ses longs travaux,  
 Sur tout , villes de ces contrées ,  
 Que , malgré les affreux assauts  
 De cent nations conjurées ,  
 Nous voyons toujours labourées  
 Dans un plein & parfait repos ,  
 Déployez vos riches livrées ,  
 Chargez vos femmes de joyaux ,  
 Préparez par tout des entrées ,  
 Faites parler vos tribunaux ,  
 Retentir vos maisons sacrées ,  
 Luire & tonner vos arcenaux ;  
 Et que vos portes redorées ,  
 De mirthe & de laurier parées ,  
 Deviennent des arcs triomphaux .

MAIS quoi ! sur l'humide carrière ,  
 Autant que peut s'étendre l'œil  
 Dans ce beau lointain de rivière ,  
 Où l'onde orgueilleuse & si fiere  
 Le dispute même au Soleil ,  
 Paroît déjà sa galiote ,  
 Qui tant plus vers nous elle flotte ;  
 Marque un si pompeux appareil ,  
 Qu'on voit bien que jamais pilote ,  
 Pas même l'illustre Argaunote ,  
 Ne vogua pour rien de pareil .

**AUSSI** ni la dépouille antique  
 De ce fabuleux & magique  
 Royaume & palais de Colchos,  
 Pour qui vit la mer Theffalique  
 Les premiers pins du mont Athos ;  
 Ni les perles, ni les lingots  
 Qu'en l'un & l'autre golphe Indique  
 Trouverent , méprisant l'enclos  
 Du vieux monde & de l'Atlantique ;  
 Ceux qu'à travers de tant de flots  
 La découverte d'Amérique  
 Rend , avec ce long tour d'Afrique ,  
 Les plus fameux des matelots ;  
 N'égalent point cette authentique ;  
 Illustre , belle & magnifique  
 Conquête , qu'à ce grand héros  
 Réserve la Gaule Armorique.

**MENAGEONS-nous** cet avantage ;  
 Joignans l'amoureux équipage ;  
 Prenons part à tant de beaux jours  
 Que promet son heureux passage.  
 Suivez , suivez , peuples de Tours ,  
 Et de tous ces nombreux fauxbourgs ;  
 Accourez de chaque village.  
 Laissez les soins du jardinage ,  
 Habitans de ces beaux contours ,  
 Que vos vœux & votre suffrage ,

## CHAPELLE.

Vos flajolets & vos tambours  
 Nous fassent , pendant ce voyage ,  
 Oublier ceux des Brandebourgs.  
 D'un long & d'un épais concours  
 De femmes , d'enfans de tout âge ,  
 Bordez ce magnifique ouvrage  
 Qui par tout vous sert de rivage ,  
 Jusqu'ou Loire bornant son cours ,  
 Rendra pour ce coup son hommage ,  
 En dépit de Thetis , toujours grosse d'orage ,  
 A l'infante des mers , la reine des Amours.

---

## STANCES

*Contre l'usage des Rideaux.*

**A**URA des Rideaux qui voudra  
 Je n'en veux avoir de ma vie.  
 Mais puisque tout mon quartier a  
 Si grand desir , & tant d'envie  
 D'ouir mes raisons , les voila.

ET commençant par mes voisines ,  
 Je leur dirai premierement ,  
 Qu'au lit le divertissement

Qui

Qui se donne entre des courtines,  
Tient un peu trop du sacrement.

L'aise & les apprêts n'y font rien :  
Ce plaisir, pour le prendre bien  
Et de la plus belle maniere,  
Demande un lit comme le mien,  
Tout à fait à la cavaliere.

POUR vous, messieurs les beaux esprits,  
Je vous dirai de plus encore  
Que jamais sçavant n'en a mis :  
Car les Muses aiment l'Aurore ;  
Les Rideaux sont ses ennemis.

EN effet, la troupe immortelle  
Des neuf Sœurs, témoin ma Clio ;  
Sur leurs monts à croupe jumelle,  
Dorment à l'air ; ce qui s'appelle  
En leur langue, être *sub dio*.

AUSSI, pour suivre cette mode ;  
Jamais auteur n'eut tour de lit ;  
Et qui plus est, jamais ne mit  
Dans le froid le plus incommode ;  
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

SUR tout j'admire entre les Dieux

## CHAPELLE.

Que ceux d'Eau , même des Rivieres ;  
De qui les lits sont en des lieux  
Où les Rideaux viendroient des mieux ;  
N'en ayent pourtant jamais gueres.

CAR hormis les petits Ruisseaux  
Qui couvrent leurs lits d'arbrisseaux ;  
Les grands Fleuves , comme la Loire ;  
Le Rhin & la Seine , font gloire  
De n'avoir point de tels Rideaux.

ET pour le Nil , un chacun sçait  
Qu'il n'a pas même de chevet :  
Au moins jusqu'ici , quelque enquête  
Qu'on ait sçu faire de sa tête ,  
On ne sçait où ce Dieu la met.



---

 A MONSIEUR LE MARQUIS DE JONZAC.

**C**HER Marquis, les vers qu'au beau Maine  
 De l'agréable Pivangou ,  
 Fait couler ton heureuse veine ,  
 Vertu non de Dieu , mais de chou ;  
 Ne sont pas vers à la douzaine.  
 Quiconque rime ainsi sans peine  
 Après avoir bu comme un trou ,  
 Doit avoir au moins pour maraine  
 Celle qui causa la migraine  
 Dont Jupin crut devenir fou.  
 Mais encor te faut-il dire où  
 Nous avons lû l'épître tienne :  
 Ce fut à la Croix-de-Lorraine ,  
 Lieu propre à se rompre le cou ,  
 Tant la montée en est vilaine ,  
 Sur tout quand entre chien & loup  
 On en fort chantant mirdondaine.  
 Or là nous étions bien neuvaine  
 De gens valans tous peu ou prou :  
 J'entens , pour expliquer mon ou ,  
 Moi valant peu ; car la huitaine  
 Valoit assurément beaucoup.

MAIS aurois-tu pour agréable ,

Hij



## CHAPELLE.

Toi qui sçais ce que nous valons ;  
 Que je t'apprise aussi les noms  
 Et les rangs que tenoient à table  
 Ces neuf modernes épulons ?

L'ILLUSTRE Chevalier *Qu'importe*  
 Etoit vis-à-vis de la porte ,  
 Joignant le Comte de Lignon ;  
 Homme à ne dire jamais non ,  
 Quelque rouge bord qu'on lui porte ;

APRE'S lui l'Abbé du Brouffin,  
 En chemise , montrant son sein ;  
 Remplissoit dignement sa place ,  
 Et prenoit soin d'un sçeau de glace  
 Qui rafraîchissoit notre vin.

MOLIERE que bien connoissez ;  
 Et qui nous a si bien farcés  
 Messieurs les coquets & coquettes ;  
 Le suivoit , & buvoit assez  
 Pour vers le soir être en goguettes ;

AUPRE'S de ce grand personnage ;  
 Un heureux hazard avoit mis  
 Du Toc , d'entre nous le plus sage ;  
 Ravi de voir les beaux esprits

Quitter Marais & marécage ;  
Pour venir dans son voisinage  
Boire à l'autre bout de Paris.

QUANT à notre illustre & grand maître  
Le très-philosophe Barreaux ,  
En ce rencontre il fit paroître  
Que les anciens ni les nouveaux  
N'ont encore jamais vu naître  
Homme qui sçut si bien connoître  
La nature des bons morceaux.

LE petit Monsieur de la Mothe ;  
Non celui qui toujours a botte  
Et d'un grand Prince est précepteur ;  
Mais son frere qui toujours trotte ;  
Et qui , comme il est grand trotteur ,  
En mille endroits par jour buvotte ,  
De ce bon vin & de la grotte  
Etoit le célèbre inventeur :  
Aussi faisoit-il le neuvième ,  
Avecque moi , qui bien fort l'aime ;  
Et suis son humble serviteur.

C'EST là donc qu'on lut ta légende ;  
Que l'on trouva pleine de grande  
Gentillesse & facilité.  
Ensuite , avec solemnité ,

## CHAPELLE.

Toute notre bachique bande  
But un grand verre à ta santé.

A cet agréable repas  
Petitval ne se trouva pas :  
Et sçais-tu bien pourquoi ? c'est parce  
Qu'il est toujours avec sa garce ,  
Et que sans cesse il court après.

POUR la Planche , attendu l'absence  
De tant d'yvrognes d'importance ,  
Il craignit fort pour le Marais ;  
Et jugea qu'il falloit exprès  
Y demeurer , pour sa défense.

TON cousin l'aimable Dampierre ;  
Qui m'a dit , s'en allant grand erre ;  
Qu'il devoit te voir à Jonzac ,  
M'a promis , cher Marquis , de mettre  
Cette longue & méchante lettre  
Dans sa valise ou dans son sac.

ET c'est ce qui m'a fait la faire.  
Car elle ne vaut ma foi guère ;  
Et sans mentir , je plaindrois fort  
Ce qu'il coûteroit pour le port  
De l'envoyer par l'ordinaire.

---

A MONSIEUR LE MARQUIS DEFFIAT.

QUEL fut mon trouble & mon chagrin,  
Et combien j'amassai de bile,  
Quand, plus à la nuit qu'au matin,  
Et bien moins courier que lutin,  
Mais plus dispos & plus habile  
Que dans Marot frere Lubin,  
Pour courir en poste à la ville,  
Je te vis prendre le chemin  
Qui mene & fait gagner enfin,  
Après un désert infertile,  
Les monts, à qui n'est l'Apennin  
Que ce qu'aux géans est le nain ?  
Barriere affreuse, mais tranquille,  
Et de la paix toujours l'asyle,  
Par qui borne un arrêt divin  
L'un & l'autre puissant voisin,  
D'où comme d'un premier mobile  
Notre Europe attend son destin.

EN effet, comme moi qui n'eut  
Mal auguré par le début  
Du reste de ta destinée ?  
Te souvient-il bien comme il plut ?  
Telle & si rude matinée

Au plus beau mois de notre année ;  
 Jamais du voyageur n'émut  
 L'ame à si bon droit mutinée.  
 Non ; depuis qu'au Seigneur il plut  
 De noyer l'humaine lignée,  
 Tant d'eau sur la terre il ne chut.  
 Au seul bruit dont il me parut  
 Qu'il pleuvoit dans ma cheminée ;  
 Je crus qu'une pluie obstinée,  
 Et suivre & conduire te dû  
 Jusqu'à ta route terminée,  
 A moins qu'en faveur d'hymenée  
 Le ciel Castillan ne voulût  
 T'offrir quelque heureuse journée.  
 Car d'entre nous pas un ne crut  
 Qu'un si grand changement se pût  
 Faire ici dès l'après-dînée :  
 Et cependant à peine fut  
 Par nos clochers carillonnée,  
 L'heure à repaître destinée ;

QUE Phébus, gagnant le dessus  
 Et le haut du céleste étage,  
 Y fit luire un si clair visage,  
 Que de tous côtés épandus  
 Ses traits percerent le nuage ;  
 Ce qui me remit le courage :  
 Car d'abord ( Marquis ) je conçus

Qu'un

Qu'un pareil jour m'étoit l'image  
De ta course & de ton voyage,  
Qui chez les peuples abbatus  
Par des temps si noirs, si confus,  
Si pleins d'horreur & de ravage,  
Leur seroit un heureux présage,  
Qu'un tout autre astre que Phébus,  
Et brillant cent fois davantage,  
S'en venoit dissiper l'orage  
Et les troubles qu'ils avoient vus,  
Et demeurer pour sacré gage  
Que désormais ils n'auroient plus  
Que des beaux jours du premier âge.

TOI donc parti, je n'eus plus d'autre égard  
Que de chercher à rêver à l'écart,  
Et dans les bois exciter mon génie  
A me fournir des vers sur ton départ,  
Quand en devoit ma poétique manie  
Par le galant Mercure être au hazard  
D'avoir encor malgré moi quelque part  
Dans le récit de la cérémonie.  
Mais c'étoit bien compter sans Montrichard  
Qui tient aux gens trop bonne compagnie.

ET si le bruit de tous côtés venu,  
Qu'on alloit voir dans la cité d'Amboise  
Plus qu'on n'avoit pas même à la Cour vu,

N'eût fait partir & bourgeois & bourgeoise ;  
 Un seul moment je n'en eusse obtenu ;  
 Tant Montrichard sçait trop bien chercher noise.

MAIS à présent que l'âne & l'aridelle  
 Y vont portant & femmes & maris ,  
 Sur mon Marot , qui dans tel genre excelle ;  
 Ce Chant-Royal j'ai fait , & te l'écris.  
 Ses rimes sont , trois en is , quatre en elle.  
 Vois-le , de grace , & pour refrain y lis ,  
*Rien de si beau , rien de si noble qu'elle.*



### CHANT ROYAL.

**O**N CRUT jadis que l'habitant du Tage,  
 Pour au couchant du Soleil se trouver,  
 En amassoit l'or sur son beau rivage ;  
 Mais plus de biens lui sont prêts d'arriver  
 Par le Soleil , qu'un illustre message  
 Lui donne espoir qu'il verra s'y lever.  
 Pour te marquer une joie immortelle ,  
 Par ton moyen d'avoir si vite appris  
 Cette importante & si grande nouvelle,  
 Qu'il mette au jour tout ce qu'il a de prix.  
 Et quand viendra Reine tant noble & belle,

Que tous ses bourgs retentissent de cris :  
*Rien de si beau , rien de si noble qu'elle,*

AUSSI quand Dieu vit sur la terre & l'onde  
Tout par l'envie en désolation ,  
Enfin touché de la compassion  
Que dans son sein pour nous toujours abonde ,  
Il résolut que , pour calmer le monde ,  
Il y falloit une sainte union.  
Dans ce dessein , sa bonté paternelle  
En tous lieux roule & sur tous les pays  
La clairvoyante & lointaine prunelle ,  
Dont la Princesse il découvre à Paris ,  
Où contemplant la Royale Pucelle :  
Non le ciel n'a ( dit-il ) sous son pourpris ,  
*Rien de si beau , rien de si noble qu'elle.*

LORS il voulut descendre dans son cœur :  
Et de nos Lys y trouvant l'innocence ,  
Il la jugea la digne récompense  
Qu'au jeune Roi devoit le Roi vainqueur ;  
Et ne crut pas sa sage Providence  
Mieux pouvoir rendre aux Chrétiens leur bonheur.  
D'un seul clin d'œil dont le pôle chancelle ,  
Il fait venir un de ses purs esprits ,  
Lui parle ainsi : Va joindre à tire d'aîle  
Des Espagnols le Monarque , & lui dis :  
Dieu t'offre en France une Epouse ; mais telle ,



## CHAPELLE:

Que de Goa n'est jusques à Cadis  
*Rien de si beau , rien de si noble qu'elle.*

SON ame aspire à cette piété  
 Dont ta maison croit tenir sa puissance  
 Sur son front prend sa chaste résidence  
 Un air d'auguste & douce majesté,  
 Qui n'appartient qu'au Royal Sang de France,  
 Et dans son pere a si fort éclaté.  
 Elle a de lui quelque vive étincelle  
 De ce qui brille en ses faits inouis.  
 Elle prendra pour tes armes un zèle  
 A méconnoître & Philippe & Louis,  
 Pour qui laissant leur haine naturelle  
 Diront les tiens, étonnés, éblouis:  
*Rien de si beau , rien de si noble qu'elle.*

DE la vertu le solide mérite  
 Qu'elle préfere à ses divins appas ;  
 Du moindre mal & l'horreur & la fuite ;  
 Qui vers le bien guident toujours ses pas ;  
 Sont les trésors dont ta juste poursuite  
 Va t'enrichir , toi Prince , & tes états.  
 Pour sa beauté sçache même qu'Apelle  
 Rien de pareil ne produisit jadis ;  
 Le grand Mignard confesse , & point ne cele ;  
 Qu'à pas un deux la peindre n'est permis.

En la voyant tous ses portraits rapelle ;  
Et tu diras que dans eux tu ne vis  
*Rien de si beau , rien de si noble qu'elle.*

## E N V O Y.

Roi des François , que ta valeur a mis  
Trop au-dessus de tous tes ennemis ,  
Pour craindre encor quelque guerre nouvelle ;  
Roi Très-Chrétien , qui jamais ne la fis  
Que pour fonder une paix éternelle ,  
Qui puisse un jour dans la vaste Memphis  
Et dans Bizance allarmer l'Infidèle ;  
Par un présent bien cher tu l'établis ,  
Puisqu'excepté ton magnanime fils ,  
Tu n'eus jamais dans l'empire des Lys  
*Rien n'est si beau , rien de si noble qu'elle.*



## L E T T R E

*A sa maîtresse , en lui envoyant un Pâté de lièvre.*

**C**RUELLE Princesse , qui fais  
 Que tous les jours je me retranche  
 Les longs dînés de la Croix-blanche ,  
 Et les charmans soirs du Marais ,  
 Qu'absent tu me tourmentes ! Mais  
 J'en aurai bien-tôt ma revanche.  
 Sçache que déjà je me plains  
 A voir mon cœur gros de regrets ,  
 Me reprocher le long obstacle  
 Qu'impitoyablement tu mets  
 A tous mes soins & leurs progrès.  
 Que n'a pû sur moi ce spectacle  
 Qui m'a fait cent rivaux tous frais ,  
 Et gens dont à moins d'un miracle  
 Nous ne nous sauverons jamais ?  
 Sçache encor qu'un certain oracle ;  
 Et des plus sûrs & des plus vrais ,  
 M'a promis que bois & forêts  
 Vont remettre sur le pinacle  
 Ma raison , & mon ame en paix.

Il est vrai qu'il y joint après  
 Un tériaque, ou tériacle,  
 Qu'on tient l'un des plus grands secrets,  
 Mesdames, contre vos attraits.

OR cet oracle consulté,  
 Dont j'ai déjà tant profité ;  
 C'est Manican, belle inhumaine,  
 Qui terriblement me proméne  
 Contre ton inhumanité ;  
 Jurant qu'ainsi, bien agité,  
 Et bien courant la pretantaine  
 Par les buissons & par la plaine,  
 J'oublierai ta méchanceté.  
 Tu connoîtras la vérité,  
 Et combien je suis en haleine  
 De campagne & de liberté,  
 Quand le messager de Touraine  
 Te portera le gros pâté ;  
 Qui m'a, sans te mentir, coûté  
 Bien du tourment & de la peine.  
 C'est ce qui fera sa bonté :  
 Car de l'animal tourmenté  
 Provient la bonté souveraine ;  
 Outre que le drôle encroûté  
 Avoit la plus grasse bedaine  
 Dont nous ayons jamais tâté.

## CHAPELLE.

L'ADRESSE au reste en est certaine ;  
 Le tout est bien étiqueté.  
 Et c'est de bonne volonté  
 Que , pour m'aider contre ta haine ,  
 Un Marquis plein d'honnêteté ,  
 Prétend qu'il te soit présenté  
 Pour cette saint Martin prochaine :  
 Ou bien , de coups quelque douzaine  
 Payera la témérité  
 De quiconque l'aura porté ,  
 Si dans la fin de la semaine  
 Ton reçu ne nous est cotté.

FAITES-en donc bien bonne chere :  
 Sur tout qu'il vous serve d'essai.  
 Et s'il a le bien de vous plaire ,  
 Ayez là-dessus le cœur guai ;  
 Vous n'en manquerez , ma foi , guere ;  
 Puisqu'outre la chasse ordinaire ,  
 Notre cher ami le Boulay ,  
 Que vous sçavez , & que je sçai  
 Etre votre humble tributaire ,  
 Aura de quoi vous satisfaire  
 En pâtés pas des plus méchans :  
 Car il a quatre bonnes filles ,  
 C'est en mots assez approchans  
 Quatre Levrettes fort gentilles ,  
 Qui battent fort souvent aux champs ;

Et devant qui les meilleurs drilles  
Des lièvres & les mieux marchans,  
Ont peine à sauver leurs guenilles  
Et se tirer d'entre leurs dents.  
Tout me manque jusqu'au bon sens,  
Adieu, cachez bien ces vétilles ;  
Ou les montrez à peu de gens.



*A Messieurs de Nantouilles & de Sercelles.*

**A** VOUS, les deux que je chéris  
 De l'amitié, dont Toxaris  
 Veut qu'on s'aime en son dialogue;  
 A vous, non à d'autres, j'écris :  
 Et sçache quiconque à mépris  
 Tient qu'on l'exclue, & m'épilogue,  
 Qu'en vos deux grands noms sont compris  
 Tous ceux qu'en son premier prologue  
 Maître François a si bien mis.

OR je vous écris, pour vous dire  
 Après un humble grand merci  
 D'avoir bien voulu nous écrire,  
 Que nous ne faisons rien ici  
 Que dormir, manger, boire & rire,  
 Bien disputer, mieux contredire,  
 Jouer gros argent : & qu'ainsi,  
 Sans à vos procès en rien nuire,  
 Que votre substitut Plessy  
 N'a garde de laisser détruire,  
 Vous devez, sans mais & sans si,  
 Nous rejoindre au plutôt, gros Sire.  
 Sur tout n'ayez aucun soucy

De n'y trouver pas de quoi frire :  
Vous verrez cuisine reluire ,  
Et briller office farci  
De cent bouteilles de Tessy ,  
Et de tout ce qu'a sçû produire  
Provence , & de meilleur élire ;  
Pour régaler un Prince si  
Capable de la bien conduire.  
L'huile entre autres a réussi  
Si bien , qu'on s'en fert à tout cuire ;  
Croyez-nous bien fournis aussi  
Des mets de ce bon pays-ci ,  
Et de tout ce que Rouen tire  
Du chaud climat & du tranfi.

ET vous , Cartésiens fameux ,  
Sur ce comette tant affreux  
Mandez-nous ce qu'eût fait Descartes ;  
De peur que son choc désastreux  
Ne mît tout notre monde en deux.  
N'eût-il point eu les fièvres quartes ?  
Qu'en pense le monde peureux ?  
Est-ce aux bûveurs , vuideurs de quartes ,  
Aux nés rouges & lumineux ,  
Ou plutôt aux beaux doucereux ,  
Bien perruqués , mangeurs de tartes ,  
Qu'en veut cet astre aux longs cheveux ?



## CHAPELLE.

Qu'en dit Morin le songe-creux ?  
 L'envoie-t'il brouiller les cartes  
 Chez les Sarmates ? Est-ce entre eux ,  
 Et les fiers descendans des Parthes ,  
 Qu'il doit laisser tomber ses feux ?

MOI , qui sçais qu'il ne mord ni rue ,  
 Non plus que fortune ou destin ,  
 Je ne vous en parle , qu'afin  
 De mieux sçavoir de vous l'issue  
 Du dîner , où sans retenue  
 Picard vous aura dans le vin  
 Dit la vérité toute nue.  
 ConteZ-nous donc votre festin ;  
 Si du Parnasse Astronomin  
 La troupe en parut fort émue.  
 Le grand Hugues , & le Cassin ,  
 Ont-ils sué soir & matin  
 A luneter , malgré la nue ,  
 Dans tout l'olympé cristalin ?  
 Sa hauteur au juste ont-ils sçue ?  
 Ont-ils pu , depuis sa venue ,  
 Suivre sa marche & son chemin ?

VOUS aurez vû l'ami Turlin ,  
 Que de bien bon cœur je salue.  
 Pour le voir , le bon rondelin ;

## CHAPELLE.

105

Point n'est besoin de longue vue.  
Si l'avez vu, lui qui n'est grue,  
Ni télescoper grimelin,  
Vous en aura dit tout le fin.  
Mais, adieu : trop rimer me tue.



## SONNET.

*Contre ses Parens.*

OUI, Moreau ; ma façon de vivre  
Est de voir peu d'honnêtes gens ;  
Et prier Dieu qu'il me délivre  
Sur tout de messieurs mes parens.

CE que j'ai souffert avec eux  
Surpasse même la souffrance  
De celui qui , pour sa constance ,  
Dans l'Écriture est si fameux.

HELAS ! ce sage misérable  
N'eut jamais affaire qu'au Diable ,  
Qui le mit nud sur le fumier.

POUR voir sa patience entière ,  
Il falloit que Job eût affaire  
Aux deux sœurs de monsieur Louillier.



---

---

## B E N S E R A D E.

**I**SAAC DE BENSERADE, a fait les délices de la cour. Il étoit originaire de Normandie, & à ce qu'on prétend allié de Monsieur le Cardinal de Richelieu, qui lui donna pension, & le fit élever avec beaucoup de soin. Monsieur le Duc d'Orléans avoit tant d'estime pour lui, qu'il le logeoit au Palais-Royal. Il a presque fait tous les vers des Ballets du Roi, que l'on dançoit avant qu'on jouât les Opéra. Il partagea la cour avec Monsieur de Voiture sur ces deux fameux Sonnets de *Job* & d'*Uranie*, dont M. de *Benserade* avoit fait le premier, & Voiture le second. Ces Sonnets exciterent dans Paris une guerre civile de bel-esprit : ceux qui tenoient le parti de M. de *Benserade* s'appelloient les *Jobelins*, & ceux qui tenoient pour M. de Voiture s'appelloient les *Uranins*. M. le Prince de Conty tenoit

le parti de *Benserade* contre *Voiture*, & *Madame de Longueville* celui de *Voiture* contre *Benserade*: c'est ce qui a fait dire à une personne des plus spirituelles du siècle passé:

JE vous le dis en vérité,  
Le destin de Job est étrange,  
D'être toujours persécuté,  
Tantôt par un Démon, & tantôt par un Ange.

On ne peut rien ajouter à la louange de *M. de Benserade* faite par *M. de Pavillon*, quand il dit que » l'heureuse fécondité du génie » de *M. de Benserade* suppléoit toujours à la » stérilité de sa matière; & que les sujets les » plus communs recevoient de lui des beau- » tés & des agrémens dont on ne les croyoit » pas capables; qu'il mêloit de fines & d'in- » nocentes railleries dans les discours les » plus sérieux, afin de les égayer. » Outre tous ces avantages, il avoit une présence d'esprit admirable; & on lui attribue quelques bons mots qui en marquent très-bien

le caractère, & que le lecteur fera bien aise de voir ici.

M. de Benferade se trouva un jour dans une compagnie, où se rencontra une demoiselle dont la voix étoit fort belle, mais l'haleine un peu forte; cette demoiselle chanta: on en demanda le sentiment à M. de Benferade, qui dit que les paroles étoient parfaitement belles, mais que l'air n'en valoit rien. Une personne du premier mérite & de la première qualité, disputant avec un peu d'aigreur contre M. de Benferade, on apporta à cette personne le bonnet de Cardinal: M. de Benferade dit: Parbleu! j'étois bien fou, de quereller avec un homme qui avoit la tête si près du Bonnet! Enfin jamais homme ne fit admirer son génie dans une aussi grande jeunesse que M. de Benferade, & jamais personne ne conserva mieux la réputation qu'il s'étoit acquise. Il mourut âgé de soixante dix-huit ans, le 20 octobre 1691, d'une saignée de

précaution pour se faire tailler , qui lui coûta la vie , parce que le Chirurgien lui coupa l'artere.

M. Despreaux invitant les Poëtes à célébrer les grandes actions du Roi dans leurs ouvrages , dit dans son Art Poëtique :

Que de son nom , chanté par la bouche des belles,  
Benferade en tous lieux amuse les ruelles.

M. Despreaux a voulu par-là nous faire entendre que *Benferade* avoit trouvé le secret de plaire à la cour & aux dames : C'est le plus bel éloge qu'un galant homme puisse mériter.





# BENSERADE.

---

## STANCES A IRIS.

*Sur la jalousie de son mari.*

**B**ELLE Iris, je vous aime avec violence.  
Je vous le dis tout haut ;  
Mais la nécessité de rompre mon silence  
Excuse ce défaut.

**QUELQUE** profond respect qui m'oblige à contraindre  
Un si hardi penser ,  
Je crois qu'il m'est permis aussi bien de me plaindre,  
Qu'à vous de me blesser.

**QUE** je témoigne, ou non, quel sentiment me touche,  
Je n'en suis pis ni mieux :  
Et ce vous est tout un , qu'il sorte de ma bouche ,  
Ou qu'il soit dans mes yeux.



MON crime , en vous aimant , ne sçauroit être pire  
 Pour vous en avertir ;  
 Et je tiens que l'audace est pareille à le dire ,  
 Comme à le ressentir.

QUE l'ame la plus fine est aisément surprise !  
 Et que nous nous troublons !  
 D'abord que je vous vis , je laissai ma franchise  
 Parmi vos cheveux blonds.

D'UN mouvement soudain , comme il fut légitime ;  
 Votre objet mon vainqueur  
 Passa dedans mes yeux , entra dans mon estime ,  
 Et pénétra mon cœur,

CE ne sont point vos lys , ce ne sont point vos roses  
 Qui m'ont le mieux tenté :  
 Je découvre plus loin ; & vous avez cent choses  
 Par de-là la beauté.

UNE aimable vertu contribue à la flamme  
 Qui cause mes transports ;  
 Et c'est presque en partie à cause de votre ame ;  
 Que j'aime votre corps.

MAIS de grace , empêchez qu'un mari qui vous aime  
 Vous suive tout le jour :  
 L'avis que je vous donne est pour sa gloire même ,  
 Plus que pour mon amour.

JE ne prétends à rien , & je n'en sollicite  
L'absence ni l'abord ;  
Je me sçai mieux régler. Mais il a du mérite ,  
Et cela lui fait tort.

SI c'est que son humeur à tout autre insensible  
Cherche votre entretien ,  
Hé ! n'a-t'il pas un temps si doux & si paisible  
Où personne n'a rien ?

AH ! que n'est-il de ceux qui, pour vaincre l'Espagne,  
Partent dès aujourd'hui !  
Je voudrois qu'il ne crût en toute la campagne  
Des lauriers que pour lui.

QUE nous serions heureux , s'il prenoit cette voie  
Dont il suit le détour !  
Je verrois son départ , & vous auriez la joie  
D'espérer son retour.

JE vous le dis encor : je n'attens ni salaire ,  
Ni grace en mon endroit ;  
Mais il me fâche un peu de voir qu'on vous éclaire  
Quand vous allez si droit.

QUOIQUE certainement vous foyez bien ensemble,  
Que tous en soient témoins ;  
L'on hait la jalousie ; & ce qui lui ressemble  
Ne déplaît guères moins.

IL paroît votre amant : mais , las ! quand il partage  
 L'honneur de mes liens ,  
 S'il vous rend mes devoirs , je n'ai pas l'avantage  
 De vous rendre les fiens.

SOUFFREZ que je m'emporte, & que je vous confesse  
 Que je suis très-marri ,  
 Qu'il faille que je souffre & de votre sagesse  
 Et de votre mari.

---

A MADAME DE HAUTEFORT.

S T A N C E S.

**D'**OU naît sur votre teint cette fraîcheur nouvelle ,  
 Qui vous fait éclater mieux que vous n'éclatiez ?  
 Je vous trouve plus grasse, & vous trouve plus belle  
 Encor que vous n'étiez.

VOUS avez éprouvé le tracas & la peine ;  
 Maintenant vous goûtez un repos assez doux :  
 C'en est là le sujet. Vous étiez chez la Reine ,  
 Et vous êtes chez vous.

VOTRE vie est changée ; & vous en menez une

A qui dans la bassesse un beau loisir est joint.  
Si le soin de la cour profite à la fortune ,  
Il nuit à l'embonpoint.

VOUS obligiez les gens d'une ardeur sans seconde :  
Et dans l'empressement dont vous parliez pour eux,  
Vous travailliez , ce semble , à faire que le monde  
N'eût plus de malheureux.

C'ETOIT votre plus chere & plus belle aventure  
De remplir les besoins & combler les souhaits.  
Si ce malheur est noble , il est d'une nature  
A ne finir jamais.

AU lieu que vous n'avez , au séjour où vous êtes ,  
Ni troubles dans l'esprit , ni fatigues du corps :  
 Vos méditations y sont libres & nettes  
De crainte & de remords.

ON vous a renvoyée à votre solitude ,  
Comme l'on fit du temps du dernier de nos Rois :  
Et ce coup de malheur vous semble aussi peu rude ,  
Que la première fois.

SANS doute la Fortune , à tout autre invincible ,  
Ayant différemment votre esprit éprouvé ,  
A cherché quelque endroit où vous fussiez sensible ;  
Et n'en a point trouvé.

SA rigueur n'a rien pu , non plus que son amorce ;  
 Quelque bien , quelque mal qu'elle ait pu vous of-  
 frir ,  
 Toujours également & de la même force  
 Vous l'avez pu souffrir.

VOTRE ame , qui n'est pas de la trempe commune ;  
 Et dont les mouvemens sont sublimes & droits ,  
 Fait aussi peu de cas du vent de la Fortune  
 Que des soupirs des Rois.

L'ENDROIT le plus sensible où la douleur vous  
 presse ,  
 Et qui peut ébranler un courage constant ,  
 Est de n'être plus bien auprès d'une maîtresse  
 Qui vous chériffoit tant.

QUE ne peut contre vous dire la renommée !  
 La Reine a toujours eu des sentimens si doux ,  
 Elle a tant de bonté , vous a tant estimée ;  
 Et ne veut plus de vous.

SON procédé n'a rien que de saint , que d'auguste ;  
 Un sujet sans raison n'en est point assailli ;  
 Les Rois n'ont jamais tort ; & leur colere est juste ,  
 Quoiqu'on n'ait pas failli.

ENCORE que sa main sur vous s'appesantisse ,  
 Portez

Portez avec respect ses vénérables coups ;  
 Et demeurez d'accord qu'elle a de la justice ;  
 Puisqu'elle a du courroux.

IL faut tout espérer de sa bonté suprême ;  
 Sinon vivre en repos loin de cette bonté,  
 Et vous bâtir un port dessus le rocher même  
 Où vous avez heurté.

DE-là quand vous verrez , après votre naufrage ;  
 Toucher à cent écueils cent vaisseaux égarés,  
 Vous aimerez bien mieux , à cause de l'orage ,  
 L'endroit où vous ferez.

CE grand éclat n'est pas ce que le monde pense.  
 La cour a des dégoûts , & traîne un repentir,  
 Jusques-là que beaucoup ont quitté la puissance  
 Qui vous en fait sortir.

AINSI vous passerez des jours très-agréables  
 Dans un calme profond , & si délicieux ,  
 Que même votre exil parmi les raisonnables  
 Fera des envieux.

COMME il faut bien user de l'âge qui s'écoule,  
 Et ménager le temps qui ne peut revenir ,  
 Dieu de sa propre main vous tire de la foule  
 Pour vous entretenir.

C'EST ce commerce étroit qui fait durer vos charmes,  
 Et les rend plus brillans au fort de leur malheur,  
 Qui soutient votre esprit, & lui donne des armes  
 A vaincre sa douleur :

ENFIN c'est d'où vous vient cette fraîcheur nouvelle  
 Qui vous fait éclater mieux que vous n'éclatiez,  
 Qui rend vos yeux plus vifs, & qui vous fait plus belle  
 Encor que vous n'étiez.

---

S T A N C E S.

*Sur une voie de bois.*

PENDANT ce froid cuisant vous me comblez de  
 joie,  
 De me vouloir ainsi parer de sa rigueur :  
 Et quand je suis sans Bois, m'en promettre une voie,  
 C'est une douce voie à me gagner le cœur.

QUOIQUE je ne possède encor qu'en espérance  
 Un trésor en hyver si doux & si plaisant,  
 J'en ressens toutefois des effets par avance ;  
 Et l'offre me réchauffe, au défaut du présent.

JE sçais que, l'acceptant, ma honte est évidente,

Et qu'un autre que moi seroit plus circonspect :  
 Mais j'avoue à vos pieds , aimable Présidente ,  
 Que je tremble de froid autant que de respect.

UN amour effectif en mon ame préside ,  
 Qui tient la bagatelle indigne de ses vœux :  
 Et c'est bien , ce me semble , aller droit au solide ;  
 Que prendre des cotrets plutôt que des cheveux.

POUR un si grand bienfait , dont je m'efforce d'être  
 Reconnoissant vers vous autant que je le puis ,  
 J'en userai des mieux ; & ferai bien connoître  
 De quel bois je me chauffe , & quel homme je suis.

A tous autres objets je ferai banqueroute ;  
 Mes flammes bruleront sous votre digne aveu ,  
 Et vous n'aurez pas lieu de révoquer en doute  
 Que votre seule grace ait allumé mon feu.

QU'AUPRE'S de vos tisons d'une veine empoulée ,  
 Pour vous je tracerai des vers nobles & hauts !  
 Car il n'est rien si doux , au fort de la gelée ,  
 Que de songer à vous , quand on a les pieds chauds.

TENEZ-moi donc parole ; & vous donnez la peine  
 D'envoyer vos faveurs , s'il vous plaît , jusqu'ici ;  
 Et songez qu'il en faut une charette pleine  
 Pour le soulagement d'un amoureux transi.



## E S P O I R.

## S T A N C E S.

**A** LA fin j'ai vaincu , malgré sa résistance,  
 Mes larmes, mes soupirs, mes fers & mon tourment,  
 Servent de digne marque, & d'illustre ornement  
 Au triomphe de ma constance,

LA Fortune témoigne , au bien qu'elle m'envoie  
 Dans les extrémités de mon cruel malheur ,  
 Que le plus haut étage où monte la douleur  
 Est le premier point de la joie.

DE plus parfaits amans ont leur peine perdue  
 A l'acquisition d'un plus débile cœur ;  
 Et jamais assiégeant ne se vit le vainqueur  
 D'une place mieux défendue.

CE cœur , ce fort puissant, si pressé qu'il pût être,  
 Soutenoit mes assauts d'une si vive ardeur ,  
 Que , sans capituler avecque sa pudeur ,  
 Je n'en aurois pas été maître.

ET cette cruauté qu'à la fin je surmonte

Êt toujours tenu bon , si je n'eusse promis  
De laisser dans ce cœur deux de mes ennemis ,  
Et sa modestie , & sa honte.

QU'AUROIS-JE à desirer au comble de ma gloire ,  
Si ma bonne fortune avoit continué ,  
Et si trop de vertu n'avoit diminué  
L'avantage de ma victoire ?

MAIS sur un seul dessein l'ambition se fonde ;  
La foule des projets ne fait que nous charger.  
Il faut prendre une ville , avant que de songer  
A la prise de tout le monde.

C'EST beaucoup , si l'objet que mon ame idolâtre  
Sous mon heureux pouvoir se confesse abbattu.  
Ma maîtresse est vaincue , & sa seule vertu  
Est ce qui me reste à combattre.

AUSSI ne faut-il pas que je le diffimule :  
Elle paroît armée avecque tant d'éclat ,  
Que mon amour, qui tâche à la vaincre au combat,  
Et la défie , & s'en recule.

J'ABBATTRAIS toutefois sa fierté qui m'étonne :  
Elle s'efforce en vain de me contrarier ,  
Puisqu'il ne manque plus que ce petit laurier  
Pour m'acquérir une couronne.

J'ESPERÉ en peu de temps rendre ma gloire ex-  
trême ;

De ma prospérité rien n'empêche le cours :  
Et contre sa vertu c'est un puissant secours ,  
Que de m'avoir dit, Je vous aime.

HONORE' que je suis d'une faveur si grande ,  
Et voyant quelque chose encore à souhaiter ,  
Après de sa beauté, que je ne puis quitter ,  
Je remercie & je demande.

SEVERE & doux auteur des peines que j'endure ;  
Amour, donne à ma flamme un remède parfait ;  
Puisque ne m'obliger que d'un demi bienfait ,  
C'est me faire une double injure.

FORCE cette pudeur & cette modestie  
De qui ma passion ne peut venir à bout :  
Il est de ton honneur que je gagne le tout ,  
Dont je possède une partie.

FAIS qu'à mes doux transports cette belle ame cede ;  
Dis-lui qu'elle me cause un tourment sans égal ;  
Et qu'on est obligé de soulager le mal ,  
Quand on dispose du remède.

AINSI que tous les cœurs soient touchés de tes flam-  
mes !

Que tout cède au pouvoir de ton nom glorieux !  
 Puissent être à jamais tes traits victorieux  
 De la rébellion des ames !

POUR moi, je bénirai ton essence immortelle ;  
 Je formerai pour toi des vœux grands , mais secrets ;  
 Quand tu m'auras conduit par de si beaux progrès  
 A l'honneur d'une fin si belle.

## S T A N C E S.

**A**PRE'S tant de faveurs , ne craignez pas, Silvie ;  
 Que je ne sois secret.

J'aime mieux près de vous passer toute ma vie  
 Pour un méconnoissant , que pour un indiscret.

VOTRE compassion à ma peine accourcie ,  
 Me rendant fortuné :

Mais il n'est pas besoin que je vous remercie ,  
 De peur de faire voir que vous m'avez donné.

POUR m'en bien acquitter , tous mes desirs frivoles  
 Resteroient sans pouvoir :

Outre que je n'ai pas d'assez dignes paroles ,  
 C'est que pour en parler je n'en veux point avoir.

C'EST assez que propice à mon inquiétude  
 Vous flatiez mon ardeur ,  
 Sans jamais de ma part qu'aucune ingratitude  
 En fasse repentir votre jeune pudeur.

TROP heureux que je suis , d'avoir en ma puissance  
 De si charmans appas ,  
 Je sçaurai bien me taire ; & ma reconnoissance  
 Ne sera point du tout, ou ne paroîtra pas.

JE serois devant vous , comme j'étois n'aguere ,  
 Quand je soupirois tant ;  
 Et vous prendrez plaisir vous-même à me voir faire ;  
 Quand vous m'entendrez plaindre , & me sçauvez  
 content.

JE veux que la tristesse encore se revoie  
 Sur ma pâle couleur ;  
 Et cent soupirs iront à ma secrette joie ,  
 Qui seront adressés à ma fausse douleur.

JE vous appellerai mon ingrante maîtresse ,  
 Publierai mes langueurs ;  
 Et malgré vos bontés , tout le monde sans cesse  
 Verra dans mes écrits subsister vos rigueurs.

JE ne suis pas de ceux dont la vaine ignorance  
 Ne pouvant bien choisir ,

Plutôt que le solide , embrassent l'apparence ,  
Et font du seul éclat l'essence du plaisir.

LEUR maxime n'est pas que la chose se cache ;  
Cela les refroidit :  
Toute leur volupté , c'est que chacun le sçache ,  
Et que rien ne soit fait , pourvu que tout soit dit.

MOI , qui n'ai pas chez eux fait mon apprentissage ,  
Je n'en tiens du tout rien :  
Ma Muse , quoique jeune , est une Muse sage ,  
Qui n'a jamais fait honte à qui m'a fait du bien.

AINSI rassurez-vous , adorable Silvie ;  
Et ne permettez pas  
Que de notre amoureuse & bienheureuse vie  
Une goutte d'absynthe aigrisse les appas.

JEUNES , à pleines mains cueillons & lys & roses ,  
D'un soin toujours égal.  
J'ai bien fait de languir pour de si belles choses ,  
Et vous avez bien fait de soulager mon mal.

NE laissons échapper un moment inutile  
En l'avril de nos ans ;  
Et que notre-pensée , en délices fertile ,  
S'épuise & se remplisse en faveur de nos sens.

DE vos cheres faveurs les aimables largesses  
 Comblent tout mon souhait:  
 Et cependant mon ame , au milieu des caresses ,  
 Ne peut venir à bout d'un desir satisfait.

CONTENTE elle desire , & va criant à l'aide  
 Au milieu du secours,  
 Le doux mal qu'elle plaint dure après son remede ;  
 Et quoiqu'il en arrive , elle brule toujours.

C'EST trop d'amour , Silvie ; & cet excès aimable  
 Ne vous déplaira point :  
 Je n'ai jamais rien fait qui n'ait été blâmable ,  
 Si votre jugement me condamne en ce point.

QUE j'aime ce visage en sa naïve grace ,  
 Jadis plein de refus ,  
 Et maintenant si doux , qu'on n'y voit plus la trace  
 De nul de ses dedains qui ne paroissent plus !

CES beaux yeux , ce beau sein , toutes ces riches  
 marques  
 N'appartiennent qu'à moi :  
 Et bas comme je suis au-dessous des monarques ,  
 J'ai pourtant des trésors que n'auroit pas un roi.

TOUT beau , quelque douceur si plaisante à décrire  
 Qu'ait eu ma passion ,

J'ai beaucoup à penser ; mais je n'ai rien à dire ,  
Et ma gloire dépend de ma discrétion.

---

## S T A N C E S

*Sur une nouvelle affection après la mort d'une maîtresse.*

**D**E QUI me plaindrai-je à ce jour ,  
Ou de la Mort , ou de l'Amour ,  
Qui tous deux traversent ma vie ,  
Si les autres infortunés  
Veulent qu'au trépas de Silvie  
Tous mes maux ne soient pas bornés ?

**MORT** aux plaisirs , vif aux douleurs ,  
Je croyois dans l'eau de mes pleurs  
Eteindre ma vie & ma flamme ,  
Quand la beauté qui m'affervit  
D'un regard me rendit mon ame ,  
Et de l'autre me la ravit.

**BEL** œil , jadis si plein d'appas ,  
Qui dors en la nuit du trépas  
Sur les bords du rivage sombre ,



Ne trouble point ton doux sommeil ;  
Si l'Amour veut qu'au lieu d'une ombre  
Déformais j'adore un soleil.

JE crus que, perdant ton flambeau,  
Mon cœur, amoureux du tombeau,  
N'auroit des feux que de ta cendre ;  
Et que cette noire maison  
Où la Parque t'a fait descendre,  
Seroit mon unique prison.

MAIS un seul rayon de ces yeux  
Qui troublent la gloire des Dieux,  
M'ôta le titre d'invincible ;  
J'accrûs ma honte en résistant ;  
Et pour n'être pas insensible,  
Il me falloit être inconstant.

UN trait de feu m'ouvrant le sein,  
Changea mon fidèle dessein :  
Ma raison se trouva ravie :  
Je fus surpris de sa clarté,  
Et contraint, pour sauver ma vie,  
D'abandonner ma liberté.

SOURCE divine de mes feux,  
Souffre l'hommage de mes vœux ;

De mes soupirs & de mes larmes :  
 Reçois mon ame sous ta loi ;  
 Et permets que j'offre à tes charmes  
 Ce qui déjà n'est plus à moi.

PERMETS qu'un misérable amant  
 Puisse être jusqu'au monument  
 Tributaire de ta couronne ;  
 Et traite ce cœur qui se rend  
 Comme une place qui se donne ;  
 Et non comme une qui se prend.

## LE FAUX ADIEU.

## STANCES.

**P**OUR voler un baiser où je n'osois prétendre ;  
 J'ai feint de m'en aller bien loin :  
 Mais j'en appelle aussi mon amour à témoin ,  
 Si je ne suis prêt à le rendre ;  
 Et si j'eusse eu jamais l'audace de le prendre ;  
 A moins que d'en avoir un extrême besoin ,

SANS cette invention jointe avec mon courage ;  
 Au point que ma langueur étoit ,  
 Il falloit lui céder ; son excès m'emportoit.

Mais ma finesse me soulage ;  
Et j'étois obligé de feindre ce voyage ,  
Afin de retenir mon ame qui partoît.

S'IL m'eût fallu partir , & me quitter moi-même ;  
Un bien plus violent transport  
Eût agi sur mon ame avec bien plus d'effort :  
Les yeux mouillés , & le teint blême ,  
Vous m'eussiez vu transi d'une douleur extrême ;  
Et sur ma lèvre enfin votre baiser fût mort.

MON cœur désespéré d'une si rude atteinte ,  
N'eût pas sçu trouver un milieu ,  
Entre perdre la vie , & sortir de ce lieu :  
Et même , à travers de ma plainte ,  
Vous deviez bien juger que ce n'étoit que feinte ;  
Puisque j'étois vivant quand je vous dis adieu.

CRUELLE , à quel dessein tâchiez-vous de com-  
battre

Une si subtile action ?

J'ai pris ce seul baiser avec discrétion :  
Je voudrois en avoir pris quatre ;  
Toujours seroit-ce autant que vous pourriez rabattre  
Sur ce que vous deviez à mon affection.

JE voulois vous baiser , sans que d'un front severe  
Votre rigueur vînt à couper

L'agréable dessein que j'eus de l'attrapper.

Votre bonté me laissa faire :

Mais pour être meilleur , il étoit nécessaire

Que votre complaisance aidât à vous tromper.

C'EST pourtant un sujet de gloire non commune ;

De vous avoir joué ce tour ,

En faveur d'un tourment qui dure nuit & jour :

En quoique le sort m'importune ,

Je reçois pour le moins des mains de la Fortune ,

Si je ne suis payé par celles de l'Amour.

## R U P T U R E .

### S T A N C E S .

**P**UISQUE votre superbe cœur  
 Ne veut plus de tous mes services,  
 Et que ma patiente humeur  
 Se rebute de vos caprices ,  
 Que vous êtes lassé de moi ,  
 Que je veux reprendre ma foi ,  
 Et vous reprendre aussi la vôtre ;  
 Débarrassés de tant de nœuds ,  
 Disons-nous adieu l'un à l'autre ,  
 Et là-dessus rompons tous deux.

REGLONS-nous mieux à l'avenir  
 Sur toutes nos fautes passées,  
 Ou mettons-en le souvenir  
 Au rang des choses effacées.  
 Renvoyez-moi tous mes poulets ;  
 Reprenez tous vos brasselets,  
 Vos bijoux, & toute autre chose.  
 Ce sont gages qu'Amour a faits ;  
 Et si nous supprimons la cause,  
 Il faut supprimer les effets.

AU reste, j'appréhende peu  
 Qu'on m'accuse d'ingratitude.  
 Si vous obligeâtes mon feu,  
 Vous payâtes ma servitude ;  
 J'eus part à votre affection  
 Par ma sotte soumission,  
 Et par un tourment incroyable,  
 Mais n'a-t'on pas trop acheté  
 Le plaisir le plus délectable,  
 Quand il coûte une lâcheté ?

NE croyez pas que mon courroux  
 Affecte une fausse victoire ;  
 Ni que, pour me vanger de vous,  
 Je fasse brèche à votre gloire.  
 Vous devez en toute façon,  
 Comme vous l'êtes du soupçon,

De la crainte être délivrée.  
 Il faudroit, pour ce mauvais tour,  
 Que votre amour vous eût livrée,  
 A la merci de mon amour.

MAIS en cela nul ne sçauroit  
 S'armer que d'un faux avantage,  
 Soit qu'on ait été mal adroit,  
 Soit que vous ayez été sage.  
 Même eussiez-vous ( ce qui n'est point )  
 Favorisé du dernier point  
 La passion que j'ai sentie,  
 Je ne pourrois sans lâcheté  
 Prendre votre honneur à partie  
 Contre votre infidélité.

NON, non ; quoique je veuille agir  
 Contre vous, & pour vous déplaire,  
 Je ne puis vous faire rougir  
 Que de votre humeur trop légère.  
 Aussi n'entreprendrai-je pas  
 De ternir ici vos appas  
 Par une plainte mal formée :  
 Seulement vous veux-je blâmer  
 De souffrir d'être bien aimée,  
 Et ne sçavoir pas bien aimer.

QUAND le ciel par un coup fatal  
 Tome VI.

M

## BENSERADE.

Nous fit entrevoir l'un & l'autre,  
 Pour notre bien, pour notre mal,  
 Vous fûtes mienne, & je fus vôtre.  
 Il est vrai que je trouvai doux  
 Mille appas qui brilloient en vous.  
 A l'éclat de votre présence,  
 Ils m'ébranlerent un petit :  
 Mais votre seule complaisance  
 Fut le charme qui m'abbattit.

D'UN accueil vraiment gracieux  
 Votre accueil eut les apparences ;  
 Et dans la douceur de vos yeux  
 Je vis rire mes espérances.  
 Mon cœur fut tout à votre gré :  
 Et quand je vous l'eus consacré  
 Avec la passion extrême  
 Dont il étoit si travaillé,  
 Vous l'alliez demander vous-même ;  
 Si je ne vous l'eusse baillé.

VOUS l'eutes, & je fus ravi  
 De vous en voir la seule reine ;  
 Jamais pauvre cœur asservi  
 N'aima tant ses fers & sa peine.  
 Ce vous devoit être un trésor  
 Que vous posséderiez encor,  
 Et tout entier & sans réserve ;

Si l'Amour vous eût enseigné  
Cette prudence , qui conserve  
Ce que le mérite a gagné.

MAIS rien n'est étrange en ce point :  
Les fruits d'une grande sagesse  
Sont des fruits qui ne croissent point  
Au champ d'une grande jeunesse.  
Entretenir des feux constans  
Est une leçon , dont le temps  
Vous doit faire l'apprentissage :  
Ainsi qui vous en contera  
Ne fera rien qu'à l'avantage  
Du dernier qui vous aimera.

LE mal est que votre beauté  
Pour qui maintenant on soupire ,  
Ne sçaura cette vérité  
Que sur la fin de son empire.  
En vain vous voudrez essayer  
Pour votre profit , d'employer  
Cette nécessaire science :  
Il sera trop tard quelque jour ;  
Et vous aurez de la constance  
Alors qu'on n'aura plus d'amour.

N'ALLEZ pas vous imaginer ,  
Que ce que vous venez d'entendre



Soit afin de vous détourner  
 Du dessein que je vous vois prendre.  
 Il me plaît, puisqu'il vous a plû ;  
 Comme vous j'y suis résolu ;  
 Si c'est votre honneur, c'est ma gloire ;  
 Et de bon cœur je vous promets,  
 Si vous en perdez la mémoire,  
 De ne m'en souvenir jamais.

ON auroit tort de nous blâmer,  
 Chacun suivant ce qu'il veut suivre.  
 Sans nous voir, & sans nous aimer,  
 Nous n'avons pas laissé de vivre :  
 Et comme il m'importe bien peu,  
 Après avoir éteint mon feu,  
 Qu'avec vous tout le monde en rie ;  
 Souffrez dans le temps que je perds,  
 Que j'en fasse une raillerie,  
 Après en avoir fait des vers.



## STANCES.

*Pour les Filles de la Reine.*

**B**ELLES, dont les regards vont dépeupler l'état,  
Après l'avoir mis dans les chaînes,  
Qui servez votre Reine avec tant d'éclat,  
Et que l'on sert toutes en Reines,

**J**E suis glorieux que vous comptiez bien mes pas,  
Pour mieux prendre garde à mes chutes;  
Et qu'entre vous mon cœur augmente vos débats,  
Et fasse une de vos disputes,

**L'**UNE assure que j'ai de l'inclination,  
Et l'autre de l'indifférence;  
**A**insi l'une me plaît de sa présomption,  
Et l'autre de sa défiance.

**J**E suis prêt à vous plaire, à confirmer les bruits  
Que j'ai des passions secrètes.  
**V**ous ne m'ôteriez pas de la peine où je suis,  
Comme moi de celle où vous êtes.

**J'**AIME & je porte un cœur sensible à tous les coups

Des beaux objets que je contemple ;  
 Et puis je ne vois rien qui s'approche de vous  
 Qui ne m'en fournisse l'exemple.

JE n'entends que sanglots pour votre cruauté  
 Qui refuse la moindre œillade :  
 Et parmi tant de maux j'aurois trop de santé,  
 Si je n'étois un peu malade.

BIEN mieux que l'intérêt, vos charmes à la cour  
 Attirent la foule importune :  
 Et dans le cabinet on tient plus à l'Amour,  
 Qu'on ne s'attache à la Fortune.

ON s'y plaint tout le jour, on s'y plaint tout le soir ;  
 ON y languit, on y frissonne ;  
 Et chacun s'y réchauffe à l'entour d'un espoir  
 Qui ne réussit à personne.

PARMi tant de soupirs si brulans & si doux ;  
 Et dont vous tenez peu de compte,  
 On sçait bien qu'un soupir qui ne va point à vous,  
 Doit en chemin mourir de honte.

MAIS aussi les mieux faits, & les meilleurs esprits,  
 Vous ont présenté leurs franchises :  
 Et moi qui les connois, de qui serai-je pris,  
 Puisque vous êtes toutes prises ?

CE n'est pas qu'entre nous , fans un peu de rigueur,  
 Ma raison ne se pût abbattre :  
 Et si je m'en croyois , dans le fond de mon cœur ,  
 Je me ferois tenir à quatre.

J'Y vois du blond, du brun, qui pourroit m'attacher;  
 De la douceur , de l'innocence ,  
 Du jeune , du brillant ; & même , à bien chercher ,  
 J'y trouverois de la prudence.

MAIS j'ai trop à choisir ; & je crains l'embarras  
 Qu'aux amans votre joug prépare :  
 Quand vous gagez que j'aime , & que je n'aime pas,  
 Vous voulez que je me déclare.

JE mettrai , s'il vous plaît , mes vœux en autre lieu ;  
 Et jure à vos beautés parfaites  
 De prendre la soutane , & rendre grace à Dieu  
 Pour les graces qu'il vous a faites.

LE monde trop long-temps tint mon cœur en dépôt ;  
 JE fuis ses dangereuses routes :  
 Et j'espere d'avoir les Ordres assez tôt  
 Pour vous pouvoir marier toutes.



## STANCES

*A Mademoiselle de Brionne.*

**Q**UEL sentiment jaloux d'un état si parfait  
Veut que votre repos dans un cloître se fonde ?  
Pourquoi haïssez-vous le monde,  
Philis ? hé que vous a-t'il fait ?

**IL** vous a présenté ce qu'il a de plus doux ;  
Lorsque vous lui faisiez une plus rude guerre ;  
Et de tous les cœurs de la terre  
Pas un n'a tenu contre vous.

**VOUS** ne pouvez de guère être plus près des cieux ;  
Quand sur cette hauteur vous serez élevée,  
Et n'en serez pas mieux sauvée ;  
Mais vous nous en damnerez micux.

**PLUS** on se tient couvert, plus on est recherché ;  
Il semble que le voile embellisse les filles ;  
Et c'est la contrainte des grilles  
Qui fait le ragoût du péché.

**LOIN** d'être libertin, vous voyez pour quel but

A

A changer de projet ma raison vous invite ;  
Et si je vous en sollicite ,  
Que c'est même pour mon salut.

DEMEUREZ donc au monde en un si bel état,  
Où pourroit votre gloire être mieux signalée ?  
Faut-il sortir de la mêlée  
Au commencement du combat ?

A vos pieds gémiront les vices abbattus  
Dedans cette poudreuse & cette vaste lice  
Où se pratique l'exercice  
Des plus héroïques vertus.

ETES-vous pas chez vous en toute sûreté,  
Sans vous embarrasser d'une pénible affaire,  
Et travailler à vous défaire  
D'une innocente liberté ?

VOUS avez dans le cœur un zèle assez dévot,  
Et votre vertu seule assez vous fortifie,  
Sans que la haine mortifie  
Une chair qui ne vous dit mot.

VOYEZ tout à loisir, & d'un esprit égal  
Les roses d'un côté, de l'autre les épines,  
Et songez qu'il est des matines  
Plus incommodes que le bal.

LE monde a pour vos sens des attraits superflus ;  
Mais c'est bien mieux prouver qu'on renonce à ce  
maître ,  
De le mépriser & d'en être ,  
Que d'y penser n'en étant plus.

CE n'est point pour semer un appas décevant ;  
Par où dans les filets votre ame s'enveloppe :  
Mais en toute votre horoscope  
Je n'y trouve pas un convent.

IL faut bien observer cette vocation ,  
Qui vous livre à vous-même une si prompte guerre ;  
Et voir s'il n'entre point de terre  
Parmi sa composition.

UN moment de la vie établit tout le plan :  
Et parmi de longs jours , comme seront les vôtres ;  
Ce moment , roi de tous les autres ,  
En est quelquefois le tyran.

NON, non ; tenez à Dieu, sans tenir au lien ;  
Fuyez la volupté, les richesses, le faste ;  
Soyez soumise , pauvre & chaste ;  
Mais ne jurez jamais de rien.



## S T A N C E S.

*A Mademoiselle de Guerchy , contre Mariamne.*

OUI, je vous dis & vous répète  
 Que Mariamne étoit coquette ,  
 Et n'eut pu se passer d'amant.  
 Ce n'est point médifance noire ;  
 Et je m'en rapporte au roman  
 Où vous croyez mieux qu'à l'histoire.

SON ame ne fut point ingrante  
 Aux passions de Tiridate  
 Qui fut l'un des favoris ;  
 Et c'est d'elle que vient la mode  
 De faire enrager les maris ,  
 Alors qu'ils sont vieux comme Herode.

LORSQUE ce livre enseigne comme  
 Elle baifa ce galant homme ,  
 Dieu sçait ce qu'entend le lecteur :  
 Et vous même êtes assez fine  
 Pour vous imaginer l'auteur  
 Plus modeste que l'héroïne.

ON ne pouvoit vivre avec elle :  
 Herode & toute sa sequelle



Lui passèrent pour des dragons :  
 Bref, sa conduite impertinente  
 Eût, je crois, fait sortir des gonds  
 Madame votre gouvernante.

LA pauvre dame toute bonne  
 Eût vu cette fiere personne  
 Sans cesse la contrarier ;  
 Et dans son humeur inquiète  
 Eût trouvé pis que le brasier,  
 Et pis que les brins de vergette.

ELLE aimoit, elle étoit aimée.  
 Mais épargnons sa renommée,  
 Et laissons-la pour ce qu'elle est ;  
 Suffit que c'est un sot modèle,  
 Et qu'on a beaucoup d'intérêt  
 Que vous ne soyez pas comme elle.

DE grace, n'allez pas redire  
 Que j'en ai fait une satyre,  
 Où je la mets en beaux draps blancs,  
 Et que mes Muses libertines  
 Ont après quelque deux mille ans  
 Mis Mariamne aux Feuillantines.



## S T A N C E S

*A Mademoiselle de Guerchy , en lui envoyant la copie d'une Jouissance.*

**B**ELLE Guerchy , je vous les donne ,  
Ces vers que vous desirez tant.

Ils ne sont pas fort beaux ; mais pour votre per-  
sonne

Qui ne souhaiteroit d'en pouvoir faire autant ?

MAIS n'allez pas trouver étrange  
Mon scrupule , & gardez-vous bien  
De dire que ce sont vers à votre louange ;  
Car je vous maintiendrois tout franc qu'il n'en est  
rien.

ET ne vous faites point de fête  
En une telle occasion ;  
Ce seroit faire un tour qui seroit mal-honnête ,  
Et qui vous tourneroit à grand' confusion.

IL ne faut pas , ne vous déplaise ,  
S'enrichir d'injustes acquêts.  
L'adresse est pour une autre : & seriez-vous bien aise  
Que quelqu'un en chemin détroussât vos paquets ?

LES biens d'autrui ne sont pas vôtres.  
 Mais comme on est par fois jaloux,  
 Je m'offre de bon cœur à vous en faire d'autres  
 Sur le même sujet, qui seront tous pour vous.

QU'EST-ce que par votre priere  
 Ne feroit un pauvre garçon ?  
 Vous n'avez seulement qu'à fournir la matiere ;  
 Il vous en coûtera fort peu pour la façon.

---

*Pour L. M. de Gonzagues, Duchesse de Nevers,  
 Reine de Pologne.*

QUE vous l'avez bien méritée  
 La gloire où vous êtes montée,  
 Et dont votre vertu fait le premier degré !  
 Qu'elle est digne de vous, cette grandeur parfaite !  
 Et que la Fortune à mon gré  
 Sçait bien s'acquitter d'une dette !

L'ECLAT de ces pompes guerrières  
 Si magnifiques & si fieres,  
 Cette superbe entrée, & ce brillant abord,  
 Sont de foibles éclairs qui s'échappent d'une ame,  
 Dont toutes les glaces du Nord  
 Ne peuvent éteindre la flamme.

QUOIQUE l'ignorance vous prône  
 Et du Monarque & de son trône ,  
 Son trône est des plus hauts , & lui des plus grands  
 Rois ;  
 Et pour dire en un mot tout ce qu'on en peut dire ,  
 C'est qu'enfin vous êtes son choix ,  
 Et qu'il est celui d'un Empire.

HENRY , de cet Empire même  
 N'abandonna le diadème  
 Que pour en aller prendre un qu'il n'auroit point eu,  
 Et sans être ennuyé d'une telle puissance ,  
 Quittant le prix de sa vertu ,  
 Courut au droit de sa naissance.

HEUREUX commerce que le vôtre ;  
 Où vous vous acquérez l'un l'autre.  
 Si le sceptre vous semble un précieux trésor ,  
 Votre possession est ce que plus il prise :  
 Et pourroit-on en plus bel or  
 Payer plus belle marchandise ?

HYMEN de sa part vous convie  
 A venir passer votre vie  
 En des lieux où regner sera tout votre emploi ;  
 Et d'un illustre amant , qui de si loin proteste ,  
 Ce Dieu vous apporte la foi ,  
 Et vous fait bon de tout le reste.

SON ame , fans être avertie ,  
 Ressent tout par la sympathie ,  
 Tandis que de si loin l'un à l'autre il vous joint :  
 Et de le soulager ainsi par ambassade ,  
 Ce n'est que penser le pourpoint  
 Pendant l'absence du malade.

PORTEZ-lui tout ce qui le tue ,  
 Bien que votre adorable vue  
 Forme contre sa vie un aimable attentat.  
 Quels seront vos honneurs ? Où serez-vous placée ?  
 Si vous êtes dans son état  
 Aussi haut que dans sa pensée ?

MILLE Amours , la couronne en tête ,  
 Assisteront à cette fête  
 Où vous devez subir une fâcheuse loi :  
 Mais enfin , s'il faut plaire au feu qui le consume ,  
 Souvenez-vous que c'est un Roi ,  
 Pour oublier que c'est un homme.



---

*A la petite chienne de madame la Comtesse de F\*\*.*

**M**IGNONNE, je m'adresse à vous,  
Et vous écris d'un style doux,  
Vous verrez ma lettre, & possible  
Ne ferez-vous pas insensible,  
Ni fiere jusques à ce point  
De lire, & ne répondre point.  
N'imitiez pas votre maîtresse :  
Vous êtes chienne, elle est tigresse ;  
Et par tous pays je maintiens  
Tigres plus incivils que chiens.  
**A** la plume mettez la patte ;  
Apprenez à vivre à l'ingrate,  
Qui me traite en petit marmot  
Lorsque gens ne lui disent mot.  
Je crois qu'afin de la confondre,  
Les bêtes peuvent bien répondre.  
Mandez-moi quels sont vos ébats,  
Et si vous ne reposez pas  
Toutes les nuits seule avec elle,  
Comme sa compagne fidelle ;  
Car j'aurois beaucoup de dépit  
Si vous étiez trois dans un lit.  
Dessus ce point ma fantaisie  
Panche fort à la frénésie ;

Cela me trouble , & c'est pourquoi  
Levez la patte , & jurez-moi  
En noble & fidelle épagneule ,  
Que vous y couchez toute seule.  
Que dis-je ? Elle a le cœur trop bon ;  
Et je lui demande pardon ;  
Il est de fort mauvaise grace  
Ce soupçon , & fait que je passe  
Pour le plus fou de tous les fous :  
Mais , Mignonne , je suis jaloux ;  
Ce mal trouble bien des cervelles ;  
Et vous m'en direz des nouvelles  
Lorsque vous serez en chaleur ,  
Si vous tombez en ce malheur.  
Cependant faites bien la ronde ,  
Aboyez bien à tout le monde ,  
Et me tirez à belles dents  
Tous ces curieux regardans.  
Ne vous acharnez pas aux cottes ;  
Comme aux canons & comme aux bottes  
De ces téméraires badins ,  
Et point de quartier aux blondins.  
Vers le lit faites bonne garde ,  
N'y souffrez pas qu'on la regarde ;  
Et paroissez aux plus hardis  
Un cerbere de paradis.  
Mignonne , adieu : soyez certaine  
Qu'il n'est ni princesse , ni reine ,

Avec laquelle il fût si doux  
De coucher , comme avecque vous.

*L'adieu de mademoiselle de N\*\* . à ses compagnes  
les Filles de la Reine.*

## S T A N C E S.

**J**E PRENDS congé de vous , mes fidelles compa-  
gnes ,

Sans gémir , ni crier.

Avec assez d'éclat j'ai fait quelques campagnes ;  
Je me vais marier.

**APPELLEZ** mon affaire , ou sagesse , ou folie ;  
Mais suivant votre instinct ,  
Il seroit à propos que le nœud qui me lie  
Vous liât toutes cinq.

**DE** votre illustre corps j'ai l'honneur d'être mem-  
bre :

Mais à n'en point mentir ,

Comme il est glorieux d'entrer dedans la chambre ,  
Il est doux d'en sortir.

**CE** qui nous fait tenir un poste inaccessible  
A quantité d'époux ,



C'est que nous valons tant , qu'il est presque im-  
possible

D'être dignes de nous.

SUR nos jeunes esprits , le vent & la chimere

Prennent tant d'ascendant ,

Et nous loge si haut , que nous ne sçaurions faire

Un pas qu'en descendant.

QUANT à moi , bien à point j'engage ma franchise ;

La nopce est tout mon but :

Ce doit être le vôtre ; & pour vous hors l'Église

Il n'est point de salut.

DEQUOI sert la fleurette , & d'être environnée

De cent jeunes badins ?

L'on ne trouve rien moins que le Dieu d'Hymenée

Parmi tous ces blondins.

D'UNE condition solidement fondée

Je borne mon souhait :

Je crois qu'un tabouret qui n'est que dans l'idée ,

Vaut moins qu'un lit tout fait.

C'EST , Madame Dupuy , le destin qui l'ordonne ;

Il se faut séparer.

Mais votre compagnie est si belle & si bonne ,

Qu'on ne s'en peut tirer.

J'EMBRASSE d'autres loix , & d'une humeur docile  
 M'attache à mon époux.  
 Pardonnez-moi , Segur , si je suis incivile  
 De passer devant vous.

PONS , Rome , qui peut bien rendre les choses  
 nulles ,  
 Vous garde un cher dépôt ;  
 Le bénéfice est bon ; Dieu veuille que vos Bulles  
 Vous arrivent bien-tôt.

DESORMAIS , Saint-Megrin , que votre espoir se  
 fonde  
 Où l'avantage est clair :  
 Il n'est que le solide ; & la gloire du monde  
 Passe comme un éclair.

POUR vous , belle Guerchy , qui sçavez la méthode  
 D'allumer tant de feu ,  
 Je vous laisse ma chambre ; & c'est un lieu com-  
 mode  
 Pour y demeurer peu.

CE vous est un bon jeu , belle & jeune Timbrune ;  
 Car au moins vous pouvez  
 Prendre quelque plaisir , de voir qu'il en part une  
 Lorsque vous arrivez.

**PRENEZ** exemple à moi , mes cheres , je vous prie ,

Et sur tout en cela :

Si je n'eusse pensé qu'à la galanterie ,

Je ne serois pas là.

**S'IL** vient de bons partis , toutes je vous exhorte

A ne les point chasser.

En m'éloignant d'ici , le regret que j'emporte ,

C'est de vous y laisser.

**ADIEU** , je perds le nom de Fille de la Reine ;

Sans m'en désespérer ,

Et souffre doucement l'étrainte d'une chaîne

Qui vous puisse serrer.



## E P I T R E

*A Madame La Duchesse d'Epéron.*

**P**ARDON, si j'ose vous distraire ;  
Peut-être êtes-vous en affaire ;  
Peut-être vous & votre sœur  
Ecoutez-vous quelque douceur ;  
Peut-être auprès de vous se presse  
Toute la brillante jeunesse ,  
Qui vous tient de jolis discours ;  
Peut-être , pour aller au Cours  
Attendez-vous Mademoiselle ,  
Qui vous va mener avec elle ;  
Peut-être que le rendez-vous  
De tout le beau monde est chez vous ,  
Que toute la cour vous fréquente ,  
Et même que Lambert y chante ;  
Ou bien que vous donnez le bal  
Au retour du Palais-Royal.  
Mais , ce soit dit sans vous déplaire ,  
Peut-être n'avez-vous que faire ;  
Et peut-être pourroit-il bien  
Arriver qu'on ne vous dit rien ;  
Que la fleurette est claire semée ;  
Que tous les gens sont à l'armée ;

Que Mademoiselle & la cour  
 A Fontainebleau font séjour ;  
 Que Lambert en ce lieu dégoise ;  
 Et que , plus grand de mainte toise  
 Qu'il n'étoit quand il s'en alla ,  
 Le Palais Royal même est là.  
 Raillerie à part , je vous jure  
 Que je plains fort votre aventure ;  
 Et le ciel me voie en courroux ,  
 Si je n'ai grand' pitié de vous.  
 Il faut que votre cœur modeste  
 Ait bien du scrupule de reste ;  
 Ou que jusques au dernier point  
 Il soit fier , de n'écrire point  
 Sur vos nécessités urgentes.  
 Nos Muses , qui sont obligeantes ,  
 Vous divertiroient toutes deux.  
 La vanité sied mal aux gueux.  
 Je vous dirois comme la Seine  
 A tenu long-temps pour la Reine  
 Son lit propre & bien bafiné ;  
 Et vous aurois examiné  
 Sa belle suite demi-nue ,  
 La splendeur au bain entrevue  
 De tant de précieux endroits ;  
 Et bien moins vous en apprendrois ;  
 Vous parlant de leur grace extrême ;  
 Que vous n'en sçavez de vous-même.

D'un

D'un assez délicat pinceau  
Je vous en ferois le tableau ;  
Et parmi ce détail illustre ,  
Pour y donner un nouveau lustre ,  
Je mélerois d'un trait hardi  
Les caleçons de Siffredy.

PASSANT à quelqu'autre nouvelle ;  
Je vous manderois la querelle  
Que les Filles ont aujourd'hui  
Avecque Madame Dupuy ,  
Ayant mis feu sous sa couchette ,  
Et dans ses draps brins de vergette ,  
Pour lui donner plus qu'il ne faut  
Et d'inquiétude & de chaud.

ENFIN je vous dirois merveille ;  
Pourvu qu'on m'apprit à l'oreille  
Que vous avez quelque fouci  
De ne pouvoir pas être ici.  
Vous devez bien être chagrines ;  
Et n'en devez faire les fines.  
Nous nous ennuyons loin de vous ,  
Vous vous ennuyez loin de nous.  
Pourquoi n'auriez-vous pas envie  
De mener une douce vie ?  
Pourquoi s'enfermer , s'exiler ,  
Ne se voir ni ne se parler ?

*Tome VI.*

Sommes-nous faits les uns les autres  
 Pour enfiler de patenôtres ?  
 Non, non : Votre vivacité  
 Est propre à la société ;  
 Et je n'ai jamais, ce me semble ;  
 Vu d'hermite qui vous ressemble.  
 Donc, pour la gloire de la Cour,  
 Mandez-moi quand vous serez prêts  
 D'abandonner votre séjour,  
 En quatre lignes bien honnêtes.

*L'Ambassadeur de Suede, à la Reine de Natolie.*

S A L U T.

**R**EINE du plus doux des climats,  
 L'Ambassadeur vers les frimats  
 Recevra, devant qu'il s'éloigne,  
 Vos ordres vers Suede & Pologne;  
 Et prendra congé du fauxbourg  
 Devant qu'il parte pour Hambourg,  
 Puisque chez vous on se dispose  
 A le charger de quelque chose.

SON équipage, & ses mulets,  
 Sont déjà partis pour Calais,

Où doit l'attendre son navire.  
Et dès l'heure qu'on entend dire,  
C'est le train de l'Ambassadeur,  
Par tout se fait grande rumeur,  
Les gens courent à la fenêtre :  
Mais quand il ne vient à paroître  
Qu'un peigne dedans un chauffon,  
Ils pestent d'étrange façon,  
Et disent, voyant ce cortège,  
Foin de l'Ambassadeur deneige !  
Il nous a bien attrapés-là.  
Que pourroit-on faire à cela ?  
Pauvreté, dit-on, n'est pas vice :  
Dieu sçait si c'est par avarice  
Que je marche à si peu de frais  
Et fais de si légers apprêts.  
Comme je vois qu'on ne me prête  
Pour mes hardes nulle charette,  
Est-ce pas bien fait d'en charger  
Un des chevaux du messager,  
Qui gémit sous ce poids extrême,  
Et m'a pensé porter moi-même,  
N'étoit qu'il est rude au galop,  
Et que j'ai cru que c'étoit trop,  
D'être Ambassadeur grave & sage  
Tout ensemble, & cocq de bagage ?

**POURTANT si vous voulez qu'enfin**



Je porte jusqu'à mi-chemin  
 Ce que vous n'envoyez qu'à peine  
 Au gros mari de notre Reine,  
 J'en viendrai bravement à bout :  
 Et je me chargerai de tout,  
 Sans qu'il me soit fait nul reproche ;  
 Pourvu que tout puisse en ma poche :  
 Car Bias, portant tout sur soi,  
 N'étoit pas plus Bias que moi.  
 J'ai linge, ustancile, dépêche,  
 J'ai mainte nipe qui m'empêche ;  
 Tous mes habits sont sur ma peau ;  
 Bref, je suis mon porte-manteau.

---

## E P I T R E

*A Mademoiselle de Saint-Mégrin.*

**B**ELLE & charmante créature,  
 Saint-Mégrin, en qui la nature  
 A mis un air doux & mignon,  
 Qui va de pair & compagnon  
 Avecque la plus haute mine,  
 Et que tant plus on examine,  
 On aime encore d'autant plus ;  
 Sans tant d'éloges superflus,

J'ose vous demander en grace ,  
Non dans votre cœur une place ,  
Je ne suis si vain , ni si fou :  
Hélas ! voulez-vous sçavoir où ,  
Et l'apprendre en peu de langage ?  
Sur votre mulet de bagage .

LA cour s'en va : mais je ne sçais  
Si je demeure , ou si je vais ;  
Je n'en ai certitude nulle :  
Car je n'ai ni cheval ni mulle .  
Que j'obtienne un honneur si doux .  
Comme on sçait que je suis à vous ,  
Ce ne sera pas grand scandale  
Qu'on me trouve dans votre male :  
Je prendrai garde à vos trésors .  
Ou bien permettez que mon corps ,  
Qui n'est guère chargé de trippes ,  
Passe pour une de vos nippes .  
Quand vous ferez porter un lit ,  
Ma personne , un coffre , un habit ,  
Et quelque ustancile légère ,  
Vous n'aurez que le nécessaire .  
Au surplus , il est à propos  
Qu'étant monté dessus son dos ,  
Comme sur un trône de gloire ,  
Pour votre honneur je fasse croire

## BENSERADE.

A ceux qui me verront de loin ;  
 Que , bien que vous ayez besoin  
 De cette bête à croupe large ,  
 Ce n'est pas pour toute sa charge.  
 Si je suis heureux à ce point ,  
 Quel progrès ne ferai-je point ?  
 Il faut qu'à la cour je profite ,  
 Appuyé sur votre mérite ,  
 Qui n'est pas un appui trop laid ;  
 Et porté par votre mulet ,  
 Qui n'en aura pas davantage  
 Quand il aura mon équipage ;  
 Car mon équipage & mon train ,  
 Plus que moi ne pese d'un grain.

TOUS deux de diverse maniere  
 Chanterons à votre portiere ;  
 Et vous aurez contentement  
 De l'Auvergnat & du Normand.  
 La fleurette sera complete ,  
 Tant pour vous que pour Michelette.  
 Nous en dégoiserons tous deux :  
 Et je me tiendrai fort heureux ,  
 Si je passe avec son ramage  
 Pour le cocq de votre bagage.



---

---

*LA FAUSSE ALLARME.*

## S T A N C E S.

**E**NFIN votre douceur, beauté pleine d'appas,  
A payé mon amour fidelle :  
Il n'en faut point rougir, & la pitié n'est pas  
Une qualité criminelle.

**J**E vous sacrifiois & ma peine & mon temps :  
Et d'une tendresse soudaine  
Vous me traitez si bien, que je ne me repens  
Ni de mon temps, ni de ma peine.

**Q**UE je sois indiscret, que je sois étourdi :  
Mon allégresse est imparfaite,  
Si je ne la publie, & si je ne redis  
La grace que vous m'avez faite.

**Q**UOI ! venir en mon lit un peu devant le jour !  
S'y mettre quasi toute nue !  
Laisant nonchalamment dans les bras de l'Amour  
La pudeur & la retenue !

**A**VOIR eu quelque temps ce beau corps près du  
mien !

Quelle volupté ! quelle gloire !  
Et que je suis heureux , ayant perdu ce bien ;  
D'en avoir sauvé la mémoire !

JUSQUES-là je n'avois osé considérer  
Que de beaux bras & des mains blanches :  
Mais j'ai vu tout le reste ; & je puis bien jurer  
Que la tige est digne des branches.

TOUT bien examiné , je ne vis jamais rien  
De semblable à cette merveille.  
Quand on songe en dormant , & qu'on songe si bien ;  
Pourquoi faut-il qu'on se réveille ?

CE n'est qu'un songe enfin que ce conte imprévu ;  
Et n'en soyez point allarmée :  
Car tout ce que j'ai fait , & tout ce que j'ai vu ,  
N'est que vapeur & que fumée.

PARDONNEZ au sommeil, si, pour plaire à mon feu,  
Il ne craint pas de vous déplaire.  
Depuis que je vous sers, hélas ! je dors si peu,  
Que je ne vous offense guère.

QUE ce frère imposteur enchante mes desirs  
Par ses agréables mensonges :  
Et puisque je n'ai pas de solides plaisirs,  
Laissez-moi vivre de mes songes.

QUE

QUE leur charme innocent modere les fureurs  
 De mon désespoir qu'il abuse ;  
 Et laissez-moi tirer de mes propres erreurs  
 Ce que la vertu me refuse.

ET, puis , que vous importe & comment & par où  
 Je touche votre belle image ?  
 Que vous importe , enfin , que je sois toujours fou ?  
 Puisque vous êtes toujours sage ?

NE riez point de voir qu'un songe décevant  
 Adoucisse ma peine amere ;  
 Cet honneur , que toujours vous mettez en avant ,  
 N'est pas une moindre chimere.

TOUT n'est qu'ombre & que vent ; & l'on peut as-  
 surer  
 Qu'ici-bas où le sort préside ,  
 Océ l'heur de vous plaire & de vous adorer ,  
 Il ne se voit rien de solide.

QUELLE merveille donc , si j'en suis la réduit ?  
 Et si , vivement animée ,  
 Ne pouvant rien avoir , ma passion poursuit  
 L'ombre d'une belle fumée ?

O ciel ! puisqu'il t'a plû que je ne sois pas né

Sous une influence meilleure ;  
 Et que , sans le sommeil , je suis infortuné ,  
 Fais que je dorme , ou que je meure.

ET vous dont je ressens l'injuste cruauté ,  
 Souffrez qu'un beau songe me flatte ;  
 Et ne me plaignez pas une félicité  
 Si fragile & si délicate.

CONTRE UNE VIEILLE.

STANCES.

**Q**UOI ! vous vous mariez , douce & tendre mi-  
 gnonne ,  
 Et ne l'avez encore été !  
 Je ne vois rien pourtant dessus votre personne ,  
 Qui ne prêche la chasteté.

POUR de l'âge , on sçait bien que vous n'en man-  
 quez guere :  
 Et votre visage est garant  
 Qu'on ne fait rien pour vous , que l'on n'ait pu bien  
 faire ,  
 Du regne de Henri le Grand.

VOUS éloignant d'ici, les bontés de la Reine  
Ont purgé ce noble séjour ;  
De même qu'un torrent, votre sortie entraîne  
Toute l'ordure de la Cour.

CELUI qui vous épouse, en témoignant sa flamme,  
N'établit pas mal son renom :  
Qui s'est bien pu résoudre à vous prendre pour  
femme ,  
Ira bien aux coups de canon.

COMME vous n'êtes plus qu'une vieille relique ,  
L'objet de la compassion ,  
Quand on dit que sur vous un sacrement s'applique,  
On pense à l'Etrême-Onction.

QUI se lie avec vous espere un prompt veuvage ;  
Et sans doute ce pauvre amant  
Prétend que le contrat de votre mariage  
Passe pour votre testament.

VOUS seriez bien sa mere ; & la foi conjugale  
Est mal placée entre vous deux :  
L'inceste est, en effet, une chose si sale ,  
Que le portrait en est hideux.

CET oiseau qui pour vous s'est pris à la pentiere  
N'a pas les yeux si bons qu'Argus ,



De coucher avec vous une nuit toute entière ;  
Et n'avoir que dix mille écus.

IL est vrai qu'en effet c'est un fort honnête homme ;  
Pour qui j'aurois quelque amitié,  
Mais, hélas ! je ne sçai ce que devient un homme  
Dont vous devenez la moitié.

LES plus intempérés, de votre bonne grace  
Ne donneroient pas un teston,  
Et l'on peut faire état qu'on est à la besace  
Quand on vous tâte le téton.

SOUFFREZ ce petit mot, sans traiter de satire  
Un style si franc & si doux :  
Vous êtes en un point où l'on ne peut médire,  
Quelque mal qu'on dise de vous.



---

*Plaintes d'un amant à sa maîtresse.*

## S T A N C E S.

**L**ISEZ-les devant mon rival ;  
Ces vers où je me plains de l'humeur dont vous  
êtes ;  
Et riant avec lui du sujet de mon mal ,  
Songez quel honneur vous vous faites.

**S'**IL vous aime , il n'aimera point  
Cette humeur, quoiqu'enfin il y trouve son compte ;  
Et je ne pense pas que jamais sur ce point  
Vous lui puissiez faire un bon conte.

**D**ITES-lui qu'avec peu d'effort  
Vous rompez les liens d'une amour infinie.  
S'il en rit de bon cœur, & qu'il vous aime fort ;  
Il est de bonne compagnie.

**I**L en a beau faire le fin :  
Si ma chute lui plaît, l'exemple l'importune :  
Quelque établi qu'il soit , peut-être mon chagrin  
Fait trembler sa bonne fortune.

QUAND l'objet est léger & vain ;  
Le dernier soupirant doit se tenir allerte :  
Qu'auroit-il plus que moi ? J'ai fait le même gain ;  
Il peut faire la même perte.

CHACUN débite sa douceur ,  
Chacun en fait d'amour se supplanté & se choque ;  
Et je gage déjà , que de mon successeur  
Quelqu'un regarde la défroque.

A votre gré prenez l'effor ;  
Je n'en murmure point , ce n'est plus mon affaire :  
Mais , entre nous , combien prétendez-vous encor  
Avoir d'inconstances à faire ?

TOUT passe , les attraits s'en vont :  
Et quand vous n'aurez plus cette grande jeunesse ,  
Euffiez-vous , s'il se peut , un caprice plus prompt ,  
On vous gagnera de vitesse.

S'IL reste vers ces derniers temps  
Quelque trait à vos yeux de leurs traits adorables ,  
Ils vous feront au moins tout autant d'inconstans  
Que vous faites de misérables.

POUR vous payer , on vous rendra  
Cette infidélité qui n'épargnoit personne ;  
Et de votre printemps la faute deviendra  
Le supplice de votre automne.

VOUS verrez avecque rougeur  
 Vos charmes ne donner que de foibles atteintes ;  
 Et nous pourrons bien voir quelque mépris vengeur  
 Naître de vos graces éteintes.

MAIS malgré le dépit que j'ai ,  
 Le ciel garde pourtant votre beauté parfaite :  
 Encore que je sois un amant outragé ,  
 Je desire être un faux prophète.

## E L E G I E.

**N**E ME commandez point, Iris, que je m'ex-  
 plique

Sur ce que je paroiss triste & mélancolique ;

Laissez-moi dans cet air chagrin & sérieux.

Je vous ai dit le mal que m'ont fait vos beaux  
 yeux :

Mais celui-ci sans doute est un plus haut mystère.

Je suis un malheureux qui ne veux que me taire ,

Et vous tenir secrète un morne langueur

Que je voudrois celer même à mon propre cœur.

Mais comment vous cacher le tourment qui me  
 presse ?

Vous êtes curieuse , & vous êtes maîtresse.

Jugez d'un sentiment qu'on n'ose mettre au jour :  
 Et voyez dans mes yeux plus loin que mon amour.  
 On dirait, a me voir en ce point déplorable,  
 Que c'est l'Amour tout seul qui me rend misérable.  
 Vous me voyez languir, vous me voyez sécher,  
 Mes timides regards aux vôtres s'attacher,  
 Rêver en compagnie, aimer la solitude,  
 Et promener par tout ma noire inquiétude.  
 Plus d'une passion fait ce puissant effort :  
 Iris, je suis jaloux, & jaloux à la mort.  
 Mes soupirs, qui jamais n'attirerent les vôtres ;  
 En s'en allant vers vous, en ont rencontré d'autres,  
 Qui moins passionnés tendent à même fin,  
 Et d'inégale ardeur vont le même chemin.  
 Qui sont les mieux reçus, je ne sçais ; mais je trem-

ble

Quand je viens à songer qu'ils arrivent ensemble ;  
 Et que votre pudeur en les appercevant  
 Ne montre point du tout qu'elle en ait eu le vent.  
 Le ciel, qui vous donna cette beauté suprême,  
 Veut qu'un autre avec moi vous adore & vous aime :  
 Mais nul pour vos attraits ne peut mieux s'enflam-

mer,

Et je n'ai pas besoin qu'on m'aide à vous aimer.  
 Je souhaite pourtant qu'une foule importune  
 De pareils malheureux coure même fortune ;  
 Et qu'il plaise à l'Amour, sans nous avantager,  
 Que nous soyons beaucoup à ne rien partager.

Je ne vous presse plus d'avoir pour ma constance  
Un rayon de pitié , s'il tire à conséquence.  
Je serai trop heureux , & j'aurai trop de bien ,  
Quand vous m'assurerez de n'aimer jamais rien.  
Je ne puis supporter sans une horrible envie ,  
Qu'ils meurent de ma mort , & vivent de ma vie ,  
Que mon feu soit leur flamme , & mon soin leur souci ;  
Croyez qu'on aime bien dès que l'on hait ainsi.  
Un d'entr'eux m'assassine alors qu'il vous regarde ;  
Je sçai bien qu'en effet votre vertu me garde :  
Je ne puis toutefois m'empêcher de frémir  
Contre un nouveau venu qui tâche à s'affermir ;  
Mais qui n'élèvera que de foibles machines ,  
S'il ne bâtit ailleurs que dessus mes ruines.  
Il entre dans vos fers , j'y suis depuis long-temps ;  
Et nous sommes tous deux également contens.  
Sa fortune est petite : & si je l'appréhende ,  
Mesurée à la mienne , elle me paroît grande ;  
Et je crains qu'en deux jours ce jeune fortuné  
Regagne tout le temps que je vous ai donné.  
Empêchez que par-là ce désordre se voie ;  
Otez-lui l'espérance , & me rendez la joie ;  
Cessez de comparer les soupirs aux soupirs ,  
Et tant de vœux mal faits a tant de beaux desirs.  
Ma foi vous a déjà paru toute parfaite ;  
A peine sçavez-vous comme la sienne est faite.  
Il ne vous siéroit pas d'y vouloir pénétrer.  
Laissez donc le cœur vuide où je ne puis entrer ;

N'ayez égard à rien ; ou ne plaignez qu'un homme  
 Qui pour votre beauté languit & se consume ,  
 Qui n'a d'autres penfers dedans un mal si grand  
 Que ceux que son espoir a laissés en mourant ,  
 Qui vous rend en secret cent respects légitimes ,  
 Et qui cache ses feux comme on cache les crimes.

C O N T R E U N E L A I D E .

S T A N C E S .

**B**IEN que nous soyons seuls , votre crainte est  
 frivole ;  
 Fiez-vous-en à mon respect :  
 Ne tremblez point , cruelle ; & que je vous cajole  
 Sans que mon feu vous soit suspect.

Vous n'êtes pas trop laide ; & Nature un peu  
 chiche  
 Vous a traitée honnêtement ;  
 Mais avec tout cela , si vous n'étiez point riche ,  
 Où trouveriez-vous un amant ?

Vos yeux au gré des miens ont une foible amorce ,

Et ne versent qu'un jour obscur.  
Je pense toutefois qu'ils ont beaucoup de force ;  
Mais c'est que je suis un peu dur.

QUE sçait-on si jamais vous n'allumez de flammes ;  
Et ne plaisez à d'autres goûts ?  
Cependant je m'accorde avec toutes les femmes ,  
Et je tiens mon cœur contre vous.

VOTRE bouche en riant fait que mon nez réchigne  
Du noir désordre de vos dents ,  
Sans que je leur impute une vapeur maligne  
Qui vient peut-être du dedans.

J'AIME sur votre front cette guerrière audace  
Où l'on voit l'Amour en courroux :  
Et ce poil tout brûlé vous sert de bonne grace ;  
Puisqu'il vous sert sans être à vous.

PARMi vos agrémens Nature défavoue  
Une si gluante splendeur ,  
Et ce rouge acheté , qui dessus votre joue  
Fait l'office de la pudeur.

VOUS n'avez bras , ni mains , teint , ou levres ver-  
meilles ;  
De gorge , il ne s'en parle point ;



On se moque chez vous de ces riches merveilles  
Et de jeunesse & d'embonpoint.

AUSSI tant de beauté n'est pas un avantage  
Qui serve d'un grand ornement :  
Si vous n'êtes pas belle , au moins êtes-vous sage ,  
Ou la ferez incessamment.

UNE belle se damne ; on la presse , on l'enflamme ;  
On fait contre elle cent efforts :  
Afin de vous sauver le ciel a mis votre ame  
En sûreté dans votre corps.

CE sera pour vos biens si l'on vous importune ;  
Et si quelqu'un vous aime un jour ,  
Afin de le blesser , il faut que la Fortune  
Dérobe des traits à l'Amour.

SI le cœur vous en dit , & si votre ame goûte  
Les appas d'un si doux péché ,  
Achetez un galand : quelque cher qu'il vous coûte ,  
Vous aurez toujours bon marché.

VOUS le verrez tout bas , demandant son salaire ,  
Soupirer d'un ton obligeant.  
Quelque chétif qu'il soit, s'il travaille à vous plaire,  
Il gagnera bien son argent.

QU'IL sera malheureux , s'il faut qu'il se propose  
D'acquérir l'esprit par le corps !  
L'amour qu'on vous témoigne est une étrange chose,  
Quand le respect en est dehors.

QUELQUES vœux qu'en secret un amoureux vous  
offre ,  
Encore qu'il vous presse bien ,  
Prenez garde à la bourse , & fermez votre coffre ;  
Après cela , ne craignez rien.

---

## J A L O U S I E .

J'AVOIS la fièvre ardente , & comme en frénésie  
Dedans mon triste lit j'en sentois les assauts :  
Cependant une jalousie  
Etoit le plus grand de mes maux.

UN rival prend son temps , choisit son avantage ;  
Et vient voir la beauté qui cause mon ennui.  
Il est sot , & me fait ombrage ;  
Car elle est sotte comme lui.

BIEN mieux que ses discours , mon mal la persuade ;

Et si je perds le fruit qui devoit être mien ;  
C'est parce que je suis malade ,  
Et que l'autre se porte bien.

ELLE ne fit jamais de si grossiere faute :  
Cet esprit qui ne peut former un bon dessein ,  
Croit qu'un badin qui danse & saute ,  
Vaut un honnête homme mal sain.

ELLE vient à mon lit , elle me plaint sans cesse ;  
Et voudroit , me voyant de tous mes sens perclus ,  
Me faire passer pour tristesse  
Son désordre & ses yeux battus.

POUR mieux dissimuler , elle en veut à ses charmes ;  
Et cependant , au point qu'elle pleure mon mal ,  
Je lis dans ses yeux pleins de larmes  
Un rendez-vous à mon rival.

CETTE affectation au dernier point me blesse .  
Et lors si je pouvois , étant bien amoureux ,  
Faire vertu de ma foiblesse ,  
Combien je serois généreux !

MAIS le ciel , dont je suis la fatale ordonnance ;  
Lui qui ne les veut pas obliger à demi ,  
Veut encor que mon impuissance  
S'entende avec mon ennemi.

TOUT le monde est aux champs, il est seul avec elle ;

Et peut bien triompher de sa jeune pudeur,  
S'il brûle autant pour l'infidelle,  
Qu'elle ressent pour lui d'ardeur.

JE ne le puis nier ; ce fut avec justice  
Qu'elle eut pitié de moi lorsqu'il en fut raison ;  
Mais elle peut bien par caprice  
Ce qu'elle fit lors par raison.

HELAS ! il me souvient qu'au fort de mon martyre ,

A pas lents & craintifs dans l'ombre de la nuit,  
J'allois à fin de le lui dire,  
Sans faire scandale ni bruit.

SANS doute il fait de même en rencontre semblable ;

Il la baise & rebaise, & l'embrasse à souhait,  
Bon Dieu ! que je suis misérable,  
De craindre tout ce que j'ai fait !

BIEN, bien : que d'elle-même un autre ait la victoire ;

Qu'elle perde à son gré la honte & la pudeur,  
Pourvu qu'elle n'ait pas la gloire  
De nous faire perdre le cœur.

QUOIQUE je me courrouce & que je me dépîte ;  
Me désespérer tant & me plaindre si haut ,  
Ce n'est que prêcher son mérite ,  
Et que publier mon défaut.

IL faut bien qu'à son rang tout le monde l'adore ;  
Pas un de cet honneur ne doit être privé ;  
Et j'ai tort d'y prétendre encore ,  
Puisque mon regne est achevé.

AMANS, qui la servez avec persévérance ;  
Ne désespérez plus de voir vos vœux contents ;  
Ayez un peu de patience ;  
Chacun de vous aura son temps.



## SONNET.

**J**OB de mille tourmens atteint ;  
Vous rendra sa douleur connue :  
Mais raisonnablement il craint  
Que vous n'en foyez point émue.

VOUS verrez sa misere nue ;  
Ici lui-même se dépeint.  
Accoutumez-vous à la vue  
D'un homme qui souffre & se plaint.

BIEN qu'il eût d'extrêmes souffrances ;  
On voit aller des patiences  
Plus loin que la fienne n'alla :

CAR , s'il eût des maux incroyables ;  
Il s'en plaignit , il en parla.  
J'en connois de plus misérables.



---

---

**BALLET S.**

---

---

*Le Comte DU PLESSIS , représentant une Néréide;*

**O** BEAUTE' de figure étrange,  
Qui charmez en mille façons ;  
Néréide dont la louange  
Est dans la bouche des poissons ;  
Vermeille & singuliere face ,  
Si toute votre troupe a la même beauté ,  
Il n'est point dans la mer de Triton , qui ne fasse  
De bon cœur vœu de chasteté.



---

MONSIEUR *frere unique du Roi*, représentant un  
*galand.*

CADET d'assez bonne famille,  
Entre tous les galans je brille ;  
On m'applaudit, dès que l'on m'apperçoit ;  
Mon rang & ma beauté par tout se font connoître :  
Et petit que je suis je ne laisse pas d'être  
Tout le plus grand Monsieur qui soit.

JE tâche, en servant les plus belles,  
De faire fortune auprès d'elles ;  
Et c'est par-là que je veux m'avancer.  
Je n'ai point d'autre soin, ni de plus grande affaire.  
Quand les aînés ont tout, que sçauroit-on y faire ?  
C'est aux cadets à se pousser.

MAINTENANT je ne représente  
Qu'un galand d'humeur complaisante ;  
Dont le dessein n'est guère violent.  
Mais quand l'âge aux desirs aura lâché la bride,  
J'ai toute la façon d'aspirer au solide,  
Et d'être un terrible galand.





---

LE ROI, *représentant un des Jeux qui sont à la suite  
de Venus.*

A V E N U S.

**V**OUS triomphez, mere d'Amour ;  
Et votre gloire est sans seconde ,  
Puisque le plus grand Roi du monde  
Commence à vous faire la cour.  
Que sa mine est hautaine & fiere !  
Et qu'elle laisse loin derriere  
Les Monarques plus relevés ?  
Dans quel éclat vous allez vivre !  
Et le beau train que vous avez ,  
Pourvu qu'il s'adonne à vous suivre !

Tous vos Amours sont déconfits  
Par la splendeur qui l'environne ;  
Et sa jeune & vive personne  
Efface jusqu'à votre fils.  
Mais vous ne le garderez guère.  
Son ame héroïque & severe  
Aime trop les sanglans hasards ;  
Déjà ses grands projets s'ébauchent ;  
Et je crains que l'Honneur & Mars  
A la fin ne vous le débauchent.

LE ciel ne l'a si bien formé ,  
Après tant de vœux & d'offrandes ,  
Que pour aimer les choses grandes ,  
Et pour être beaucoup aimé.  
Toutes vos amorces sont vaines ,  
Pour le retenir dans vos chaînes :  
Il est d'ailleurs trop combattu ;  
Et méprisant vos avantages ,  
A la suite de la Vertu  
Prétend de plus solides gages.

MAIS votre culte étant si doux ,  
Lui pourriez-vous pas faire croire ;  
Que , pour arriver à la gloire ,  
On y peut aller par chez vous ?  
La jeunesse a mauvaise grace ,  
Quand , trop sérieuse , elle passe  
Sans voir le palais de l'Amour ;  
Il faut qu'elle entre. Et pour le sage ;  
Si ce n'est pas son vrai séjour ,  
C'est un gîte sur son passage.



*M. HESSELIN, représentant Jupiter.*

**D**ANS le ciel où je suis regne une paix profonde ;  
Là , donnant à mes fens ce qu'ils veulent d'abord ,  
Sans trop m'inquiéter des affaires du monde ,  
J'en laisse la conduite au Sort.

ASSEZ commodément , de crainte qu'il m'ennuie ;  
Je prends les passe-temps les plus délicieux :  
Et pour mes Danaë j'ai toujours de la pluie ;  
Ce que n'ont pas les autres Dieux.

JE goûte le nectar bien mieux qu'ils ne le goûtent ;  
Et plaignant les mortels qui s'attachent au bien ,  
Quand ce n'est que de l'or que mes plaisirs me coûtent ,  
Mes plaisirs ne me coûtent rien.

JE sçai vivre à ma mode , & rien ne m'importune ;  
A tout ce que je veux on ne dit jamais non.  
Et sçavez-vous quelle est ma meilleure fortune ?  
C'est que je n'ai point de Junon.

PERSONNE dans mon ciel ne me chante ma gamme.  
De foudre & de tonnerre il ne m'en faut point là :  
Mais si je m'avisois d'épouser une femme ,  
J'aurois bien-tôt de tout cela.

---

*Les Sieurs BEAUCHAMP, PICQUET, DE LORGE,  
FEROS, & DES-AIRS, représentant des  
Sorciers.*

**N**OTRE métier est bon de toutes les manières :  
Qui l'exerce une fois ne sçauroit s'en tenir.  
Les dames de la cour sont toutes des Sorcieres ,  
Ou tâchent à le devenir.  
L'art y peut toutefois bien moins que la nature :  
Quând une jeune créature ,  
Qui n'y fait pas tant de façon ,  
Sans tous ces affiquets , sans fard & sans parure ,  
Ne laisse pourtant pas de charmer un garçon ,  
Elle est Sorciere toute pure :  
C'est sa naïvete qui plaît.  
Plus on se graisse , & moins on l'est.



## R E C I T.

*De la Renommée.*

SANS moi , qui suis la Renommée ;  
 La Vertu n'est point animée ,  
 Et ses coups demeurent secrets.  
 Je dis tout. Mais l'Amour espere  
 Que Louis fera des progrès ,  
 Dont j'aurai charge de me taire.

PAR tout je veux laisser des marques  
 Qu'il est le plus grand des Monarques ;  
 Son nom par tout éclatera ;  
 Je dis ce que l'humeur m'inspire.  
 Mais dès que l'Amour parlera ,  
 Je n'aurai plus le mot à dire.

LE ROI , représentant *un Berger.*

MILLE autres bergers charmans  
 Dont on parle , ne font gloire  
 Que d'embellir les romans ,  
 Celui-ci pare l'histoire.

LE

LE ROI, représentant un Egyptien.

R O N D E A U.

**I**L LE fera, le maître ; & confondu  
 Se trouvera le dessein prétendu  
 De son rival envieux de nature ;  
 Et nous verrons en mauvaise posture  
 Ce concurrent qui fait tant l'entendu.

DE celui-ci l'éclat s'est répandu :  
 Et s'il obtient ce qu'a lui seul est du ;  
 Tout ce que peut être une créature,  
 Il le fera.

QU'IL vous promette un bonheur assidu,  
 Vous deviendrez riche comme un perdu ;  
 Car il s'entend à la bonne aventure.  
 Mais qu'à quelqu'un, par un funeste augure,  
 Il dise aussi qu'il doit être pendu,  
 Il le fera.



AU ROI, représentant un débauché.

SIRE, quel spectacle pour nous ?  
 Et d'où peut procéder en vous  
 Ce changement qu'on y remarque ?  
 Sur quelle herbe avez-vous marché ?  
 Quoi ! faut-il qu'un si grand Monarque  
 Devienne un si grand débauché ?

C'EST l'ordre que vos jeunes ans  
 S'attachent aux sujets plaisans,  
 Et qu'ils ne demandent qu'à rire,  
 Mais ne soyez point emporté ;  
 Evitez la débauche, Sire :  
 Passe pour la fragilité.

IL n'est ni censeur ni régent ;  
 Qui ne soit auez indulgent  
 Aux vœux d'une jeunesse extrême ;  
 Et pour embellir votre cour,  
 Qui ne trouve excusable même  
 Que vous ayez un peu d'amour,

MAIS d'en user comme cela,  
 Et de courre par ci par là

Sans vous arrêter à quelqu'une ;  
 Que tout vous soit bon , tout égal ,  
 La blonde autant comme la brune ,  
 Ah ! Sire , c'est un fort grand mal.

---

M. HESSELIN , représentant un *Amoureux*.

## S E R E N A D E.

**P**EU-ÊTRE dormez-vous , adorable inhumaine ,  
 Cependant que je meurs en vous chantant la peine  
 Que j'endure pour vos appas :  
 Et dans le même temps que pour vous je soupire ,  
 Avec un autre amant qui vous dit son martyr ,  
 Peut-être ne dormez-vous pas.

PEUT-ÊTRE dormez-vous pour n'ouïr pas la plainte  
 Que mon cœur amoureux avec beaucoup de crainte  
 Fait contre vos divins appas :  
 Ou si vous ne pouvez vous tenir de l'entendre ,  
 Afin de vous moquer d'un sentiment si tendre ,  
 Peut-être ne dormez-vous pas.



*Le Marquis DALUY, représentant un filou.*

**M**E voyant marcher sans flambeau,  
 Plus d'un mari devient ma duppe ;  
 Et croit que j'en veux au manteau,  
 Quand je ne songe qu'à la juppe.

*Pour SA MAJESTE', représentant le Printemps.*

**Q**UE de ce doux Printemps on aime le retour !  
 O la bonne saison pour les biens de la terre !  
 Elle est toute propre à la guerre,  
 Et toute faite pour l'Amour.

**Q**UE sa jeune vigueur anime de guerriers !  
 Et que cette vigueur, que la gloire accompagne,  
 Fait pousser dedans la campagne  
 Et de palmes & de lauriers !

**D**E toutes les beautés il est environné ;  
 Et toutes les beautés ne se peuvent défendre  
 De tâcher au moins à lui rendre  
 Cet amour qu'il leur a donné.

IL ne faut pas laisser sur la tige vieillir  
 Toutes ces belles fleurs qui sont de son domaine :  
 C'est le Printemps qui les amène,  
 C'est au Printemps a les cueillir.

---

*Pour Mademoiselle DE VILLEROY, représentant  
 Circé.*

**Q**UE de cette Circé le regard est fatal !  
 Et qu'elle causera de mal !  
 Elle est trop dangereuse : il faudroit, ou je meure,  
 La brûler tout à l'heure.

ON tâche à découvrir par quelque charme elle plaît,  
 Et ce qui la rend comme elle est :  
 Et toutes voudroient bien rencontrer quelque  
 feuille  
 Des herbes qu'elle cueille.

A bien examiner les couleurs de son teint,  
 Ne diriez-vous pas qu'il soit peint ?  
 Et ces lèvres qu'on croit n'avoir point de pareilles,  
 Sont-elles pas vermeilles ?

SA gorge a deux boutons nouvellement éclos

R ij

Qui ne paroissent guere gros ,  
 Et prouvent quatorze ans qui composent son âge ,  
 Sans qu'elle ait davantage.

MAIS dites-lui deux mots: l'enchantement se rompt,  
 Aussi-tôt qu'elle vous répond ;  
 Et vous reconnoissez comme chose apparente  
 Qu'elle en a plus de trente.

---

*Pour Mademoiselle DE BONNEUIL , représentant  
 Alcine.*

**D'**UNE jeune lueur elle est environnée :  
 Et l'on juge , à ce blanc rempli d'un tel éclat ,  
 Que cette petite damnée  
 Ne sort pas par la cheminée  
 Quand il faut qu'elle aille au sabat.

ON voit à son visage , à son air , à sa grace ;  
 Enfin à cet aimable & dangereux poison ,  
 Qui par les yeux dans l'ame passe ,  
 Que cette Sorciere de race  
 A le charme de sa maison.

UNE ame grande & forte en peut être séduite ;

Et près d'elle aisément on pourroit s'oublier.  
 Heureux les démons de sa suite  
 Qui veilleront à sa conduite !  
 Mais plus heureux le familier !

---

Pour LE ROI, représentant un esprit folet.

## S O N N E T.

**E**ST-CE chose réelle ? est-ce forcellerie ?  
 Ne sçauriez-vous, mes yeux, éclaircir ce soupçon ?  
 Adonis étoit beau : pourtant sans flatterie ,  
 L'Esprit qui m'apparoît a meilleure façon.

**C**ELA marche de l'air d'un grand jeune garçon ,  
 Où la nature a mis toute son industrie ,  
 Et dont toute la Cour pourroit prendre leçon  
 En fait de bonne grace & de galanterie.

**C**OMME font les amans, cela fait tout ainsi ;  
 Cela n'aura vingt ans que dans deux ans d'ici ;  
 Cela sçait mieux danser que toute la gent blonde.

**E**T n'est femme à choisir , dans ce grand nombre là ;  
 A qui Cela ne fît la plus grand' peur du monde ,  
 Et qui ne se rendît volontiers à Cela.

R iv

---

*Les sieurs* MOLIERE , BEAUCHAMP , DOLEVET ,  
S. FRE' , LE CONTE , DE LORGE , RAYNAL ,  
*représentant des foux.*

**P**OURVU qu'on soit frappé seulement dans le  
cœur ,  
Par le trait d'un bel œil qui nous fait sa conquête ,  
Cela n'est presque rien ; mais c'est un grand malheur  
Quand le coup répond à la tête.

---

*Pour* MONSIEUR , représentant l'Hymen.

**V**OUS ne vous ressemblez de poil , ni de visage :  
Non , ce n'est point l'Hymen qui paroît en ce lieu.  
Et plus propre à brouiller , qu'à faire un mariage ,  
Vous en êtes plutôt le Démon que le Dieu.



---

*Pour le ROI, représentant une Furie.*

**E**VITE , si tu peux, cette jeune Furie ,  
Espagne, dont l'orgueil est trop long-temps debout ;  
Elle te va dompter d'une force aguerrie ,  
Et la torche à la main s'en va de bout en bout  
Mettre le feu par tout.

ELLE suit les méchans , les presse, les opprime ,  
Leur fait dans ses regards lire un sanglant decret ;  
Et dans le même instant qu'ils commettent le crime,  
Leur glisse dans le cœur un éternel regret ,  
Comme un serpent secret.

QUE je vois de beautés dont la rigueur extrême  
A plus de mille amans a causé le trépas ,  
Qui voudroient tout le jour , & toute la nuit même,  
Avoir cette Furie attachée à leurs pas ,  
Et qui ne l'auront pas!



---

*Pour le ROI, représentant une Dryade.*

**N**YMPHE grande & généreuse,  
Dans un chêne précieux  
Je mène une vie heureuse.  
Ses jeunes branches, des cieux  
Vont bientôt être voisines ;  
Et se haussent à tel point  
Qu'elles ne démentent point  
La gloire de ses racines.

QUI ne juge à son écorce,  
Et sans plus l'approfondir,  
Quelle est sa sève & sa force,  
Et comme il doit s'aggrandir ?  
Bien que ses rameaux soient tendres,  
Qui ne connoît qu'en effet  
Il est du bois dont l'on fait  
Les Césars, les Alexandres ?



---

*Chiron Centaure* , qui devoit être représenté par  
M. HESSELIN.

**N**E VOUS en épouvantez pas ;  
D'un homme je n'ai rien que le corps & la tête.  
N'est-on pas trop heureux , quand il faut qu'on soit  
bête ,  
De l'être seulement de la ceinture en bas ?

JE ne m'en trouve pas trop mal ;  
Ce prodige me sert autant qu'il me renomme :  
Et j'ai souvent besoin que la moitié de l'homme  
Appelle à son secours la moitié du cheval.

LORSQUE d'un sens net & distinct  
J'ai bien moralisé , j'abandonne l'alcôve ,  
Regagne l'écurie ; & libre je me sauve  
De la raison chagrine au plaisir de l'instinct.





*Pour le ROI, qui devoit représenter un Courtisan*

**C**E PARFAIT Courtisan a la mine si haute,  
 Qu'en le croyant un Roi, si c'est faire une faute,  
 C'est conscience aussi de la vouloir punir.  
 Il est jeune, il se pousse, il entreprend, il ose,  
 Et n'a rien tant a cœur comme de parvenir :  
 Je crois qu'il fera quelque chose.

A son âge il possède une charge honorable ;  
 Un établissement assez considérable ;  
 De moins ambitieux s'en tiendroient à cela,  
 Mais à plus de grandeur sa vertu se dispose :  
 L'apparence n'est pas qu'il en demeure la :  
 Je crois qu'il fera quelque chose.

IL passe d'assez loin les titres ordinaires ;  
 Et seroit beaucoup mieux qu'il n'est dans ses affaires,  
 N'étoit son grand procès contre un proche parent.  
 On sçait le démêlé du Lys & de la Rose :  
 S'il peut venir à bout de ce vieux différend,  
 Je crois qu'il fera quelque chose.

C'EST le plaisir des yeux & la douleur des ames :  
 Tout ce qu'on voit briller de filles & de femmes

Ont pour lui dans le cœur d'étranges embarras :  
Et s'il prend quelque part à la peine qu'il cause,  
Que je lui vois tomber d'affaires sur les bras !  
Je crois qu'il fera quelque chose.

---

*Le Marquis DE GENLIS*, représentant *une Dryade*.

UN SATYRE au fond du bois,  
D'une amoureuse maniere,  
Mit mon honneur aux abois ;  
Quand tout à coup par derrière  
On vint pour le détourner,  
Et m'oter de ce martyre.  
Mais on ne sçut discerner  
La Dryade du Satyre.



SA MAJESTE', représentant un *Grand, amoureux*

**J**E NE fais point de geste, & ne fais point de pas,  
 Qui ne soit de mon rang la preuve suffisante.  
 Le monde représente ici ce qu'il n'est pas ;  
 Moi, je suis en effet ce que je représente.

IL n'est rien de si grand dans toute la nature,  
 Selon l'ame & le cœur au point où je me vois.  
 De la terre & de moi qui prendra la mesure,  
 Trouvera que la terre est moins grande que moi.

JE cede toutefois, vaincu par de beaux yeux :  
 Et la fragilité des héros que nous sommes  
 Est telle, qu'après tout le plus petit des Dieux  
 Est plus à redouter que le plus grand des hommes.

L'UNIVERS a tremblé du bruit de mon tonnerre,  
 Et la postérité ne s'en taira jamais ;  
 Avec beaucoup d'éclat j'ai par tout fait la Guerre ;  
 J'ai bien plus fait encor, même j'ai fait la Paix.

MAIS ce m'est un trésor si doux & si touchant,  
 Que celle qui sur moi remporte la victoire,  
 Que je crois que l'Amour n'en est pas bon marchand,  
 Si pour la lui payer il suffit de ma gloire.

*Pour le Comte d'ARMAGNAC, de la suite.*

**J**EUNE, bien fait, & sans crime amoureux,  
 Vous êtes tellement beureux,  
 Qu'il n'est point de fortune au-dessus de la vôtre.  
 Et d'un commun accord nous reconnoissons tous  
 Que la Nature a fait des miracles pour vous,  
 Soit en votre personne, ou dans celle d'un autre.

*SA MAJESTE', représentant Jupiter déguisé.*

**A**PRE'S avoir tonné, quand il étoit besoin  
 D'abattre les géans que j'ai réduits en poudre,  
 Et fait voler mon nom plus loin  
 Que l'aigle qui porte ma foudre,

**J**E descens vers l'objet qui seul me peut charmer ;  
 Et même j'y descens, non sans quelque surprise,  
 Qu'a dessein de me faire aimer,  
 Il faille que je me déguise.

**LES** mortels ne sçauroient, quand je traite avec  
 eux,

Souffrir de ma splendeur qu'une légère trace ;  
Et mon éclat trop lumineux  
Les éblouit, & m'embarrasse.

DEVANT une beauté, je cache finement  
Cette pompe divine ou mon être se fonde ;  
Et l'on me prendroit seulement  
Pour le premier homme du monde.

LE monde cependant m'adore, & connoît bien  
Qu'à son utilité je dispose les astres,  
Et suis la source de son bien,  
Sans être auteur de ses désastres.

ET la grêle & la pluie, & les vents inconstans,  
Furent des fiers destins l'ouvrage nécessaire.  
Nous n'aurons plus que du beau temps ;  
Et c'est ce qui me reste à faire.



## SUISSES.

**B**ONS corps d'hommes  
 Que nous sommes,  
 Nul travail ne nous déplaît ;  
 Il n'est rien qui nous moleste ;  
 Hormis la soif, qui nous est  
 Plus funeste  
 Que la peste.  
 Pour des raisons,  
 Nous en faisons  
 Sans peine aucune ;  
 Et n'en disons  
 Jamais pas une.

*Pour le Marquis DE GENLIS, représentant un Sobre.*

**S**I TOUT le monde, à la mesure  
 De son désir, avoit de la beauté,  
 Ne devrait-on pas, ô Nature,  
 Admirer ma sobriété ?

LE ROI, représentant un *Gentilhomme François.*

**J**E CROIS, fans vanité, qu'en quelque part que  
j'aïlle,

Je pourrois m'égaler aux gens les mieux appris :  
Je n'ai pas l'air mauvais ; & vois que dans ma taille  
Je ne suis pas des plus mal pris.

AVECQUE du crédit j'ai bien des biens en pro-  
vince ;

Mes affaires d'ailleurs sont en assez bon point.

Qu'on parle devant moi d'une noblesse mince,  
Cela ne me regarde point.

QUAND un voisin m'offense, ou me fait quelque  
injure,

Je me bats contre lui, s'il est de mon estoc :

Puis je cherche la paix ; & voudrois, je vous jure,  
Que les armes fussent au croc.

TOUS ces titres enflés ne sont pas ce que j'aime ;

La vanité me choque : & c'est si peu mon grief,

Qu'on me nomme souvent par mon nom de baptême,  
Encore que j'aye plus d'un fief.

JE me yeux marier ; moi-même & mon village,

Tous deux avons besoin que ce soit au plutôt :  
Et pour entretenir un honnête ménage,  
Personne n'a mieux ce qu'il faut.

HABITS, meubles, chevaux, un équipage lesté ;  
Ne se trouveront point ailleurs comme chez moi :  
Jeune, galand, adroit, vigoureux : quant au reste,  
Gentilhomme comme le Roi.

---

POUR LES PEINTRES.

*Aux Dames.*

**B**EAU sexe, qui par nous venez à bout de l'autre,  
Flatez ce qui vous flate, & vous prête secours :  
Sous votre toile, hélas ! vous n'êtes pas toujours  
Comme vous êtes sur la nôtre.





*Pour LE ROI , représentant un Berger.*

**V**OICI la gloire & la fleur du hameau ;  
 Nul n'a la tête & plus belle & mieux faite ;  
 Nul ne fait mieux redouter sa houlette ;  
 Nul ne sçait mieux comme on garde un trou-  
 peau.

ET quoiqu'il soit dans l'âge , où nous sentons  
 Pour le plaisir une attache si forte ,  
 Ne croyez pas que son plaisir l'emporte :  
 Il en revient toujours à ses moutons.

A son labeur il passe tout d'un coup ;  
 Et n'ira pas dormir sur la fougere ,  
 Ni s'oublier auprès d'une bergere ,  
 Jusques au point d'en oublier le loup.

CE n'est pas tant un berger qu'un héros ;  
 Dont l'ame grande applique ses pensées  
 Au soin de voir ses brebis engraisées ,  
 En leur laissant la laine sur le dos.



---

*Pour LA REINE, représentant Proserpine.*

**U**NE si grande Reine est digne d'un grand Roi,  
Qui de tant de démons fait des sujets fidèles :  
Et ses charmans regards ont pleinement de quoi  
Fournir à l'entretien des flammes éternelles.

BRILLANTE comme elle est, non sans raison je doute  
Que sa blancheur extrême & sa vivacité,  
Dans le profond abysme où chacun ne voit goutte,  
Puisse être compatible avec l'obscurité.

MAIS à son jeune éclat, digne de mille autels,  
De ce lieu ténébreux les ombres se bannissent.  
Elle y vient augmenter les tourmens immortels,  
Et les grands désespoirs qui jamais ne finissent.

DES Enfers, qu'elle change en terres fortunées,  
Sa présence suspend les cris & les clameurs ;  
Et l'on n'avoit point vu chez les ames damnées  
Une si bonne vie & de si douce mœurs.



---

*Pour Mademoiselle DE NEMOURS , représentant  
un Amour déguisé.*

**V**OUS n'y sçavez pas grand' finesse ;  
Amour , de vous être avisé ,  
Pour paroître mieux déguisé ,  
De prendre l'air & la jeunesse  
De cette charmante Princesse.  
Allez ; chacun vous connoît ,  
Et vous ressent , qui pis est.

---

*Pour LE ROI , représentant une Fille de village.*

**S**A GRACE n'est pas commune ;  
Et son moindre attachement  
D'un honnête homme aisément  
Feroit la bonne fortune.  
De tous ceux qu'elle voit elle engage le cœur ;  
A quiconque la sert elle fait bon visage ;  
Mais jamais fille de village  
N'eut tant de soin de son honneur.

---

*Pour le Marquis DE SAUCOUR , qui devoit représenter un Démon.*

**N**ON , ce n'est point ici le démon de Brutus ,  
Ni de Socrate :  
Par d'autres qualités & par d'autres vertus  
Sa gloire éclate.

Sous la forme d'un homme il prouve ce qu'il est ,  
Doux , sociable :  
Sous la forme d'un homme aussi l'on reconnoît  
Que c'est le diable.

LE bruit de ses exploits confond les plus hardis  
Et les plus mâles :  
Les meres sont au guet , les amans interdits ,  
Les maris pâles.

CONTRE ce fort démon voyez-vous aujourd'hui  
Femme qui tienne ?  
Et toutes cependant sont contentes de lui ,  
Jusqu'à la sienne.

SA réputation , devant qu'il soit connu  
Faisant qu'on l'aime ,  
Telle cede à son nom , qui peut-être eût tenu  
Contre lui-même.

*Pour LE ROI , représentant un plaisir.*

**A** CE Plaisir se mêle un travail assidu ;  
 La gloire en est : tout se rassemble ,  
 Et s'unit tellement ensemble ,  
 Qu'il n'est rien de mieux confondu.

**C**E Plaisir a de quoi combler notre desir ;  
 Et cette dernière campagne  
 A fait avouer à l'Espagne  
 Que c'est un terrible Plaisir.

**E**LLE doit cet hyver détourner ses malheurs ;  
 Sinon , au retour du Zephyre ,  
 Je crains qu'elle n'ait lieu de dire :  
 Pour un Plaisir mille douleurs.

**S'**IL flate notre goût , pour elle quant & quant  
 Il est d'une amertume insigne :  
 Et selon qu'on s'en trouve digne ,  
 C'est un Plaisir doux & piquant.

**V**OYEZ de quelle grace en cadence il se meut !  
 Il n'est point de cœurs qu'il n'entraîne ,  
 Enfin c'est un Plaisir de Reine ,  
 Et dont ne goûte pas qui veut.

*Pour*

Pour LE ROI, représentant un *Masque sérieux*.

**M**ASQUE, ne sçauroit-on deviner qui vous êtes  
 A cette mine haute, à tout ce que vous faites,  
 A ces traits de grandeur éclatans, glorieux,  
 Et si fort au dessus de tout ce que nous sommes,  
 A ce qui malgré vous s'échappe de vos yeux,  
 Il faut que vous soyez la merveille des hommes.

DEMEURER inconnu, c'est pour vous une affaire  
 Et la seule, je crois, que vous ne sçauriez faire :  
 Car en vous tout trahit le soin de vous cacher ;  
 Il n'est point pour cela de nuit assez profonde ;  
 Aucun déguisement ne sçauroit empêcher  
 Qu'on ne vous prenne ici pour le premier du monde.

AH ! je me doutois bien que vous étiez le maître ;  
 Et votre procédé m'aide à vous reconnoître ;  
 Personne là-dessus n'est long-temps abusé,  
 Et l'Espagne, qui vient d'essuyer la bourasque,  
 Voudroit que vous fussiez encore déguisé,  
 Tant vous lui faites peur quand vous levez le masque.



*Pour SA MAJESTE', représentant le Soleil.*

**S**OLEIL, de qui la gloire accompagne le cours,  
 Et qu'on m'a vu louer toujours  
 Avec assez d'éclat quand votre éclat fut moindre,  
 L'art ne peut plus traiter ce sujet comme il faut ;  
 Et vous êtes monté si haut,  
 Que l'éloge & l'encens ne vous sçauroient plus joindre.

**VOUS** marchez d'un grand air sur la tête des Rois,  
 Et de vos rayons autrefois  
 L'atteinte n'étoit pas si ferme & si profonde :  
 Maintenant je les vois d'un tel feu s'allumer,  
 Qu'on ne sçauroit en exprimer,  
 Non plus qu'en soutenir la force sans seconde.

**J**E doute qu'on le prenne avec vous sur le ton  
 De Daphné, ni de Phaëton,  
 Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine.  
 Il n'est point là de piège où vous puissiez donner  
 Le moyen de s'imaginer  
 Qu'une femme vous fuie, & qu'un homme vous mène.



SA MAJESTE' représentant *Eole*.

**R**OI d'un peuple léger, inconstant & volage,  
 Et l'arbitre absolu du calme & de l'orage,  
 Un légitime orgueil a sujet de m'enfler.  
 Des Vents séditieux j'appaise l'insolence:  
 Et par tout ou ma voix impose le silence,  
 Quelque mutin qu'on soit, rien n'oseroit souffler.

LA Fortune est par moi poussée à toutes voiles,  
 Tantôt jusqu'aux enfers, tantôt jusqu'aux étoiles;  
 Je renverse les murs, comme les bataillons;  
 Je ne vois point de force au dessus de la mienne:  
 Et quand je m'abandonne, il n'est rien qui soutienne  
 L'impétuosité de mes fiers tourbillons.

JE les tiens enchaînés. Mais pour ces Vents de  
 flamme,  
 Qui, malgré qu'on en ait, sortent du fond de l'ame,  
 Je ne sçais comme quoi les mettre à la raison:  
 Et c'est, ou je me trompe, une moindre entreprise  
 D'enfermer l'Aquilon & tous les Vents de Bise,  
 Que de penser tenir un soupir en prison.





---

*Le Marquis, DE GENLIS , représentant un Démon.*

**N**'A-T'ON pas mille fois dit, écrit, imprimé,  
 Que je ne suis pas beau ? Qui n'en est informé ?  
 Le monde est rebattu de ces vieilles nouvelles :  
 On me le reprochoit dès mes plus-jeunes ans.  
 Tant de belles l'ont dit, & l'ont dit si long-temps,  
 Qu'elles-mêmes ne sont plus belles.

---

*Pour LE ROI , qui devoit représenter un Bohémien.*

**V**OUS qui voulez sans imposture  
 Sçavoir votre bonne aventure ,  
 Vous adressant à moi vous ferez un bon choix ;  
 Je la sçais dire , & la faire à la fois ;  
 J'en sçais plus que nulle Bohémienne :  
 Et tout autre que moi vous la diroit en vain.  
 Votre heureux sort n'est pas dans votre main ;  
 Il faut qu'il parte de la mienne.



---

*Pour MADAME , représentant une Bergere.*

**N**ON : je ne pense pas que jamais rien égale  
Ces manieres, cet air & ces charmes vainqueurs,  
C'est un dédale  
Pour tous les cœurs.

**ELLE** vous prend d'abord, vous enchaîne, vous tue  
Vous pille jusqu'à l'ame : & puis après cela,  
Sans être émue,  
Vous laisse là.

**L'ASSASSINAT** commis, qu'est-ce qu'il en arrive ?  
Pour le pauvre défunt, hélas ! le meilleur sort  
Qui s'en ensuive,  
Est d'être mort.

**ENDUREZ** pour quelqu'autre une semblable peine  
Au moins vous permet-on soupir, plainte & sanglot  
A cette gêne  
L'on ne dit mot.

**TELLE** erreur devrait être excusable & legere  
Qui trompe les plus fins, & leur fait présumer  
Qu'étant Bergere  
On peut l'aimer.

MAIS la témérité découvre sa ruine ,  
 Pour la jeune Bergere osant plus qu'il ne faut ;  
     Son origine  
     Vient de trop haut.

QU'ICI tous les respects les plus profonds s'assemblent  
 Dans un cœur , un tel cœur n'en a pas à demi ;  
     Tous les loups tremblent  
     Devant Mimi.\*

*Pour Mademoiselle MANCINI , qui devoit représenter une Etoile.*

**C**HACUN dans son état a sa mélancholie :  
 Ne cachez point la vôtre ; elle est visible à tous.  
 Etre Etoile , pourtant , c'est un poste assez doux ;  
 Et la condition me semble fort jolie :  
 Vous la deviez garder. Ce goût trop délicat  
 A votre feu , si vif & si rempli d'éclat ,  
 Mêle quelque fumée , & sert comme d'obstacle.  
 Les Etoiles vos sœurs vous diront qu'autrefois  
 Une Etoile a suffi pour produire un miracle ,  
 Et pour faire bien voir du pays à des Rois.

\* Petite chienne de Madame.

---

Pour LE ROI, représentant une *Nymphe*.

**L**A NYMPHE merveilleuse, agréable & terrible,  
Des ours & des lions médite un meurtre horrible,  
Et va rendre à nos bois leur antique bonheur.  
L'envie a beau gronder, elle n'en peut rien dire;  
Et des antres obscurs ne sort point de Satyre  
Qu'elle craigne, & qui donne atteinte à son hon-  
neur.

A SON rare mérite on rend un juste hommage :  
Le chant mélodieux des cignes de notre âge  
S'apprête à le louer par des tons redoublés :  
Et ce même mérite, au temple de mémoire,  
D'une commune voix attend la même gloire,  
Jugé par l'avenir des siècles assemblés.



*Le Duc DE JOYEUSE, représentant le Temps.*

AUX DAMES.

**M**ERVEILLEUSES beautés de cent graces pour  
vues,

Avec ces doux regards pleins de feux éclatans,  
Je crois que vous n'êtes venues  
Ici que pour tuer le Temps.

C'EST un méchant dessein que celui qui vous porte  
A commettre ce meurtre aux yeux des assistans.

Ne me traitez pas de la sorte ;  
Il faut bien ménager le Temps.

SÇACHEZ qu'on doit aimer alors qu'on est aimées :  
Et quand par vos faveurs mes vœux seroient con-  
tens,

Vous ne sçauriez être blâmées  
De vous accommoder au Temps.

JE suis digne, après tout, de vos bontés parfaites :  
Et si vous m'accordez la grace que j'attends,

Vous en serez fort satisfaites,  
Et vous direz : O le bon Temps !

---

LE ROI, représentant *un Devin.*

**Q**UE de gens, sur ce front dont l'éclat est divin,  
Vont chercher de leur fort un infallible augure !  
Et que de courtisans iront à ce Devin,  
Pour apprendre leur bonne ou mauvaise aventure !

C'EST un noble génie : il promet aux humains  
Le retour de la paix & des mœurs anciennes ;  
Et s'il veut observer les lignes de nos mains,  
Tout ce qu'il y verra nous doit venir des siennes.

NUL autre à ces talens ne sçauroit parvenir.  
Mais que pour le futur c'est un grand personnage !  
Et qu'on le juge bien maître de l'avenir,  
A ne faire que voir ses yeux & son visage !



LE ROI, représentant *une Bacchante.*

**J**EUNE Bacchante que je suis,  
 J'emploie à tout ce que je puis  
**L'**impétueuse ardeur dont je ne sçais que faire ;  
 Je ne cesse de m'agiter ;  
 Et mon exercice ordinaire  
 Est de courir, danser, sauter.

**MAIS** j'espere qu'au premier jour  
 J'irai boire un doigt chez l'Amour ;  
**Il** m'en va convier : & si je ne me flate,  
 Il me recevra de bon cœur,  
 Me fera chère délicate  
 Et me percera du meilleur.

**DE-là** je quitte en peu de temps  
 Tous ces petits vins, & prétends  
**Avaler** à longs traits du grand vin de la gloire,  
 Déjà la nature & les cieux  
 En naissant m'en ont tant fait boire,  
 Qu'on voit qu'il me sort par les yeux.



---

LE ROI, représentant un Glacé.

**J'**ENTRE dans un printemps qui va rompre la glace  
Qui me contraint & m'embarrasse ;  
Et je ferai bien-tôt sentir aux plus hardis  
Que mes doigts seront dégourdis.

**DEJA** mon froid imprime une crainte profonde ;  
Et je ne vois guère de monde  
Qui ne tremble dans l'ame à mon royal aspect,  
Et ne soit glacé de respect.

**MON** cœur, beaucoup plus grand que tous les cœurs  
ensemble,  
N'a que trop d'ardeur, ce me semble ;  
Et je souhaiterois qu'il fût plus froid qu'il n'est,  
Je me doute de ce que c'est.





LE ROI , représentant *un des Titans.*

**M**A NAISSANCE est si haute & si proche des  
cieux ,

Que je ne pense pas être un ambitieux  
Dont la témérité ne se puisse défendre :  
Et fait comme je suis , le ciel pourroit me prendre ;  
Moins pour un des Titans, que pour un de ses Dieux.

TOUT au-dessous de moi me paroissant si bas ,  
La hauteur du dessein ne m'épouvante pas ;  
Et pour y parvenir j'ai la force & l'audace.  
J'y touche , peu s'en faut , de mon illustre place ;  
Et du trône où je suis , il ne reste qu'un pas.

MAIS les Dieux, pour ce coup, ne seront point battus.  
Je m'en tiens aux projets que mes ayeuls ont eus  
D'être aimé dans la paix, d'être craint dans la guerre ;  
Et suffit dans cent ans qu'ayant soumis la terre ,  
J'escalade le ciel à force de vertu.



---

LE ROI, représentant *une Coquette.*

**J**E DOUTE qu'avec moi pas une Demoiselle  
Entre en comparaison ;  
Car je suis belle enfin , jeune , spirituelle ,  
Et de bonne maison.

JE suis un peu coquette ; & malgré mon bas âge  
Je veux vaincre par tout :  
Mais je me sens aussi la force & le courage  
Pour en venir à bout.

LES acclamations pour moi sont toujours prêtes ;  
Et la gloire me suit.  
Je prévois que dans peu je ferai des conquêtes  
Qui feront bien du bruit

COMBIEN d'adorateurs marchent dessus mes traces,  
Et vont baissant mes pas !  
Et que de gens voudroient avoir mes bonnes graces,  
Qui ne les auront pas !

JE suis sage , & veux bien qu'avecque moi l'on rie ;  
Mais point de liberté :  
Et l'on ne voit qu'en moi de la coquetterie  
Et de la majesté.

LES plus fameux devins ont fait mon horoscope ;  
 Et disent qu'à mes pieds  
 Sans doute quelque jour tous les Rois de l'Europe  
 Seront humiliés.

QUELQUE brillant éclat que leur sçavoir me donne,  
 Ce n'est point trop pour moi :  
 Je sens que dans le corps d'une jeune mignonne  
 J'ai l'ame d'un grand Roi.

---

*Le Marquis de PISY-GENLIS , représentant le Fleuve  
 ve d'Oubli.*

A U X D A M E S .

**H**ELAS ! Divinités mortelles,  
 Que ne puis-je moi-même , en vertu de mon eau,  
 Oublier que vous êtes belles ,  
 Ou vous faire oublier que je ne suis pas beau !



LE ROI, représentant *une Heure.*

**V**OICI la plus belle Heure, & dans tous les ca-  
drans

La premiere dessus les rangs.

Bien qu'en un même cercle aux douze elle se lie ;

Par dessus toutefois on la voit rayonner :

Elle est même du jour l'Heure la plus hardie ;

Et qu'on entend le mieux sonner.

**MAIS** c'est l'Heure du monde où toutes les vertus

Et les graces brillent le plus.

Elle avance toujours, & jamais ne recule.

Chacun de ses momens fait qu'on la reconnoît ;

Et jette un tel éclat, qu'il seroit ridicule

De demander quelle Heure c'est.

**LES** Heures n'oseroient se dérégler un peu ;

Depuis que la grande est en jeu :

Nulle ne fait du bruit, & nulle ne s'échappe.

Les choses ne vont plus de même que jadis :

L'éguille est sur le point ; s'il faut que l'Heure frappe

L'on en verra bien d'étourdis.

**CETTE** Heure est précieuse : & l'on ne doit songer

Qu'au soin de la bien ménager.

Elle est certainement plus utile qu'aucune ;  
 Et c'est d'elle en effet qu'on parle chaque jour ;  
 Quand on dit si souvent que , pour faire fortune ,  
 Il ne faut qu'une Heure à la cour.

---

*Pour le Comte de S. AIGNAN , représentant un demi-Dieu Marin.*

**J'**AI dans un si haut point mis la galanterie ;  
 Que la cour de Neptune en est toute fleurie ,  
 Des nobles Paladins les hauts faits égalant :  
 Je tâche à relever leur gloire sans seconde.  
 C'est la plus grand' pitié du monde ;  
 Quand on est demi-Dieu sur la terre ou sur l'onde ;  
 Et qu'on n'est que demi-galant.

**JE** le suis tout à fait ; je veux bien qu'on le sache ;  
 Puisque c'est un honneur , & non pas une tache ,  
 Qui dans le champ d'Amour m'a fait faire moisson ;  
 Grace à l'esprit , au cœur , aux chansons & ballades ,  
 Suivis de soupirs & d'œillades ,  
 Je puis , mieux que personne , en parlant des Naya-  
 des ,  
 Dire si c'est chair ou poisson ,

---

*Le Marquis DE GENLIS , représentant une Heure de  
la Nuit.*

**P**AS une de mes sœurs ne doit être jalouse  
De ce que j'ai d'appas :  
Quoique je brille fort , je ne suis pourtant pas  
La plus belle des douze.

**J'**AI beaucoup d'avantage à paroître masquée  
Et dans l'obscurité ;  
Car de tout le cadran je suis ( sans vanité )  
L'Heure la plus marquée.

**IL** faut pour mon visage avoir de l'indulgence :  
Et l'on doute à ses traits ,  
Que l'Heure du berger & moi , puissions jamais  
Etre d'intelligence.

**DE** si peu de beauté nature m'a pourvue ,  
Qu'en mon plus riche atour ,  
Je crois , sans me flater , que je suis pour l'Amour  
Une Heure assez indue.

**L'ON** peut bien en plein jour voir une plus belle  
Heure ,

Lorsque le Soleil luit ;  
 Mais quelqu'une diroit qu'en revanche la **Nuit**  
 N'en a pas de meilleure.

*Le Duc DE BUKINGHAM, représentant le Feu.*

**D**ECELEZ-VOUS à ce grand Feu,  
 Les belles ; & voyez un peu  
 Avec quelle grace il éclaire :  
 Il brûle à même temps qu'il luit.  
 Mais ce Feu , qui fait bien du bruit,  
 N'en fait pas tant que feu son pere.

**C'**ETOIT un Feu de grand renom ;  
 Qui faisoit plus fort qu'un canon  
 Eclater la moindre fleurette :  
 Il ne pouvoit s'humilier ;  
 Et ce n'étoit pas un brazier  
 A réchauffer quelque soubrette.

**CELUI**-ci ne P'imité pas ;  
 Mais il le prend d'un ton plus bas :  
 Sa flamme est assez mesurée :  
 Il est sage ; & nul ne sçait mieux  
 Qu'on peut atteindre aux autres cieux ;  
 Mais jamais au ciel empirée.

---

LE ROI , représentant un *Furieux*.

**S**I TU crois que toujours tes palmes se maintien-  
nent,

Espagnole fierté , corrige ton erreur.

A ce jeune lion déjà les ongles viennent ,

Et tu ne peux long-temps éviter sa fureur.

IL ne veut plus souffrir qu'entre ses mains on blesse

La juste autorité qui tomboit en langueur :

Et tout ce que l'audace a pris à la foiblesse ,

Il faudra désormais le rendre à la vigueur.

C'EST trop désobéir à ce terrible maître :

Il faut suivre sa loi ; malheur à qui l'enfreint :

Son indignation va donner à connoître

Qu'il fait bon être aimé , mais qu'il faut être craint :

EXEMPT des passions dont l'empire est si large ,

Il court, il faute, il danse à toute heure, en tous lieux :

Amour , qui l'épiez , il est de votre charge

De prendre & de lier ce jeune furieux.

IL méprise vos traits , il se rit de vos flammes ;

Et ne croit point qu'il faille à vous s'abandonner.

Que de ravage aussi parmi toutes les femmes ,

S'il arrive une fois qu'il s'aille déchaîner !



MONSIEUR , *Frere unique du Roi* , représentant un  
Pêcheur.

**D**E MES fins hameçons le danger est extrême ;  
Et je suis un Pêcheur plus beau que l'Amour même,  
Qui m'occupe & qui me plais  
A jeter ligne & filets  
Où je vois le poisson digne  
Des filets & de la ligne.

**A** beaucoup de maris la crainte se redouble ;  
Que chez eux à la fin je ne pêche en eau trouble,  
Mon esprit est si bien fait ,  
Et j'en ai tant , qu'on ne sçait  
Où je pêche & d'où je tire  
Les choses qu'on m'entens dire.

**J'**IRAI bien plus avant lorsque j'aurai plus d'âge ;  
Mais je m'exerce encor sur les bords du rivage ,  
Et ne commence point mal  
D'aller pêchant le coral  
Dessus les levres vermeilles  
De mille jeunes merveilles.



---

---

**R O N D E A U X.**

---

---

**L E D E L U G E.**

**Q**UELLE hauteur d'eaux, de pluie & d'orage,  
Quand l'ouvrier noya son propre ouvrage !  
Le genre humain fut ingrat fieffé.  
Le malheureux ! il étoit né coiffé,  
S'il avoit sçu goûter son avantage.

**D**IEU lava bien la tête à son image.  
Péris, dit-il. Quelle voix ! quel langage !  
Dans un couroux justement échauffé,  
Quelle hauteur !

**D**ESSUS les monts on étoit à la nage ;  
Tout l'univers entra dans ce naufrage.  
Le crime avoit trop long-temps triomphé.  
Pourquoi plutôt ne fut-il étouffé ?  
C'est un abysme où n'entre point le sage.  
Quelle hauteur !



## O CYROE EN JUMENT.

**Q**U'ON diroit bien des choses fortement  
 Sur cette fille , & sur son changement !  
 Tant de science à la fois dans sa tête ,  
 Une harangue à faire toujours prête ;  
 Et n'avoir plus que le hennissement !

SI l'on disoit aussi qu'apparemment  
 Des justes Dieux le profond jugement  
 Punit l'orgueil arrivé jusqu'au faite,  
 Qu'on diroit bien !

NOUS ne sçaurions parler fort sûrement  
 Ni de l'instinct , ni du raisonnement :  
 Et que sçait-on ce que pense une bête ?  
 Une sçavante , & qui se fait de fête ,  
 N'est pas toujours si loin d'une jument.  
 Qu'on diroit bien.



---

**A S T E R I E E N C A I L L E .**

**C**OMMENT tenir , encore qu'il le faille ?  
 L'honnêteté veut qu'on livre bataille.  
 Un souverain , & de la passion !  
 Contre cela quelle protection ?  
 Quel bouclier ? quelle jacque-de-maille ?

**D**E s'en aller ; où voulez-vous qu'on aille ?  
 Un aigle , hélas ! fondre sur une caille !  
 D'elle avec lui quelle proportion ?  
 Comment tenir ?

**I**L est le maître , enfin il rogne , il taille ;  
 A s'en tirer la belle en vain travaille ,  
 Ne laissant pas , selon l'occasion ,  
 De se munir de bonne intention ,  
 Et se défend toujours vaille que vaille ;  
 Comment tenir ?



---

 J U P I T E R E N S A T Y R E .

**L**E PLUS puissant des Dieux n'avançoit rien  
 Par son mérite & par son entretien  
 Près d'Antiope ; & la Nymphé , à vrai dire ,  
 Pleine d'orgueil des mains de ce beau sire  
 Eût refusé le globe terrien .

SON foudre fit du bruit , Dieu sçait combien ,  
 Pour ébranler cette femme de bien ,  
 Et lui prouver qu'il possédoit l'empire  
 Le plus puissant .

MALGRE' l'éclat d'un rang comme le sien ,  
 Il fut traité de simple citoyen .  
 Que faire donc , afin de la réduire ?  
 Il s'avisa de venir en Satyre .  
 Pour être heureux , ce fut là le moyen  
 Le plus puissant .



JUPITER

---



---

**JUPITER SOUS LA FORME**
**D' AMPHYTRION.**

**Q**UE l'on puisse être un époux bien content,  
 J'en doute, lorsqu'on en veut sçavoir tant.  
 Amphytrion aimoit comme son ame  
 Sa chere Alceme ; & cette bonne dame  
 Tenoit à lui d'un cœur ferme & constant.

**MAIS** Jupiter en vint à bout pourtant ;  
 D'Amphytrion sous la forme , s'entend.  
 Il fut aussi satisfait de sa flamme  
 Que l'on puisse être.

**L'AMOUR** du Dieu n'étant pas éclatant  
 Le bon ménage alloit en augmentant.  
 Sans qu'elle eût part à la secrette trame ,  
 La femme fut toujours honnête femme ,  
 Et le mari fut cocu , tout autant  
 Que l'on puisse être.



---



---

 NEPTUNE EN DAUPHIN.

**A** QUATORZE ans Melante étoit heureuse ;  
 Rioit , dançoit , & sans être peureuse  
 Cueilloit des fleurs , alloit se promener.  
 Neptune eût bien voulu la détourner ,  
 Et satisfaire à sa flamme amoureuse.

POUR les dauphins étant douce & flateuse ,  
 Lui d'un dauphin prit la forme trompeuse.  
 Facilement on se laisse mener  
 A quatorze ans.

ELLE trouva sa croupe merveilleuse ,  
 Et d'y monter ne fut point scrupuleuse ;  
 Elle eût voulu pourtant s'en retourner ,  
 Ce qu'elle en fit étoit pour badiner ;  
 Et badiner est chose dangereuse  
 A quatorze ans.



## A M P H I O N.

**L** E B E A U secret pour élever les corps  
D'un grand logis ! Tels ouvriers sont morts ;  
Il n'en est plus. A leur douce harmonie  
Les gros moëlons venoient de compagnie,  
Et s'arrangeoient comme par des ressorts.

A peu de frais , & sans aucuns efforts ,  
Pareilles gens édifioient alors ,  
La seule voix au luth étant unie.

Le beau secret !

AH ! pour bâtir , si les charmans accords ,  
Si les bons vers tenoient lieu de trésors ,  
Que de palais de splendeur infinie !  
Nos Amphions sont en chambre garnie ;  
S'ils n'y sont pas , c'est qu'ils couchent dehors.

Le beau secret !





## E S O N R A J E U N I.

**P**OUR rajeunir un vieux sexagénaire,  
 En bonne foi Médée eut fort à faire ;  
 Son fils Jason le vit déchiqueté,  
 Haché menu comme chair à pâté,  
 Et mis bouillir dedans une chaudière,

**T**OUT beau, dit-il, madame la sorcière ;  
 Vous hazardez la santé de mon père ;  
 Est-il besoin qu'il soit ainsi traité,  
 Pour rajeunir ?

**L**E voilà donc dans sa fleur printanière,  
 Beau, de bon air, d'agréable manière,  
 Et revenu de son antiquité.  
 Par bien du monde il seroit imité ;  
 Mais cette épreuve est un peu singulière  
 Pour rajeunir,



## F I L L E S   D E   P E L I A S.

**L'**ENTETEMENT, cette espee de rage,  
 A des enfans inspire un bel ouvrage.  
 Un pere vieux leur fait compassion ;  
 On le massacre à bonne intention,  
 Pour son profit plus que pour son dommage.

AU court-bouillon fut mis le personnage,  
 Que l'on vouloit remettre en son bel âge.  
 Jusques où va la folle opinion,  
 L'entêtement !

**TOUT** ce qu'on fit par ce beau tripotage,  
 On l'empêcha de vieillir davantage ;  
 Et ce fut là toute l'invention.  
 Voilà des fruits de la prévention :  
 En toute chose on évite, étant sage,  
 L'entêtement.



---

 NOURRICES DE BACCHUS RAJEUNIES.

**D**E TOUT leur cœur ces vieilles de bon sens  
 Prioient Bacchus, en des termes pressans,  
 De leur donner, pour prix de leurs services,  
 Les yeux brillans, le teint frais des novices,  
 Et les mettre en leurs jours florissans.

PAR là ce Dieu des plus reconnoissans  
 Ayant payé leur lait & leur encens,  
 Sur nouveaux frais elles furent nourrices  
 De tout leur cœur.

QUE l'on en voit par des remords puissans  
 Plaindre l'abus de leurs charmes absens,  
 Et renoncer, quoique tard, aux délices,  
 Pour embrasser la haire & les cilices,  
 Qui voudroient bien revenir à quinze ans  
 De tout leur cœur.



## L A C H I M È R E.

**A**U TEMPS qui court , il ne s'en voit plus  
guères

De ces héros , de ces gens peu vulgaires ,  
Tels que celui par qui fut mise à bas  
La bête énorme , & qui fit cent dégats ,  
Source de tant d'êtres imaginaires.

MONSTRES fameux chez les visionnaires ,  
Bellerophon auroit quelques affaires ,  
Et trouveroit matière à des combats ,  
Au temps qui court.

MAIS on n'a plus les armes nécessaires ;  
Et pour voler sur les deux hémisphères ,  
Chevaux ailés ne se rencontrent pas  
A point nommé comme chevaux de pas.  
En récompense il est bien des Chimères  
Au temps qui court.



## TITHON EN CIGALE.

**I**L ÉTOIT bon, tant qu'il fut jeune & frais,  
 L'Aurore obtint, éprise de ses traits,  
 Qu'il fut exempt de la Parque fatale :  
 Mais elle obmit la clause principale,  
 D'empêcher l'âge & ses fâcheux progrès.

IL devint vieux, il perdit ses attraits,  
 Ce beau Tithon. Or de prétendre après  
 Qu'elle tint ferme en la foi conjugale,  
 Il étoit bon.

ELLE feignoit de vacquer aux apprêts  
 Du jour naissant, se levoit tout exprès  
 Pour s'en aller dans les bras de Céphale ;  
 Et laissoit là son mari froid & pâle,  
 Qui se croyoit couché toujours auprès.  
 Il étoit bon !



---

**FEMMES DE L'ISLE DE CO EN VACHES.**

**C**ES femmes-là de Junon protégées,  
Et qui voyoient leurs maisons saccagées,  
Du point d'honneur faisant beaucoup de cas,  
Pour éviter l'insulte des soldats,  
Par la Déesse en Vaches sont changées.

QU'ARRIVE-r'il ? elles sont égorgées,  
On se nourrit de leurs chairs partagées,  
Et comme un mets, on sert à leur repas  
Ces femmes là.

POUR des beautés qui sont bien affligées,  
Et bien avant dans la vertu plongées,  
C'est un dur choix, ou d'être entre deux draps  
Avec quelqu'un, ou d'être entre deux plats  
Crainte de pis, elles furent mangées  
Ces femmes-là.



## I O L A S R A J E U N I.

**D**E GRANDS exploits signalôient Iolas ;  
 Il en avoit jadis bien mis à bas :  
 Et le bon homme , en ses démarches lentes  
 Ayant encor les manieres galantes ,  
 Ne vouloit point qu'on crût qu'il étoit las.

AMOUR encor le tenoit dans ses las :  
 Parmi le sexe il cherchoit ses ébats ,  
 Long rediseur des choses fatigantes ,  
 Des grands exploits.

ACCABLE' d'ans , & proche du trépas ,  
 De la jeunesse il reprit les appas ,  
 En longs cheveux , en boucles ondoyantes ,  
 Frais & vermeil : Mais les femmes prudentes ,  
 A dire vrai , n'en augurerent pas  
 De grands exploits.



## FEMMES DE THRACE EN ARBRES.

C'EST un peu trop de sauter au colet  
D'un beau chanteur encore à poil folet :  
Ces femmes là, que tant d'ardeur consume,  
Devoient sous main lui compter une somme,  
Et joindre au don quelque honnête poulet.

PEUT-être eut-il donné dans le filet,  
Et leur opprobre eut été moins complet.  
Tourner l'amour en fureur contre un homme,  
C'est un peu trop.

ORPHE'E eut tort. Sans doute il n'est pas laid  
D'être un époux trié sur le volet,  
Et que la foi conjugale renomme :  
Mais de souffrir plutôt qu'on vous assomme,  
Que d'y manquer, je suis votre valet.  
C'est un peu trop,





## M I D A S.

**E**T MALHEUREUX certes , & peu sensé ,  
Étoit Midas d'avarice pressé.

Tout devint or dans ses mains nompareilles ,  
Or dans ses plats , or dedans ses bouteilles ;  
Enfin tant d'or qu'il en fut harassé.

IL eut des Dieux plus qu'il n'avoit pensé ;  
Nul Partisan n'est si-tôt avancé.

Le voilà donc opulent à merveilles ,  
Et malheureux.

**AUTRE** misere : Il avoit prononcé  
Contre Apollon ; & ce Dieu couroucé  
Lui fit présent d'une paire d'oreilles  
Longues d'une aune , & par le bout vermeilles ;  
Un homme est sot qui se trouve exaucé ,  
Et malheureux.

## I P H I G E N I E.

**L**E cœur est tout outré de la demande  
Que fait Calchas : c'est une dure amende  
Pour obtenir des vents l'heureux retour .

Qu'Iphigénie en ce triste séjour  
Soit la victime aussi belle que grande.

DEJA son front est ceint d'une guirlande ;  
Et son cœur veut ce que le ciel commande.  
En faut-il plus pour faire au ciel sa cour ?  
Le cœur est tout.

DIANE veut qu'une biche se rende  
Sur le bucher, & son sang y répande ;  
Rien qu'à la bête il n'en coûte le jour.  
Les autres Dieux sont faits comme l'Amour ;  
Il ne leur faut que le cœur en offrande ;  
Le cœur est tout.

## JUGEMENT DE PARIS.

A LA beauté c'est trop que tout prétende,  
Trois Dées de la céleste bande  
Furent trouver autrefois sur cela  
Le beau Paris : chacune lui parla,  
Comme son droit au juge on recommande.

CHACUNE espere, & chacune appréhende ;  
Pour obtenir le prix qu'elle demande,  
Chacune joint les hauts talens qu'elle a  
A la beauté.

MOI, dit Junon, je suis riche, & suis grande.  
 Moi, dit Pallas, des sçavans j'ai l'offrande.  
 Moi, dit Venus, je suis belle; & par là  
 Je dois avoir la Pomme que voilà.  
 Aussi l'eut-elle. Il faut que tout se rende  
 A la beauté.

## VERTUMNE ET POMONE.

**I**L FAUT se rendre à ce Dieu qui pétille  
 Dans tes beaux yeux, Pomone. Tout fourmille  
 De soupirans qui composent ta cour :  
 L'Amour enfin n'aura-t'il point son tour ?  
 L'Honneur auprès n'est rien qu'une vétille.

**A**IME Vertumne où tant de gloire brille.  
 ( C'étoit Vertumne en mere de famille  
 Qui lui parloit ) : admire son amour.  
 Il faut se rendre.

**L'**AMORCE prend dans la Nymphé gentille ;  
 De ses mains tombe & serpette & faucille :  
 Du blanc au noir soudain fut le retour ,  
 Ne commençant d'aimer que de ce jour.  
 Lorsqu'une vieille entreprend une fille,  
 Il faut se rendre,

## VIRBIUS.

**C**E GARÇON chaste, & qui sçut résister,  
 Avoit vingt ans, ou moins, à bien compter,  
 Il plut aux yeux d'une reine fort belle,  
 Qui déploya tout ce qui fut en elle  
 De plus charmant, afin de le tenter,]

MAIS n'ayant pu jamais le surmonter,  
 Elle se mit à le persécuter,  
 Et fit périr par une mort cruelle  
 Ce garçon chaste.

PLUS d'une fois essaya Jupiter  
 D'en faire un autre, & si bien l'imiter,  
 Que sa figure enfin fut toute telle :  
 Mais en ayant égaré le modèle,  
 Le plus court fut de le ressusciter,  
 Ce garçon chaste,



---



---

 FABLES.
 

---



---

## I.

**L'**ANE mauvais plaisant railloit le Sanglier,  
 Qui d'abord en conçut un dépit effroyable :  
 Après il en eut honte, & tâcha d'oublier  
 Qu'il eût grince les dents contre ce misérable.

---



---

## I I.

**L**E RAT de ville étoit dans la délicatesse ;  
 Le Rat des champs vivoit dans la simplicité.  
 L'un avoit plus de politesse,  
 L'autre étoit plus en sûreté.

---



---

## I I I.

**A** LA Truie au travail le Loup disoit : Madame ;  
 Si vous voulez, je puis vous soulager beaucoup.  
 Elle, qui reconnut l'intention du Loup,  
 Peste soit de la Sage-femme !

## IV.

## I V.

**L**A GRENOUILLE superbe en vain tâche à s'en-  
fler

Pour atteindre le Bœuf ; elle n'y peut aller ;  
Mais en simple Grenouille au marais élevée ,  
N'est que dans son espece une grosse crevée.

## V.

**C**ONTRE le Ventre un jour les Membres dis-  
puterent ;

En son pressant besoin nul ne le secourut ;  
Tous , las de le servir , enfin se révolterent :  
Et tel à qui ce Ventre appartenoit , mourut.

## V I.

**L**E MILAN une fois voulut payer sa fête ;  
Tous les petits Oiseaux par lui furent priés.  
Et comme à bien dîner l'assistance étoit prête ;  
Il ne fit qu'un repas de tous les conviés.

## V I I.

**L** E CHAT veut sur le Coq passer sa grosse faim ;  
 Et cherchant un prétexte honnête pour le faire :  
 Ah , dit-il , il mourra l'incestueux vilain ,  
 Qui couche avec ses sœurs , & couche avec sa mere.

## V I I I.

**U** N DE ces Médecins qui font tant de visites  
 Au Malade gisant disoit toujours , Tant mieux.  
 Et le Malade fait à ce style ennuyeux ,  
 Disoit , Mes héritiers pensent comme vous dites.

## I X.

**D** EUX Hommes disutoient pour un Ane perdu ;  
 A se l'approprier & l'un & l'autre butte.  
 Il m'appartient , dit l'un. L'autre dit , il m'est dû.  
 L'Ane , en se dérochant , emporta la dispute.



## X.

**S**OUS la pate d'un Loup plutôt friand qu'avide ;  
 Un Chien dit : Attendez ; je suis maigre, & suis vuide ;  
 Je m'en vais à la nôce , & j'en reviendrai gras.  
 Le Loup y consentit ; le Chien ne revint pas.

## X I.

**E**MBRASSANT ses petits , le Singe s'en défait ;  
 Par une tendresse maudite.  
 A force d'applaudir soi-même à ce qu'on fait ;  
 L'on en étouffe le mérite.

## X I I.

**U**N HOMME étant malade , & ne possédant rien ;  
 Fait vœu d'offrir cent Bœufs en cas qu'il se guérisse.  
 Sa femme dit : Comment fournir au sacrifice ?  
 Ma femme , à cela près , dit-il , portons-nous bien.





## X I I I.

**L**É CROCODILE noble , & d'une humeur hau-  
taine ,  
Vantoit de sa maison les titres anciens.  
Pour moi , dit le Renard , j'ai beaucoup plus de peine  
A sçavoir où j'irai , qu'à sçavoir d'où je viens.

## X I V.

**L'**AVARE avec son cœur enterra son trésor  
On le vole. Ah ! dit-il , je suis à la besace !  
Mettez , répond quelqu'un , une pierre à la place ;  
Elle vous servira tout autant que votre or.

## X V.

**L'**ANE, qui se croyoit malheureux sur la terre ,  
Du Cheval envia la noblesse & les dons :  
Mais quand il s'apperçut qu'il alloit à la guerre ,  
Il dit : Fi de la gloire , & vivent les chardons.



## X V I.

**U**NE Vache railloit, avec peu de justice ;  
 Un Bœuf qu'à la charrue elle voyoit tirer :  
 Mais comme on la menoit un jour au sacrifice ;  
 Adieu, lui dit le Bœuf, je m'en vais labourer.

## X V I I.

**U**N VIGNERON mourant, dit qu'un trésor in-  
 signe  
 Etoit pour ses enfans dans le fond de sa vigne.  
 A force d'y fouiller sans y trouver de l'or,  
 Il en vint des raisins ; & ce fut le trésor.

## X V I I I.

**U**NE Mule étant grasse, & faisant bonne chère,  
 Se vançoit qu'elle étoit la fille d'un Cheval :  
 Mais quand elle fut maigre, & qu'on la traita mal,  
 Elle eut quelque soupçon qu'un Ane étoit son pere.

## X I X.

**L'**ANE chargé de sel dans un fleuve se plonge ;  
 Et se sent foulagé , parce que le sel fond.  
 Une autre fois le même , étant chargé d'éponge ,  
 Se laisse choir dans l'eau ; mais il demeure au fond.

## X X.

**A**UX Brebis une fois disoient les Loups subtils ;  
 Chassez tous ces Mâtins ; à quoi vous servent-ils ?  
 Les Brebis obéirent ,  
 Et les Brebis périrent.

## X X I.

**L**A BREBIS que tondoit sa maîtresse inhumaine ;  
 Disoit de temps en temps , se sentant écorcher :  
 Si vous voulez ma vie , appelez le boucher ;  
 Appelez le tondeur , si vous voulez ma laine.



## X X I I.

**P**OUR son époux mourant une femme éperdue  
 Veut mourir ; la Mort vient , & la femme pâlit.  
 C'est pour lui , non pour moi , que vous êtes venue ;  
 Lui dit-elle en tremblant ; le voilà dans son lit.

## X X I I I.

**U**N JEUNE homme bien fait par moi t'est pré-  
 paré ,  
 Dit un pere à sa fille , au deuil qui la consume ,  
 Pleurant son époux mort. Quand elle eut bien  
 pleuré ,  
 A la fin elle dit : Mon pere , & le jeune Homme ?

## X X I V.

**U**N VAISSEAU périssoit : & comme en ce nau-  
 frage  
 Chacun faisoit des vœux au plus fort de l'orage ;  
 Un de ceux qui nâgeoient cria : Ne laissons pas ,  
 En faisant bien des vœux , de remuer les bras.

## X X V.

**U**N ANE alloit chargé d'une Idole de bois :  
 Comme il voit à genoux des gens de toutes fortes ,  
 Prenant pour lui ces vœux , il ouit une voix  
 Qui lui dit : Ces vœux-là sont pour ce que tu portes ,

## X X V I.

**J**UPITER se vanta de tirer aussi droit  
 Qu'Apollon, qui pour l'arc étoit bien plus adroit ,  
 Ah ! s'écria Momus qui n'épargnoit personne ,  
 Que l'un tire , & que l'autre tonne .

## X X V I I.

**Q**UELQU'UN trouve un trésor ; & fier de sa ri-  
 chesse ,  
 Le fat ne daignant pas se charger de tant d'or ;  
 Un autre s'en chargea , qui partit de vitesse ,  
 Et ne dédaigna pas d'emporter ce trésor .

F I N.

PRIVILEGE.

---

APPROBATION.

J'AI lû , par ordre de Monseigneur le Chancelier ,  
un Ouvrage qui a pour titre *Recueil des plus belles Pièces de Poësies Françoises depuis VILLON jusqu'à BENSERADE* : & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher la réimpression. A Paris , ce 15 Septembre 1751. DE LAVIROTTE.

---

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU,  
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , &c. SALUT. Notre Amé LAURENT DURAND , Libraire à Paris , Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Recueil des plus belles pièces des Poëtes François depuis VILLON jusqu'à BENSERADE* , s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES , &c. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes , de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes , & autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , &c. pendant le tems de six années consécutives , à compter du jour de la date des Presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , &c. d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer , &c. ledit Ouvrage , &c. sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , &c. à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , &c. A la

charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, &c. que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, &c. que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, &c. Qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, &c. le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, &c. Voulons que la copie des Présentes, &c. soit tenuë pour dûëment signifiée, &c. Commandons au premier notre Huissier, &c. de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, &c. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le huitième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent cinquante-un, & de notre Règne le trente-septième. Par le Roi en son Conseil.

Signé SAINSON.

*Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale  
des Libraires & Imprimeurs de Paris, le*  
COIGNARD, Syndic,

---

De l'Imprimerie de MOREAU.

541589

